











ESSAI
SUR LA PHYSIOGNOMONIE
DES CORPS VIVANS,
CONSIDÉRÉE
DEPUIS L'HOMME JUSQU'A LA PLANTE.

Ouvrage où l'on traite principalement de la nécessité de cette étude dans les arts d'imitation, des véritables règles de la Beauté et des Graces, des Proportions du Corps humain, de l'Expression, des Passions, etc.

Par J.-J. SUE, Médecin, Professeur d'Anatomie et de Botanique, Membre des Sociétés de Médecine, d'Histoire naturelle, des Sciences, Lettres et Arts de Paris, des Sociétés de Médecine de Bruxelles, d'Edimbourg, de Philadelphie, etc.



A PARIS,

Chez { l'Auteur, rue Neuve du Luxembourg, N.° 160.
Du Pont, Libraire, rue de la Loi, N.° 1231.

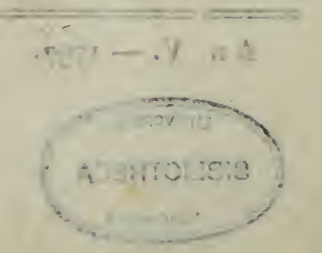
An V. — 1797.



Universitas
BIBLIOTHECA
ttaviensis

567505

BF
842
.S84
1797



INTRODUCTION.

Un grand nombre d'artistes et d'amis des arts m'ont invité à publier isolément mes recherches sur les passions et l'expression, insérées dans le discours préliminaire d'un ouvrage qui a paru il y a six ans (1), et de donner plus d'extension à ce nouveau travail, considéré sous les rapports de la peinture et de la physionomie; j'ai cru devoir céder à leurs désirs, et leur procurer une série de connoissances utiles.

Chaque article de ce recueil conduisant à l'autre, le lecteur arrivera sans peine au résultat, c'est-à-dire, à reconnoître que tous les corps vivans ont leur *facies* ou leur physionomie, et que ce sont autant de pages du grand livre de la nature qu'il faut

(1) *Elémens d'Anatomie* à l'*usage* des *Peintres*, des *Sculpteurs*, et des *Amateurs*, dont la première partie représente au naturel tous les os de l'adulte et ceux de l'enfant du premier âge.

apprendre à lire. Cette lecture est d'autant plus facile, que tous les hommes semblent avoir un penchant inné pour s'y livrer: leur premier mouvement en société n'est-il pas de s'annoncer comme physionomistes, puisqu'on les surprend toujours cherchant à deviner le secret des individus qu'ils rencontrent? n'entend-on pas dire sans cesse, et comme une vérité dont on a la certitude : cet homme est gai, triste, pensif, inquiet, chagrin, etc.? et celui qui juge ainsi, seroit fort surpris qu'on s'avisât de le contredire.

Il est donc certain qu'on peut démêler dans l'extérieur d'un homme, et sur-tout dans son visage, quelque chose de ce qui se passe dans son ame. On la voit dans le corps, et l'on peut dire que le corps est l'image de l'ame, ou l'ame elle-même rendue visible.

On est maintenant convaincu que la première étude de l'homme, doit être de cultiver le talent qu'il a reçu de la nature. Le génie s'honore de ses chefs-d'œuvre : la beauté elle-même, sans renoncer à son

empire, prouve chaque jour, par les plus éclatans succès, qu'elle a des droits légitimes sur les productions des beaux-arts; que le pinceau si souvent employé à peindre les graces, en acquiert de nouvelles dans des mains qui ne sembloient propres qu'à manier l'aiguille, et que le modèle peut heureusement prendre la place de l'artiste.

Le talent de peindre pourroit-il être étranger au sexe qui lit et dévoile sur la physionomie la plus compliquée tout ce qu'elle annonce, sans en laisser échapper une seule nuance? Laissons aux hommes les traits hardis et l'expression des passions fortes; mais avouons que les mouvemens doux, délicats, légers, et mille détails que l'homme ne distingue pas ou qu'il craint peut-être d'approfondir, sont réservés au sentiment aussi courageux qu'admirable, et à la touche fine et ingénieuse des femmes.

Combien de récits touchans pourroient aujourd'hui se mêler à ces vérités! Qu'ils seroient précieux à réunir, ceux qui nous rappelleroient cette foule d'actions vraiment héroïques qui ont immortalisé tant de Fran-

çaises dans les funestes époques de la révolution ! Les femmes ont prouvé que le courage du sentiment étoit le plus puissant de tous, qu'il n'étoit point d'actes de vertu dont il ne les rendît capables ; et cet abandon, qui n'appartient qu'à elles, cet abandon, à qui le malheur donne tant de dignité, voilà ce qui légitime en France les droits que l'on disoit usurpés par leurs charmes.

Ce seroit peut-être ici le lieu de faire connoître les ouvrages qui traitent des passions et de l'expression ; mais comme la plupart contiennent, avec quelques vérités, beaucoup de choses inutiles et même des principes erronés, je me contenterai d'indiquer, les Réflexions judicieuses de Galien sur les effets des passions, les Recherches philosophiques de Descartes, l'excellent Traité de le Brun sur le même sujet, l'ouvrage posthume de Diderot sur l'art de la Peinture, ainsi que celui de la baronne de Staël, intitulé, *de l'Influence des passions sur le bonheur des individus et des nations.*

On lira aussi, avec un grand intérêt, l'ouvrage que le célèbre Lavater a publié sur

la physiognomonie (1), et qui fera époque dans l'histoire des sciences. Ses vues m'ont paru très-philosophiques, quoique sa manière de juger ne le soit peut-être pas toujours. On ne peut qu'applaudir au bon esprit de l'auteur, qui a cru ne devoir présenter qu'une suite de fragmens ; c'est une preuve qu'il a senti et mesuré la difficulté et l'étendue de son sujet ; l'idée qu'il s'en est faite paroît aussi juste que grande ; c'est ainsi qu'il faut concevoir, lorsqu'on veut reculer les limites des arts. Il y a lieu d'espérer qu'après avoir rassemblé une grande quantité de matériaux sur son objet, Lavater s'élèvera à une théorie plus complète, où du moins qu'il offrira le lien commun, à l'aide duquel toutes ses idées pourront se réunir et former un ensemble.

Il seroit dangereux et même téméraire de vouloir réduire en système les connoissances acquises sur une matière aussi neuve et aussi délicate, avant d'avoir recueilli un

---

(1) *Φυσιογνωμονία (indicium naturæ)* indication du caractère ; de *φύσις natura*, et *γνώμων index*.

grand nombre d'observations exactes. J'ai toujours lu avec plaisir, souvent avec utilité, celles de Lavater ; plusieurs m'ont paru pleines de finesse, quelques-unes grandes et philosophiques : il en est d'autres sur lesquelles je n'oserois prononcer. Je me bornerai à dire que lors même que l'auteur s'abandonne aux élans de son imagination, il peut encore trouver des partisans, et que dans le nombre de ses idées, s'il en est quelques-unes qui ne soient pas directement le fruit de l'esprit d'observation, on peut au moins les excuser comme les rêves d'un grand homme, ou les erreurs d'un homme de bien. On aime, on respecte, on admire l'auteur, lors même qu'on ne pense pas comme lui.

Lavater recommande l'étude de l'anatomie aux physionomistes, aux peintres, et à tous ceux qui aiment à se connoître. Lorsque les jeunes artistes verront qu'un homme, qui possède des connoissances si étendues et si variées sur cette science, témoigne cependant de vifs regrets de ne l'avoir pas encore assez étudiée, ils sentiront combien il est

important pour eux de s'y livrer avec ardeur.

Afin de leur donner une idée de l'utilité qu'ils pourront retirer de ce magnifique ouvrage, supposons qu'ils aient à dessiner ou à peindre un port de mer dans lequel se trouvent des hommes de différens pays, une île peuplée d'animaux de différens genres et où il y ait des plantes de plusieurs espèces, ou une bataille qui offre communément deux nations aux prises; ils croiront peut-être avoir tout fait, lorsqu'ils auront représenté quelques formes marquantes des végétaux et des animaux, lorsqu'ils auront scrupuleusement observé la vérité du costume et jeté sur les figures l'habillement national qui convient à chacune d'elles : Vésale, Lavater, Linné et Camper, leur apprendront qu'il y a de plus, de nation à nation, pour les hommes, pour les animaux, pour les végétaux, des différences frappantes dans les formes; que le crâne d'un Hollandois, par exemple, est plus arrondi en tout sens; que les os en sont plus larges, plus réguliers, qu'ils ont moins de courbure, et présentent en général une voûte moins plate par les

côtés : c'est ainsi que les animaux et les végétaux des mêmes contrées, quoique tous du même genre, offriront des nuances remarquables dans leur couleur, leur volume, leur texture et la durée de leur vie.

Ces observations sont essentielles pour les peintres d'histoire et pour les physionomistes ; l'ouvrage de Lavater en renferme une foule d'autres d'une utilité générale, et dont nous tâcherons de faire une heureuse application dans cet ouvrage.

ESSAI
SUR LA PHYSIOGNOMONIE
DES CORPS VIVANS,

CONSIDÉRÉE

DEPUIS L'HOMME JUSQU'A LA PLANTE.

TITRE PREMIER.

De la nécessité de l'étude des Corps vivans et, sur-tout, de la science de l'homme dans les arts d'imitation.

La vivacité outrée du coloris, une certaine exagération dans les formes, des traits brusqués que l'on donne pour de la hardiesse, voilà ce qui ravit, ce qui captive la multitude dans certains tableaux; les sens sont frappés fortement, l'ame est ébranlée, l'ouvrage est applaudi ; et cependant l'ouvrage ne vaut rien.

La fidélité, le moelleux, le naturel, toutes les qualités enfin qui achèvent la ressemblance,

tous ces détails délicats qui la font reconnoître même dans ses plus petits accessoires, voilà ce qui attire, ce qui fixe, ce qui entraîne le suffrage des connoisseurs; leur ame n'est émue que parce que leur esprit éprouve toutes les impressions portées à leurs sens par l'image que représente le tableau : eux seuls applaudissent à l'ouvrage; les autres y font à peine une légère attention, peu s'en faut qu'ils ne le méprisent; et cependant, l'ouvrage est un chef-d'œuvre.

Les belles productions des arts n'étant point assez estimées parmi nous, les artistes doivent souffrir de cette injustice. Osons le dire, on ne se fait point une idée des qualités, des études et des connoissances qui leur sont nécessaires. Le talent sublime de bien imiter la nature, de rendre ses expressions, de peindre ses mouvemens, est un don précieux que cette mère avare n'accorde qu'à un très-petit nombre d'artistes; c'est le génie qu'elle a animé de ce feu divin, propre à la représenter avec ses vives couleurs, et les grands traits qui la caractérisent : en vain le travail voudroit le suppléer. Cependant, si ses efforts pour l'égaler sont impuissans, les secours du travail ne sont pas inutiles; c'est lui qui développe le génie, et

qui lui fournit les moyens de se manifester. Il y a des principes certains sans le secours desquels l'artiste ne marche qu'au hasard, et ces principes demandent des connoissances accessoires, qui ne sont pas moins essentielles à acquérir que les régles mêmes de l'art; celui qui les ignore est condamné à une éternelle obscurité. Telles sont, par exemple, les connoissances de l'histoire et de la fable; telle est, sur-tout, celle de l'anatomie.

Je n'aurai point recours à de longs raisonnemens pour démontrer qu'il n'en est point de plus nécessaire que cette dernière à l'artiste: en vain peindra-t-il les sites les plus agréables, les paysages les plus variés; ses tableaux seront toujours froids, s'ils ne sont animés par l'image de quelque être vivant, par celle de l'être le plus parfait qui soit sorti des mains du créateur.

Rien ne prouve plus en faveur de l'utilité de l'anatomie, que le soin attentif avec lequel les grands artistes de tous les tems ont cherché à s'en instruire. N'est-ce pas en partie par cette connoissance, que Raphaël, Michel-Ange, Jules-Romain, les Carraches, Dominiquin, le Brun, le Poussin, le Sueur, et tant d'autres grands-hommes, ont rendu leurs ouvrages dignes de l'immortalité? Michel-Ange,

sur-tout, étoit tellement persuadé de la nécessité de l'étude de l'anatomie, pour réussir dans les arts d'imitation, qu'il avoit formé le dessein de publier un traité complet des mouvemens musculaires. Quelle perte pour les beaux-arts que ce projet n'ait pas été exécuté ! Qui pouvoit mieux que ce grand-homme donner aux artistes des leçons d'anatomie pittoresque, lui qui joignoit la théorie la plus lumineuse à la pratique la plus consommée ? C'est cette connoissance profonde qui le mit en état de faire, concurremment avec Léonard de Vinci, ces fameuses académies, que Raphaël lui-même ne dédaignoit pas de consulter; c'est cette connoissance qui lui fit donner à toutes les figures sorties de son pinceau ou de son ciseau, cette justesse de proportion et cette vérité d'expression qui les caractérisent et excitent l'admiration de tous les connoisseurs.

Il est donc essentiel, pour réussir dans ses dessins, d'étudier le corps humain, même dans un assez grand détail. Il faut avoir jeté un regard curieux et observateur sur toutes les parties, tant internes qu'externes, qui concourent à former le sujet; il faut avoir porté le scalpel dans le dédale de cette machine admirable, en avoir parcouru, visité, interrogé toutes

les routes ; avoir contracté, relâché des muscles ; avoir confirmé par le sens du toucher, toutes les figures, et les plus légères éminences ; avoir démonté et remonté les différentes pièces de la charpente osseuse ; avoir disjoint et rejoint des articulations ; avoir mis des os en jeu par le moyen des muscles ; connoître enfin tout le mécanisme intérieur (1), afin de mieux saisir tous les changemens qu'il peut amener à l'extérieur. On exprime, en général, beaucoup mieux les effets, lorsqu'on en connoît les causes.

On rend beaucoup plus fidèlement la nature, lorsqu'on la voit agir sous le voile dont elle se couvre. Plus un peintre est instruit de l'anatomie, plus le voile est transparent pour lui.

---

(1) On ne sera pas fâché de voir comment Watelet a rendu quelques-unes de ces idées dans son poëme sur la peinture.

« Mais de l'anatomie éludant les secours,
» Osez-vous murmurer, et par de vains détours,
» A sa profonde étude opposer pour obstacle
» Le dégoût et l'horreur que produit son spectacle ?
» Eh bien ! fuyez la peine ; à votre aveugle main,
» Esclave du hasard, soumettez le dessin ;
» Profanez le talent, altérez-en la source,
» Et qu'un portrait obscur, votre unique ressource,
» Ou d'un char bigarré les fantasques panneaux,
» Soient le champ glorieux de vos heureux travaux ».

Son coup-d'œil savant saisit et interprète toutes les formes, et son pinceau les transporte avec autant d'esprit que de vérité dans ses compositions.

Aussi, les vrais artistes sont-ils presque les seuls en état de juger combien il faut de travail pour effacer jusqu'aux traces mêmes du travail; combien il est difficile de donner à une grande production l'heureux caractère de la facilité; combien il a fallu employer de tems pour faire croire, à l'inspection d'un tableau, que l'objet qu'on offre aux yeux, est sorti, pour ainsi dire, en un instant, plein de vie, de dessous le burin, le crayon ou le pinceau. Comme ces vrais artistes sentent le mérite des difficultés vaincues, leur suffrage seul peut récompenser dignement les grands maîtres, qui aiment encore mieux peser les suffrages que les compter.

L'indifférence avec laquelle le commun des hommes regarde les beautés de la nature, s'étend souvent jusqu'aux chefs-d'œuvre de la peinture, destinés à les représenter; l'extrême ressemblance détermine la même manière de voir et d'apprécier. Le peintre auroit souvent moins de mérite, s'il étoit plus applaudi; l'ignorance a aussi sa manière de donner son

suffrage, c'est de ne pas même fixer son attention sur ce qui est naturel dans les arts.

O vous ! jeunes artistes, qui aspirez à la gloire promise au talent secondé du travail, étudiez la nature ; lisez chaque jour quelques pages de ce grand livre ; n'estimez les autres livres, qu'autant qu'ils seront de bons commentaires de celui-là : le corps humain, et un abrégé méthodique d'anatomie, voilà les sujets que vous devez avoir sans cesse sous les yeux ; voilà les objets de vos méditations, pour atteindre à une parfaite ressemblance de l'homme et des animaux, pour les peindre dans leurs diverses attitudes, pour caractériser dans toutes les parties ce commun effort, cette tendance commune qui les dirige vers une fin unique, cette harmonie et cet accord, au moyen desquels les parties molles, par leur flexion ou leur extension, leur compression ou leur gonflement, les parties dures, par leur direction, leur saillie plus ou moins prononcée, semblent concourir toutes à une action déterminée ; enfin, pour composer cet ensemble parfait, qui les lie et les unit par une intention générale, que l'on démêle et qui s'aperçoit jusque dans les plus petits détails ! intention qu'on ne saisit qu'avec la connoissance de tout le jeu

musculaire et de toute la charpente osseuse. Que de choses le pinceau ne peut rendre sur la toile, le ciseau sur le marbre, le burin sur le bronze, si le scalpel anatomique n'a pas d'abord dévoilé aux yeux du peintre, du sculpteur, du graveur, tout le mécanisme de l'économie animale ! Au lieu de cette marche libre et sûre de l'artiste qui l'a étudiée avec succès, que de tâtonnemens pénibles qui amortissent le feu de la composition, qui font avorter les plus brillantes idées ! Que d'essais infructueux, lorsque, dans l'exécution, l'on ignore l'action précise d'un muscle, sa longueur, sa forme, ses proportions avec le tout, que l'on veut rendre dans un moment donné ! Alors la ressemblance est impossible, ou possible seulement comme toute combinaison du hasard.

TITRE II.

Des proportions du Corps humain.

Par les proportions du corps humain, on entend les dimensions respectives de chacune de ses parties, et leurs rapports, relativement à leurs différentes fonctions : la nature, à cet égard, varie à l'infini, ainsi que dans ses autres ouvrages ; les mêmes parties du corps n'ont pas les mêmes dimensions proportionnelles dans deux personnes différentes ; et souvent, dans le même individu, une partie n'est pas exactement semblable à la partie qui lui correspond.

Les auteurs qui ont écrit sur l'art de la peinture, ont donné des règles certaines pour déterminer ces proportions ; mais ces règles sont moins les résultats des mesures prises particulièrement sur un grand nombre de sujets, que la combinaison d'un goût exquis et éclairé, qui, au milieu de toutes ces différences, a su fixer le point où existe la belle nature ; c'est donc le sentiment qui nous a appris tout ce que l'on sait sur cette matière.

Zeuxis veut-il peindre Hélène ? les plus célèbres beautés de la Sicile passent tour à-

tour devant ses yeux, il emprunte de chacune la partie qui lui paroît la plus parfaite, et par la réunion faite avec goût des charmes de cent beautés différentes, son pinceau crée l'amante de Pâris ; de même Phidias rassemble dans une statue de Jupiter toutes les beautés éparses dans mille individus : c'est par ce moyen que les grands artistes de la Grèce sont parvenus à nous faire apprécier les proportions des ouvrages de la nature, dans ce qu'elle a fait de plus beau. Les statues grecques, qui n'étoient que des copies de l'homme, sont devenues des originaux, parce qu'elles sont le type de la perfection, qui ne se trouve jamais dans un seul sujet; en effet, quel est l'homme dont le corps présente dans son ensemble autant de perfection que ces statues? C'est d'après elles qu'on a fixé les règles de la beauté, que les dessinateurs ont adoptées, et dans le détail desquelles il ne convient pas d'entrer ici.

TITRE III.

Les dimensions du corps humain varient selon l'âge, le sexe et les nations.

1°. *Selon l'âge.*

La nature, qui soustrait à l'œil curieux le premier point de la formation du corps humain, semble par-là dérober au pinceau l'homme dans l'état d'embryon ; je ne m'arrêterai donc pas à ce premier terme de la vie, et aux différences qu'il présente. Laissons à la nature le tems d'achever son ouvrage, avant d'essayer de l'imiter, et passons à l'enfance.

Cet âge s'étend depuis la naissance jusqu'à douze ans ou environ. Le terme moyen de cette durée est l'époque où l'artiste peut commencer à peindre l'homme ; c'est alors qu'existe véritablement l'enfance, c'est alors qu'elle a les formes qui lui sont propres. Dans les deux ou trois premières années, ces formes ne sont point encore assez développées, et elles ne méritent pas d'être appelées belles ; à cet âge elles nous intéressent moins par les beautés qu'elles nous montrent, que par celles

qu'elles nous font espérer ; les traits ne sont point encore décidés, ce n'est qu'une ébauche assez imparfaite. Après six ou sept ans, l'enfance perd déjà quelque chose de ce qui la caractérise, elle approche de l'adolescence, avec laquelle elle semble se confondre ; alors les proportions changent.

L'artiste qui, pour représenter la figure d'un enfant, se contenteroit de diminuer les dimensions de ses membres, peindroit un petit homme, et non pas un enfant.

Dans l'homme fait, par exemple, le milieu de la hauteur du corps est à l'os pubis ; dans l'enfant, au contraire, il est à l'ombilic.

La nature a distingué le premier âge par des caractères qui lui sont propres ; dans la première jeunesse, les enfans ont tous la tête un peu grosse, relativement aux autres parties. Leurs joues paroissent enflées, leurs mains sont potelées ; les bras, les cuisses et les jambes, ont beaucoup d'embonpoint. A cet âge, les fibres musculaires sont séparées les unes des autres par un tissu cellulaire très-lâche et fort abondant, ce qui fait que les muscles ont peu de relief, et que les membres sont peu déliés.

Il est à remarquer que les anciens, qui ont si bien réussi à représenter l'homme adulte, n'ont pas eu le même succès en représentant les enfans, ce qui vient sans doute de ce qu'ils avoient moins souvent occasion de voir des modèles parfaits de l'homme à cette époque de la vie, tandis qu'ils avoient sans cesse sous les yeux, dans leurs jeux olympiques et autres, l'élite des beaux hommes de la Grèce. Dominiquin, fidèle imitateur de la nature, est, parmi les modernes, le premier peintre qui ait su, dans ses tableaux, donner aux enfans ces graces et cette mollesse qu'elle leur prodigue; lui seul a su saisir cette parfaite ressemblance qui avoit échappé au pinceau de ses prédécesseurs.

A l'âge de six ans, les membres commencent à prendre la forme délicate et les contours gracieux, quoiqu'indécis, qui indiquent ce qu'ils seront un jour. C'est alors seulement qu'ils commencent à participer à la beauté; aussi quelques gens un peu difficiles prétendent qu'on ne devroit jamais peindre les enfans plus jeunes : c'étoit l'usage des anciens. C'est d'après cet âge qu'avoit été faite cette belle statue de Cupidon, qu'on admiroit dans la ville de Thespie, et qui égaloit presque

en beauté la fameuse Vénus de Praxitèle ; c'est encore d'après des enfans du même âge ; qu'est peint ce petit Amour qu'on voit dans un tableau représentant Danaë, de la composition d'Annibal Carrache.

Dans l'adolescence, la stature du corps est plus alongée et plus mince ; les membres sont plus grêles ; les muscles commencent à se dessiner, les contours à devenir plus exacts ; et les proportions plus marquées.

Le corps ayant acquis dans l'adolescence son accroissement en hauteur, prend de la consistance, et il se fait pendant la jeunesse un heureux développement dans toutes ses dimensions ; c'est alors que l'homme s'achève, et présente le bel ensemble d'un tout parfaitement organisé. Il paroît droit et ferme, les proportions de ses membres sont justes, leurs contours bien marqués et réguliers ; les muscles, fortement prononcés, percent à travers les enveloppes qui les couvrent, et les traits du visage, exactement formés, caractérisent la physionomie.

L'âge viril, qui comprend à-peu-près depuis la trentième jusqu'à la quarante-cinquième année de la vie, amène aussi des différences sensibles, qui ne doivent point échapper au

peintre ; à cette époque, l'embonpoint change ordinairement les proportions ; il grossit les traits du visage, il épaissit les membres ; en remplissant les intervalles qui étoient entre les muscles, il fait disparoître leurs formes.

Quoique l'embonpoint rende la figure du corps humain moins svelte et moins élégante, cependant, lorsqu'il est modéré, il contribue à la beauté.

L'homme ne passe pas brusquement de l'âge viril à la vieillesse : un homme de cinquante ans est hors de l'âge viril ; ce n'est cependant pas un vieillard. L'espace renfermé entre la quarante-cinquième année et la soixante-cinquième, peut être appelé l'âge de retour ; alors la graisse disparoît insensiblement, et laisse un vide sous la peau ; celle-ci n'ayant plus assez d'élasticité pour se resserrer, s'affaisse et se plisse vers les endroits où elle est retenue par quelque attache particulière ; de là les rides qui paroissent sur le front et au bas des joues. La vieillesse vient ensuite imprimer son triste cachet sur tout l'extérieur de l'homme : un front chauve, des rides multipliées ; des joues qui, par leur enfoncement, attestent la chute de presque toutes les dents ; des yeux à demi éteints, un visage décoloré, les os devenus

saillans dans toute l'habitude du corps; tels sont les changemens qu'amène la vieillesse. Enfin tout le corps s'affaisse dans la décrépitude. Il perd de sa hauteur; la colonne vertébrale se courbe en avant, parce que les muscles du dos ne sont plus assez forts pour la tenir droite, et que les vertèbres se soudent les unes avec les autres par leurs parties antérieures. Certaines articulations dans les bras et dans les jambes se roidissent, et ne plient qu'avec peine. Une maigreur extrême laisse apercevoir toute la structure du squelette: enfin, chez l'homme décrépit, toutes les parties se racornissent, se dessèchent, annoncent le dépérissement, et semblent mourir en détail. Tels sont les divers changemens qu'éprouve le corps humain à l'âge le plus avancé.

2°. *Selon le sexe.*

Dans la femme bien conformée, toutes les parties, sans en excepter les os, sont plus minces; la stature est plus petite; le coû est plus alongé; le bas de la poitrine paroît plus étroit. La partie inférieure du tronc, formée par la capacité du bassin, est beaucoup plus large. Les cuisses sont plus grosses, les jambes plus fortes;

fortes, les pieds plus petits; les bras plus potelés; les muscles bien moins apparens; les membres plus arrondis; leurs contours plus agréables; les traits du visage plus fins; enfin, la peau est plus blanche et plus délicate.

3°. *Selon les nations.*

On aperçoit aussi dans la taille et dans la couleur des peuples des différences déterminées en partie par le climat; un artiste ne donnera donc pas à un Patagon la taille d'un Lapon ou d'un Bozandien, à un Européen la couleur des habitans de la Nigritie, de la Guinée ou du Congo (1).

Il aura pareillement égard aux nuances plus ou moins sensibles, aux variétés plus ou moins frappantes que l'on remarque dans les traits du visage, chez les divers peuples de l'univers. Dans ses tableaux, le Français, le Circassien paroîtront avec la beauté qui est propre à chacun, tandis que le Groënlandois et le Calmouck offriront un visage d'une largeur difforme, avec de petits yeux, et deux trous au lieu de narines; dans le Caraïbe, on

(1) Voyez le titre IX.

distinguera un crâne aplati par en haut, et des yeux inanimés.

Les anciens habitans de la Guiane regardent la longueur du cou comme une monstruosité; en conséquence, ils travaillent de bonne heure à le faire rentrer dans la poitrine, de manière que les yeux paroissent être à la hauteur des épaules.

La plupart des Indiens du Pérou, des nègres du Brésil, se percent le nez, les narines, les lèvres, les joues, pour y passer des os de poisson, des plumes d'oiseau; d'autres y passent seulement des aiguilles, ainsi qu'à la peau des yeux, ou des anneaux fort grands qui leur entourent la bouche.

Les Omaguas aplatissent le visage de leurs enfans en le serrant entre deux planches; ils se font au lobe de l'oreille un trou énorme qu'ils remplissent d'un gros bouquet de fleurs ou d'herbes : cette fantaisie des grandes oreilles est commune à presque tous les peuples de l'Orient.

Les Hottentots écrasent le nez de leurs enfans; un nez proéminent est pour eux une difformité insupportable. Les hommes et les femmes se noircissent tout le corps en se couvrant de graisse et de suie.

Les habitans de Nicobar se barbouillent le visage de jaune et de vert, et peignent en gros rouge les cheveux de leurs enfans.

Les Arabes des déserts, et certaines femmes d'Afrique se peignent le menton et les lèvres avec une couleur bleue qui est ineffaçable ; ils dessinent avec la même couleur, une multitude de formes bizarres sur les diverses parties de leur corps.

Les Mogols se découpent la chair en fleurs, à la manière dont on applique les ventouses ; ils peignent ces fleurs avec différens jus de racines, ce qui donne à leur corps l'apparence d'une étoffe de nos manufactures.

Les Tunquinois et les Siamois se noircissent les dents avec une espèce de vernis, prétendant qu'il ne convient pas à des hommes d'avoir les dents blanches comme celles des animaux. Chaque année ils se soumettent à l'abstinence pendant plusieurs jours, qui sont indispensables pour donner à ce vernis le tems de pénétrer la substance des dents.

Mais l'une des plus étranges coutumes de ces peuples sauvages, est celle des nègres de la nouvelle Guinée, qui se traversent les deux narines par une espèce de cheville, de la grosseur du doigt, longue d'environ quatre pouces,

en sorte que les denx bouts touchant à l'os des joues, ne laissent apercevoir qu'un petit morceau de nez ; quant aux oreilles, ils les traitent de même, et y font passer des chevilles encore plus grosses.

Au reste, ces usages bizarres ne font qu'ajouter à la laideur naturelle de ces différens peuples, qui, au moral comme au physique, paroissent n'avoir aucune affinité avec la perfection ; la nature, marâtre à leur égard, semble les traiter, sous tous les rapports, en enfans disgraciés. Comment leurs coutumes pourroient-elles faire loi en matière de goût ? Leurs yeux étant gâtés par l'aspect de leur propre forme, ils ne sauroient arriver au sentiment de la beauté que par des efforts d'esprit qu'ils sont loin de pouvoir faire, et qu'en surmontant des préjugés trop profondément enracinés par l'habitude et l'ignorance.

Au nord de l'Europe et de l'Asie, on rencontre des peuples qui ne diffèrent entre eux que par le plus ou le moins de laideur ; ce sont les Lapons, les Samoïèdes, les Bozandiens, les Groënlandois, les Eskimaux, etc. ; ils ont tous le visage large et plat, le nez écrasé, les paupières tirées vers les tempes, la bouche très-grandes, les lèvres très-épaisses, les joues extrêmement élevées, la tête grosse et courte,

la voix grêle ; ils sont petits, maigres et trapus, la plupart n'ont que quatre pieds, ou au plus quatre pieds et demi de hauteur.

Les divers peuples de la Tartarie ne sont pas plus beaux, mais les Tartares-Calmoucks sont les plus laids et les plus difformes des humains ; ils ont le visage si plat et si large, que d'un œil à l'autre il y a l'espace de cinq à six doigts ; leurs yeux sont extrêmement petits, et leur nez si plat, qu'on n'y voit que deux trous au lieu de narines ; ils ont la mâchoire supérieure enfoncée et l'inférieure fort avancée ; leurs genoux gros et épais sont tournés en dehors et leurs pieds en dedans : leur nourriture est aussi sauvage que leur aspect.

Vers le détroit de Davis, les habitans ont, comme les Lapons et les Samoïèdes, la taille petite, le teint olivâtre, les jambes courtes et grosses.

Les sauvages de la terre de Labrador, et ceux de la baie d'Hudson, ont le visage et le corps presque entièrement couverts de poils ; leur visage est large et plat, leurs yeux gros, leur nez très-camus.

Les habitans de la Nouvelle-Hollande, plus hideux que les précédens, augmentent encore leur laideur naturelle, en s'arrachant, hommes

et femmes, les deux dents de devant de la mâchoire supérieure. Ils ont les paupières à demi-fermées par habitude et par goût, autant que par le besoin de se garantir des moucherons.

Les Papous, ainsi que les habitans de la Nouvelle-Guinée, ont les lèvres épaisses, le nez large et plat, les cheveux crépus, les dents noires, le visage extrêmement laid et désagréable. Leurs femmes, avec d'aussi vilains traits, ont de plus le ventre fort gros, les jambes et les cuisses très-menues, et les mamelles extrêmement longues.

La plupart de ces sauvages, paresseux, superstitieux, ignorans, sont cruels et farouches. La raison n'explique aucun de leurs usages, le caprice les dirige seul : aussi étrangers aux idées du bon qu'à celles du beau, ils confondent également ce qui tient au goût ou à la morale; la plupart sont voleurs, insociables, d'une débauche effrénée, et l'on remarque en eux, au moral, la même disparate que présentent au physique la couleur de leur peau, la forme et la proportion de leurs membres.

Parmi les nains ou nobles de Calicut, il y a une espèce d'hommes qui ont les jambes aussi

grosses que d'autres ont le corps ; quelques-uns n'ont qu'une jambe ainsi faite, d'autres les ont toutes deux.

A Ceylan, on retrouve de ces hommes à grosses jambes ; ils s'en font un titre de gloire, et d'ailleurs, ils n'en sont pas moins forts et dispos.

Les femmes des Houzouânas, peuple voisin des Hottentots, portent une croupe naturelle, qui les distingue de tous les autres peuples connus, sauvages ou policés. Ce croupion, semblable aux culs postiches adoptés, il y a quelques années, par les Françaises, n'est qu'une masse graisseuse et charnue, qui, à chaque mouvement du corps, contracte une oscillation et une ondulation fort singulières.

Les Chinois, les Japonois, les Mogols, les Nubiens, les Éthiopiens, les Guèbres, les Persans, ne sont guère moins difformes que les différens peuples de l'Afrique et de la Tartarie dont je viens de parler : ce qui diminue leur laideur, sur-tout parmi les plus relevés d'entre eux, c'est qu'ayant de la beauté le même sentiment que nous, ils achètent chèrement les belles femmes de Circassie, de Mingrélie, de Géorgie et des îles de l'Archipel, dont ils

obtiennent des enfans moins laids que leurs pères.

Ces connoissances sont essentielles au peintre d'histoire qui veut représenter les hommes des différentes nations dans leurs proportions naturelles; et lorsqu'on fera attention que les os sont en quelque sorte, la charpente du corps humain, et que les proportions de chaque partie dépendent de leurs différentes dimensions, on sentira le rapport de l'anatomie avec le dessin, et l'on sera convaincu de la nécessité des connoissances ostéologiques pour le dessinateur.

La justesse des proportions des parties ne suffit pas pour constituer la beauté ; elle dépend aussi de leur ensemble. Lorsque les muscles sont mal assortis, ils paroissent peu propres à exécuter avec grace les mouvemens nécessaires ; alors on dit que le corps manque d'ensemble, et c'est ce qui a lieu quand la conformation naturelle est dérangée par quelque imprudence ou par des soins mal entendus.

Il arrive trop souvent que les bizarreries des usages ou les caprices de la mode, gâtent l'ouvrage de la nature ; il existe chez différens peuples plusieurs coutumes qui viennent à l'appui de ce que j'avance ; les uns écrasent

le nez de leurs enfans, les autres en étendent prodigieusement les ailes, en y plaçant des anneaux de métal très-pesans ; d'autres en portent de beaucoup plus lourds aux oreilles, ce qui les rend d'une grandeur étonnante ; ceux-ci aplatissent la tête des enfans, en la comprimant entre deux planches, ceux-là l'alongent considérablement. A la Chine, par exemple, le plus grand agrément des femmes consiste dans la petitesse de leurs pieds ; aussi les mères ont-elles grand soin d'en empêcher le développement dans les jeunes filles, de manière à les rendre absolument incapables de marcher (1).

Mais pourquoi aller chercher des usages

---

(1) « Un auteur prétend que les Chinois imaginèrent d'accré» diter la petitesse des pieds, afin de s'assurer de la fidélité de » leurs femmes : les mères, sans songer à la conséquence, com» mencèrent à resserrer, étrécir, et si bien envelopper les pieds » de leurs filles, qu'elles ne pouvoient plus sortir de la maison, » ni se soutenir droites, que sur les bras de deux ou trois » servantes ; ainsi cette figure ayant passé en conformation natu» relle, les Chinois ont insensiblement arrêté et fixé le mercure » que leurs femmes avoient aux pieds... : .... De même les » dames Vénitiennes sont forcées de garder la maison plus sou» vent qu'elles ne voudroient, par les usages et les incommodités » non-pareilles de leurs grands patins ».

Gabriel Naudé, *Considérations politiques sur les coups d'Etat.*

bizarres chez des peuples éloignés, ou chez les sauvages? les nations les plus policées ne nous en fournissent-elles pas assez? Jetons un coup-d'œil sur ceux dont nous sommes les témoins. Parlerai-je de ces chaussures plus que gênantes, dans lesquelles les femmes se mettent à la torture? Ces petits pieds, qui ne sont demeurés tels que par des étreintes fatigantes, peuvent-ils servir d'appui à tout le corps? L'édifice peut-il être solide, lorsque les colonnes sont chancelantes? Cette cause seule peut suffire pour empêcher les femmes de prendre l'accroissement dont elles sont susceptibles; elles résisteroient plus aisément à la fatigue, si ces fers brillans et dorés qu'elles mettent à leurs pieds, ne leur avoient fait perdre l'habitude d'agir; leur contenance auroit quelque chose de plus noble, de plus assuré. Aux yeux du commun des hommes, elles paroîtroient peut-être moins jolies, mais telles qu'elles doivent être suivant le vœu de la nature; elles en seroient certainement plus belles. Est-il, en effet, naturel de ne marcher que sur la pointe des orteils, de les comprimer, et de les resserrer pour les réduire à la plus petite surface possible? Cette ligature n'arrête-t-elle pas la circulation des fluides? n'affoiblit-elle

pas les muscles, les tendons des pieds, et les nerfs qui viennent s'y distribuer ? Si les femmes rendoient à ces puissances et à ces léviers leur liberté naturelle, cesseroient-elles de pouvoir prendre de l'exercice, comme cela arrive assez souvent, lorsqu'elles deviennent méres? auroient-elles même besoin de s'élever par de hauts talons, moyen qui déforme leurs genoux? ne deviendroient-elles pas plus grandes et plus belles en devenant plus fortes?

Quoi de plus propre encore à gâter les formes naturelles, que l'usage barbare de garotter les enfans à l'instant qu'ils sortent du sein de leur mère ! Quoi de plus contraire aux vues de la nature, que ces prisons dures et étroites, connues sous le nom de *corps*, dans lesquelles on les enferme ! enfin, quoi de plus capable d'empêcher le développement de leurs parties, que ces vêtemens gênans, dont l'empire de la mode force de faire usage dans un âge plus avancé ! Que dirons-nous de ces attitudes affectées, de cette contenance mal assurée, de cette démarche nonchalante, auxquelles la mollesse a mal-à-propos fait donner le nom de manières distinguées? Est-il rien de plus propre à corrompre le bel ensemble du corps, à en faire disparoître toutes les

graces ? Les hommes ne s'accorderont-ils donc jamais sur la véritable idée qu'on doit avoir de la beauté ? Abandonneront-ils toujours la réalité pour courir après l'ombre ? Que les anciens Grecs pensoient bien différemment !

Chez ce peuple sage, né sous un ciel propice, aucun vêtement ne gênoit la nature dans le développement de ses formes ; les exercices du corps, presque journaliers, loin de nuire à sa constitution, concouroient, au contraire, à la belle conformation de tous ses membres. Les artistes avoient sans cesse sous les yeux la nature livrée à elle-même, et c'est de cette précieuse imitation que sont nées ces belles statues, qu'il est si difficile aujourd'hui d'égaler. Le luxe et la mollesse ayant énervé toutes les nations de l'Europe, la véritable beauté, telle qu'elle sort des mains de la nature, ne se rencontre guère que chez cette classe d'hommes laborieux, qui, sans y penser, et sans en prendre aucun soin, l'embellissent par un exercice modéré ; eux seuls sont capables de servir de modèles aux artistes : nous disons que cet exercice doit être modéré, parce que les travaux pénibles produisent des effets contraires, beaucoup plus sensibles, cependant, chez les femmes que chez les hommes. Chez

ce sexe foible, l'exercice doit être proportionné à la délicatesse de sa constitution. Considérons les femmes de la campagne : leur teint bruni, leurs corps nerveux, leurs muscles fortement prononcés, sont les suites de leur vie laborieuses; elles acquièrent de la vigueur, mais c'est aux dépens des graces et de la délicatesse qui caractérisent principalement leur sexe. Il n'en est pas de même de celles qui sont élevées et vivent au sein de nos cités ; une beauté naissante y est-elle soigneusement cultivée, ses charmes se développent, on la voit s'embellir de jour en jour : est-elle, au contraire, privée de soins, ou exposée à des impressions défavorables ; dépourvue de graces, ses attraits se flétrissent à mesure qu'on les voit éclore.

En même tems que la connoissance des os conduit à celle des proportions, la connoissance des muscles mène à celle de l'ensemble, puisque c'est des muscles que dépendent les variétés qu'on aperçoit dans les formes. Mais on dira peut-être : Ne sauroit-on connoître les proportions et l'ensemble d'une figure, sans s'appliquer à une science qui ne met sous les yeux que des objets révoltans ? Est-il donc si nécessaire de voir les muscles à nu ? Ne suffit-

il pas de les étudier sur ces belles figures antiques et modernes qui les montrent aussi exactement que la nature ? N'a-t-on pas assez de piéces anatomiques en cire, des planches très-exactes où toutes les parties sont dessinées, avec la couleur qui est propre à chacune? Enfin, si l'on veut connoître les différentes attitudes dont le corps humain est susceptible, les mouvemens divers de ses membres, la nature vivante, ne suffit-elle pas sans le secours de l'anatomie ? Comment la vue rebutante d'un sujet préparé par le scalpel, pourroit elle être plus utile que la présence d'un modèle vivant?

Ces objections, quelque spécieuses qu'elles paroissent d'abord, sont des prétextes frivoles que la paresse invente, que la médiocrité adopte et que le vrai talent méprise. Qui ignore que les figures en plâtre, que les statues dont les proportions sont les plus parfaites, n'instruisent que de la forme extérieure des parties, sans donner aucune idée de leur structure interne ? Les planches anatomiques, les pièces en cire, servent à faire connoître quelques muscles, il est vrai ; mais elles laissent absolument ignorer leur jeu : le modèle vivant

pourroit suffire, si l'on n'avoit à peindre que des situations naturelles, des attitudes tranquilles; mais dans les mouvemens violens, dans les attitudes forcées, on sait que le modèle ne peut conserver long-tems la même position, parce que la fatigue affaisse promptement les muscles; d'ailleurs, quand même on travailleroit sur des modèles intelligens et infatigables, on pourroit bien, par leur moyen, connoître les effets, mais on ignoreroit toujours les causes. Quoi de plus satisfaisant pour un artiste, que de pouvoir se rendre compte à lui-même des raisons qui le font agir, et qui le portent à représenter une partie d'une manière plutôt que d'une autre ! Si les succès sont flatteurs, c'est, sans contredit, lorsqu'on sait pourquoi et comment on les obtient.

On ne peut cependant nier que les figures en plâtre, les planches anatomiques, ou les pièces en cire, n'aient aussi leurs avantages; mais ce n'est qu'après avoir étudié avec soin sur le cadavre, l'ostéologie et la myologie, que le jeune élève doit commencer à dessiner. La vue de ces pièces lui rappellera alors les idées que l'anatomie lui aura données, et les gravera plus profondément dans sa mémoire. Le modèle vivant lui sera de même très-utile ;

car, en observant les différens mouvemens des membres, il devinera aisément ce qui sert à les produire. Il pourra alors entreprendre de dessiner les statues antiques, parce que ses connoissances anatomiques l'auront mis en état de rendre fidèlement leurs beautés. En suivant cette marche, loin de travailler en aveugle, ou en copiste servile, il saisira promptement l'action spontanée des muscles, et pourra ainsi rendre compte de tout ce qu'il doit exprimer.

Mais nous devons répondre à une objection peut-être encore plus forte que celle que nous avons déjà combattue. Les Grecs, dit-on, connoissoient fort peu l'anatomie, et l'histoire ne nous apprend point que leurs artistes s'en soient occupés ; cependant, ils nous ont laissé des chefs-d'œuvre, des ouvrages accomplis. Une telle objection est la défense de la médiocrité paresseuse, que le travail effraie. Nous pourrions en outre élever des doutes sur le prétendu fait qu'on oppose ici ; mais, sans entrer dans des discussions étrangères à notre sujet, il nous suffira de rappeler que les anciens avoient, poür dessiner le modèle vivant, des moyens dont nous sommes privés, et auxquels il est presque hors de doute qu'ils joignoient l'étude des os et celle des muscles.

On

On sait combien étoient communs chez eux les exercices du corps : dans ces tems reculés, la force physique des individus faisoit la force des empires ; ce n'est point un paradoxe de dire que c'étoit en grande partie à la vigueur des muscles qu'un État devoit sa puissance, qu'ils étoient les premiers instrumens de ses triomphes, parce que les combats de nation à nation se réduisoient dans la mêlée à des combats singuliers d'homme à homme. Le déplorable génie de la destruction n'avoit point encore combiné le ressort de l'air et du feu sur des matières combustibles ; l'homme n'étoit pas encore (qu'on me passe l'expression) le dieu de la foudre. Un État qui ne comportoit pas une population assez considérable pour se maintenir contre des peuples puissans, devoit s'occuper de tous les moyens qui se présentoient d'avoir des hommes plus robustes. C'est à quoi les Grecs parvinrent, avec le secours de plusieurs grandes institutions. Pour avoir des défenseurs vigoureux, et des soldats capables de résister à la Perse, ils formèrent des athlètes. Leurs jeux olympiques n'étoient que des épreuves de leurs combats à Marathon, aux Thermopyles, à Salamine ; leurs fêtes étoient des jeux, et leurs jeux des essais de

victoires. Un peuple peu nombreux aiguisoit, exerçoit, multiplioit ainsi ses forces, et se mettoit en état de lutter contre toutes celles de l'Asie.

Pour conserver sa puissance, il falloit qu'il entretînt la vigueur des individus qui le composoient. De là, son attachement pour ces jeux où les forces du corps, combinées avec la légèreté, l'agilité, la souplesse, étoient sûres d'obtenir une éclatante victoire.

Que l'on se figure des hommes de haute taille, dont les membres sont forts et nourris, les muscles bien prononcés, les chairs compactes, les parties dures et molles recouvertes d'enveloppes à-la-fois souples et fermes, chez lesquels enfin la nature est parée de ses plus belles formes; tels étoient les hommes qui se présentoient aux jeux olympiques. Au moment même de la lutte, de la course, toutes les parties recevoient encore un développement superbe: l'œil les saisissoit et les distinguoit sans peine. Tout, dans l'athlète, étoit en mouvement; tout sortoit des proportions ordinaires. Son corps devenoit alors, pour le peintre et pour le sculpteur, une leçon d'anatomie. Les attitudes menaçantes, l'intention des gestes, les enlacemens de deux corps

serrés l'un contre l'autre, rien n'échappoit à l'artiste ; c'étoit là qu'il étudioit le jeu du système musculaire, qu'il le voyoit réellement à travers les tégumens. Toutes les différences qui peuvent résulter de celle des positions et des efforts, frappoient successivement ses yeux, et sembloient lui dicter ce qu'il avoit à faire.

Par une heureuse combinaison, les jeux variés pour le plus grand bien de l'État, l'étoient en même tems pour le plus grand bien des arts; de manière que les beaux modèles devoient être beaucoup plus communs chez les Grecs, qu'ils ne le sont parmi nous. Il semble qu'ils aient multiplié à l'infini tous leurs exercices, afin de donner à leurs artistes, l'idée de toutes les belles formes de la nature. Les danses publiques des jeunes garçons et des jeunes filles toutes nues, dans différentes fêtes, à Lacédémone, la course, la lutte, les combats du char, tout leur offroit, pour sujet d'imitation, les plus heureuses proportions et les traits les mieux dessinés. Que ceux donc qui citent l'exemple des Grecs, pour se dispenser, dans les arts d'imitation, de l'étude de l'anatomie, fassent revivre ces anciennes institutions, qui étoient, pour les sculpteurs et les peintres,

de véritables démonstrations anatomiques du corps humain ; qu'ils viennent ensuite nous dire, s'ils l'osent, que ces artistes ne faisoient point une étude très-étendue de l'économie animale : c'est ce qu'on ne pourra jamais se persuader, lorsqu'on jettera seulement les yeux sur ces superbes dessins, ces sculptures admirables, ces chefs-d'œuvre des arts qu'ils nous ont laissés, et qui sont dignes encore aujourd'hui de nous servir de modèles.

Concluons donc qu'ils ont dû, comme nous, quoique d'une manière différente, se livrer à l'étude de l'anatomie, et en connoître les détails, pour exécuter et rendre aussi parfaits leurs ouvrages.

TITRE IV.

De la Beauté et des Graces.

Le sentiment de ce qui est beau est comme le sentiment de ce qui est bon ; c'est une sorte de conscience qui apprécie les rapports physiques , comme l'autre conscience apprécie les rapports moraux. La preuve qu'il existe en nous un sentiment naturel de la perfection des formes , et de leurs vraies dimensions , c'est l'admiration qu'elles nous font d'abord éprouver quand elles s'offrent à nos regards avec ces avantages ; c'est le rire involontaire qu'excitent en nous de certaines difformités , quand nous les voyons pour la première fois , et quand nous ne sommes retenus ni par le respect , ni par la pitié. Un nez trop long ou trop gros , des yeux discords , une disposition singulière des traits du visage , une taille grêle et gigantesque , la difformité des épaules ou des jambes , tout cela nous choque , comme certaines disparates de l'esprit et certains défauts de l'ame : ceux qui sont ainsi faits , nous paroissent ridicules , ou attirent notre compassion , ou même nous éloignent d'eux presque

involontairement. Ce qui indique encore une correspondance entre la beauté physique et la perfection morale, c'est qu'en général elles s'altèrent toutes deux par les mêmes causes.

Les passions violentes, comme la colère, la jalousie, la haine, l'envie, ne nuisent pas moins à la beauté du corps qu'à celle de l'ame. Leur durée, en dérangeant la santé, produit la laideur; leur effet momentané défigure le visage, et l'expression extérieure de ces passions décompose les traits.

Platon mettoit au premier rang des dons de la nature, la supériorité de l'intelligence; mais la beauté obtenoit le second; il lui donnoit une préférence marquée sur les avantages de la fortune, de la naissance, de la force, etc. « Si la jeunesse, disoit-il, qui a déjà la beauté » en partage, avoit aussi la prudence, il » faudroit lui élever des autels ». La beauté avoit des temples chez les Grecs: ils l'adoroient sous différens noms. Dans leur langue, ils n'ont qu'un mot, ΚΌΣΜΟΣ, pour exprimer la beauté, l'ordre, et l'univers. L'excellence qui distingue tous leurs ouvrages, tient sans doute à l'idée exquise qu'ils s'étoient faite de la beauté; on la retrouve dans leurs poésies,

comme dans les monumens et les statues qui nous restent d'eux ; il convenoit que les philosophes qui ont si bien parlé de la morale, les poëtes qui ont composé de si admirables écrits, les architectes dont les édifices serviront à jamais de modèles, fussent les contemporains des peintres et des sculpteurs excellens que la Grèce a produits. *Homère*, *Pythagore*, *Socrate*, *Platon*, *Eschile*, *Démosthènes*, *Sophocle*, *Euripide*, devoient être les amis et les émules de *Phidias*, d'*Apollodore*, d'*Agathias*, d'*Agésandre*, de *Parrhasius*, de *Protogènes*, de *Zeuxis*, et d'*Apelles*. Ce peuple ingénieux, pour faire aimer la sagesse, fondoit son triomphe sur ses charmes; *Minerve*, fille du premier des dieux, étoit la plus belle des déesses, comme aussi la plus puissante.

En vain se flatteroit-on de faire de grands progrès dans la carrière des beaux-arts, sans l'étude de la physique animale. Ne sait-on pas que la perfection d'une figure ou d'une statue, consiste essentiellement dans la réunion de la beauté et des graces ? Or, qu'est-ce que la beauté, prise dans ce sens ? c'est la conformation la plus parfaite de toutes les parties du corps, relativement aux mouvemens

qui leur sont propres. Les graces sont bien plus aisées à sentir qu'à définir : on peut cependant dire qu'elles ne sont que la correspondance intime entre les mouvemens du corps et les agitations de l'ame, et la manifestation naïve de celles-ci. La beauté du sujet dépend donc de l'exacte proportion de ses parties, et c'est de l'harmonie de leur ensemble que naissent les graces.

TITRE V.

De l'Expression.

La justesse des proportions, l'exactitude de l'ensemble, l'élégance des formes, ne sont pas les seules qualités qui concourent à la perfection d'une figure ou d'une statue : sans la vérité de l'expression, le tableau avec le meilleur coloris, la statue avec la plus grande régularité, ne pourront mériter complètement le suffrage des connoisseurs.

L'expression est donc l'ame d'un tableau, ainsi que d'une statue ; c'est l'image vive et frappante des affections de l'ame elle-même. Tout ce qui lui cause quelque émotion, communique au visage des formes caractéristiques produites par les muscles, dont les uns se renflent, les autres se relâchent ; tous concourent à ces effets, suivant la différente énergie dont jouit le système vital. En un mot, pour qu'un tableau soit parfait, il ne suffit pas qu'il soit dessiné, qu'il soit peint : il faut encore qu'il réunisse à l'harmonie des couleurs, à la pureté du dessin, l'énergie des expressions ; qu'il fasse, en quelque sorte, passer

dans l'ame les images que présente la toile. Telle est la magie de nos maîtres dans tous les arts d'imagination : il est vrai qu'ils ont dévoilé leur secret à bien peu d'adeptes.

Que l'artiste qui veut donner à ses figures cette expression qui les anime et les vivifie, étudie donc avec soin le cœur humain. C'est en le scrutant jusque dans ses derniers replis, qu'il apprendra à connoître les passions ; c'est en observant d'abord l'homme moral, qu'il saura distinguer les différentes nuances qui le caractérisent ; c'est ensuite en étudiant l'homme physique qu'il s'accoutumera à saisir les divers signes qui rendent ses traits plus saillans. La science des passions est donc la partie la plus intéressante pour les arts d'imitation ; la fécondité de l'invention, la régularité du dessin, l'harmonie et la force des couleurs, sont aussi autant de moyens qui concourent à la vérité de l'expression. C'est elle qui donne la vie à l'ouvrage ; c'est la flamme de Prométhée qui anime l'argile qu'il a façonnée. C'est par elle que la peinture marche l'égale de la poésie et de la musique, et qu'elle obtient l'avantage de nous émouvoir, de parler à nos ames, et de nous faire éprouver les sentimens qu'elle exprime.

TITRE VI.

Des Passions.

SECTION PREMIÈRE.

Vues générales.

JETONS d'abord un coup-d'œil sur l'origine et la division des passions : nous examinerons ensuite leurs divers signes. Rien, sans doute, ne seroit plus intéressant pour l'homme que l'analyse de son être moral ; mais peut-il la faire ? Combien n'y a-t-il pas d'opinions différentes parmi les philosophes sur cette matière ! Les uns ont soutenu que l'homme naît bon, et que les passions funestes, dont il est le jouet, et quelquefois la victime, ne sont que les résultats de son éducation, des exemples qu'il a sous les yeux, et des circonstances dans lesquelles il se trouve. Suivant ce système, l'homme, sortant du sein de la nature, porte en lui le germe de la justice et de la vertu ; mais les besoins factices qu'il contracte dans la société, les difficultés qu'il éprouve à les satisfaire, étouffent bientôt ce germe précieux,

et font naître les semences de tous les vices.

Telle est l'opinion qu'avoit adoptée le célèbre auteur d'Émile : il n'est pas étonnant qu'un système, séduisant par lui-même, et soutenu par une plume aussi éloquente, ait eu un grand nombre de partisans ; mais il n'a pas eu moins de contradicteurs.

Un autre système, tout-à-fait opposé à celui du philosophe de Genève, a aussi trouvé des sectateurs. Les hommes naissent méchans et cruels, soutiennent ceux-ci ; le désir commun de posséder les mêmes choses, les arme nécessairement les uns contre les autres ; alors il n'existe de loi dans la nature, que celle du plus fort. Cette opinion révoltante, qui ne sauroit plaire qu'à quelques misantropes désœuvrés, ne doit pas fixer un seul moment l'attention de l'homme sensé.

Un philosophe moderne, Helvétius, après avoir réfuté ces deux systèmes par les raisons les plus solides, a embrassé une opinion qui tient, en quelque sorte, le milieu entre l'un et l'autre. Suivant cet auteur, l'homme ne naît ni bon ni méchant : il devient l'un ou l'autre, suivant les circonstances. « Au » moment où l'enfant se détache des flancs » de sa mère, dit-il, il s'ouvre les portes de

» la vie, il y entre sans idées et sans passions».
Il résulteroit de ce principe que toutes nos passions sont factices. L'amour de soi, qu'on peut regarder, avec raison, comme une passion innée dans l'homme, ne seroit alors, comme les autres, qu'une passion acquise, puisqu'il ne connoît ce sentiment que lorsqu'il a déjà éprouvé les premières atteintes de la douleur ou du plaisir physique. Cette opinion a beaucoup plus de rapport que toutes les autres, avec ce que l'expérience journalière nous prouve à chaque instant; elle est d'ailleurs conforme à l'ordre naturel.

SECTION II.

Division des Passions.

La division des passions a autant exercé la sagacité des philosophes, que leur origine. Les uns les divisent en simples et en composées; ils placent dans la première classe l'admiration, l'amour, la haine, la tristesse, et dans la seconde, la crainte, la peur, la hardiesse, le désespoir, l'espérance, le désir, la colère, etc.

Le célèbre le Brun a admis cette division. Quel que soit mon respect pour ce savant

artiste, je ne puis m'empêcher d'observer que son sentiment paroît hasardé ; je ne vois pas en quoi la haine est plus simple que la colère, en quoi l'espérance et le désespoir sont plus composés que la joie et la tristesse. Ne considérons donc cette opinion, que relativement aux signes qui caractérisent chaque passion en particulier.

Dandré Bardon divise les passions en quatre classes :

Passions tranquilles,
Passions agréables,
Passions tristes et douloureuses,
Passions violentes et terribles.

Cette division est beaucoup plus naturelle que la précédente ; je ne sais cependant point si on ne pourroit pas admettre encore certaines passions, ou certaines dispositions de l'ame, qu'il ne seroit pas facile de ranger dans une de ces quatre classes, telles que l'irrésolution, la timidité, le mépris, la dérision : c'est probablement cette difficulté qui a engagé Watelet à suivre une autre marche dans les réflexions judicieuses qu'il a proposées à la suite de son poëme sur l'art de peindre.

Il divise les passions en six principales,

dont chacune a plusieurs nuances. Par exemple, la tristesse est l'effet des malheurs ou de la pitié ; mais elle a différens degrés qui doivent être distingués, et qui ont des figures particulières.

Voici les différentes nuances de cette passion :

Peine d'esprit,
Inquiétude,
Regrets,
Chagrins,
Déplaisance,
Langueur,
Abattement,
Abandon général,
Accablement.

La joie, qui est la seconde des passions principales, a aussi ses degrés. Ses nuances sont :

Satisfaction,
Sourire,
Gaîté,
Démonstrations, comme gestes, chant et danse,
Rire, qui va jusqu'à la convulsion,
Éclat,

Pleurs,
Embrassemens,
Transports ressemblans à la folie, ou tenant de l'ivresse.

La douleur, produite par les maux corporels, a aussi ses nuances relatives aux degrés de ses maux; telles sont :

Sensibilité,
Élancement,
Déchirement,
Tourmens,
Angoisses,
Désespoir.

La paresse, et la foiblesse du corps et de l'esprit, sont les sources d'où naissent :

L'irrésolution,
La timidité,
Le saisissement,
La crainte,
La peur,
La fuite,
La frayeur,
La terreur,
L'épouvante.

Les

Les mouvemens opposés à ceux-là, sont ceux qui dépendent autant du corps que de l'ame ; tels sont :

La force,
Le courage,
La fermeté,
La résolution,
La hardiesse,
L'intrépidité,
L'audace.

La privation de quelque bien ou de quelque plaisir, la contradiction ou la résistance, excitent ordinairement l'envie, la jalousie ou l'aversion.

Les différentes nuances de ces passions sont :

L'éloignement,
Le dégoût,
L'indignation,
La menace,
Le dédain,
Le mépris,
La raillerie,
L'antipathie,
La haine,
L'insulte,
La colère,

L'emportement,
La vengeance,
La fureur.

Telle est la division des passions, rangées suivant l'ordre qu'a suivi le savant amateur des arts, on pourroit ajouter, suivant l'ordre de la nature.

On reconnoît, en effet, sa marche dans ces différentes gradations; chaque passion est placée à son rang; c'est un tableau fidèle des différens mouvemens dont notre ame est susceptible : mais dans quelle classe rangerons-nous l'amour, cette passion quelquefois si douce et souvent si violente, dont les effets sont si agréables, et les excès si funestes? Ce doux charme de la vie, sans lequel tout languit, et avec lequel tout renaît, n'a-t-il pas aussi ses degrés et ses nuances? Écoutons encore Watelet sur ce sujet : « Je pourrois, » dit cet ingénieux écrivain, parcourir la timi- » dité, l'embarras, l'agitation, la langueur, » l'admiration, le désir, l'ardeur, la palpi- » tation, l'action des yeux, tantôt enflammés » et tantôt humides, l'éclat du coloris, l'épa- » nouissement des traits, l'impatience, un » certain frémissement, le trouble, les trans- » ports, et l'on reconnoîtroit l'amour ».

Considérons maintenant les caractères des principales passions, et les changemens différens qu'elles produisent sur la physionomie : cet examen fera voir comment, par l'agitation des nerfs et des vaisseaux, et par l'action des muscles, les mouvemens de l'ame se manifestent à l'extérieur ; d'où l'on conclura aisément qu'un artiste ne sauroit rendre avec vérité ces mouvemens, s'il ne connoît, dans un degré supérieur, les parties qui servent à les exprimer, et le mécanisme de leur action. Cette démonstration achèvera de convaincre ceux qui auroient encore des doutes sur les avantages de l'anatomie dans les arts d'imitation : mais avant d'entrer dans ces détails, il convient de faire la description de l'homme.

TITRE VII.

Description de l'Homme.

L'ÊTRE de tous les corps vivans le plus harmoniquement organisé, c'est l'homme : examinons cette organisation tracée par les mains de la nature, et voyons l'homme tel qu'elle le forme.

Corps droit, venant au monde sans armes ni défenses, parsemé de poils rares et éloignés, haut de cinq pieds et quelques pouces.

Tête d'une forme tirant sur l'ovale, à sommet obtus couvert de cheveux longs ; sinciput ou partie antérieure aussi obtuse, occiput ou partie postérieure convexe.

Face nue ; front presque plane, carré, comprimé aux tempes, et remontant des deux côtés dans les cheveux en forme d'angles.

Sourcils un peu proéminens, formés de poils imbriqués vers les tempes, en forme de suture, séparés par une place nue, aplatie.

Paupière supérieure mobile, l'inférieure sans mouvement, garnies chacune de cils saillans un peu recourbés.

Yeux ronds, retenus sans le secours d'un

muscle suspensoire ; prunelle orbiculaire, sans membrane clignotante.

Joues convexes, molles, colorées ; mâchoires un peu comprimées, dessous des joues plus lâche.

Nez proéminent, plus court que la lèvre ; plus élevé et plus convexe à son extrémité ; narines ovales, velues en dedans, à bord épaissi.

Lèvre supérieure presque perpendiculaire, sillonnée d'une cavité ; lèvre inférieure presque droite, plus convexe ; menton proéminent, obtus, convexe.

Bouche barbue dans le sexe masculin, longs poils fasciculés principalement au menton.

Dents assises sur la mâchoire même, les incisives droites, parallèlement rapprochées, plus égales, plus planes, et plus rondes que dans les autres animaux ; les canines, solitaires, un peu plus longues que les incisives, plus courtes cependant qu'aux autres animaux, rapprochées des deux côtés des autres dents ; cinq dents molaires de chaque côté des mâchoires, un peu obtuses, pas si profondément enchâssées qu'aux autres animaux.

Oreilles latérales, arrondies, et en forme de croissant, appliquées contre la tête, nues,

ayant leur bord supérieur voûté, convexe, molles à leur partie inférieure.

Le tronc est composé du cou, de la poitrine, du dos et du ventre.

Le cou est presque rond, plus court que la tête; ses vertèbres ne sont point jointes par un ligament suspensoire; nuque du cou légèrement concave; gorge concave en dessus, convexe dans son milieu.

Poitrine un peu aplatie; haut de la poitrine presque plane; gosier creusé; aisselles concaves, barbues; fossette de l'estomac un peu plane; deux mamelles pectorales, distantes, convexes, arrondies, à mamelon cylindrique, obtus, ridé, entouré d'une aréole.

Dessous du dos presque plane; épaules apparentes avec un espace aplati entre deux.

Ventre convexe, lâche, à nombril creusé; la région épigastrique plane, l'hypogastrique convexe; les aines planes, concaves; la région du pubis barbue; le bassin dilaté en dessus, rétréci en dessous; les parties génitales saillantes chez l'homme, peu saillantes chez la femme.

Les extrémités supérieures assez étendues, grosses, rondes, de la longueur des jambes. Coude obtus et un peu proéminent.

Paume de la main arrondie, dilatée, plane, convexe en dehors, dedans concave ; cinq doigts, le pouce éloigné des autres doigts, plus court, plus gros ; les 2e., 3e., 4e. et 5e. doigts rapprochés, le 5e. plus petit que les autres ; le 2e., le 4e., et sur-tout le 3e., un peu plus longs, atteignant le milieu des cuisses ; tous les ongles arrondis, presque ovales, planes, convexes, à lunule pâle.

Les cuisses et les jambes sont rapprochées, musculeuses ; les fesses convexes, charnues ; les genoux tournés en dedans, très-obtus ; les jarrets concaves en dessous ; les jambes de la longueur des cuisses, ventrues, musculeuses par derrière, plus étroites inférieurement, maigres en devant ; les talons oblongs, plus larges que dans les autres animaux, et joints avec la plante même du pied, gros, un peu proéminens, convexes, à chevilles latérales, opposées, hémisphériques, dures ; la plante des pieds oblongue, un peu convexe en devant, plane en arrière, concave transversalement ; cinq doigts tous courbés, convexes en dessous, rapprochés ; le 1er. plus gros, plus court ; le 2e. et le 3e. presque égaux ; le 4e. et le 5e. décroissant de grandeur, celui-ci le plus petit ; ongles comme aux doigts des mains.

L'homme diffère donc des autres animaux à mamelles, par son corps droit et nu, mais à tête chevelue, ayant des sourcils, des cils, des poils dans les adultes au pubis, aux aisselles, au menton dans le sexe masculin; par ses deux mamelles pectorales; par son cerveau, plus grand que dans aucun; par sa luette et sa trachée-artère; par les organes de la parole, sa face parallèle au bas du corps, son nez proéminent, comprimé, plus court, son menton aussi proéminent; par le défaut de queue; par ses jambes appuyées sur les talons, ainsi que par les parties distinctives des organes de la réproduction.

TITRE VIII.

Variétés de l'espèce humaine.

PREMIÈRE SECTION.

Vues générales.

On ne connoît pas deux espèces d'hommes, mais seulement plusieurs variétés. Kant admet quatre races humaines, qui sont l'Européen septentrional, l'Américain, le Nègre, et l'Indien olivâtre des bords du Gange.

Erxleben en admet six; savoir, le *Nain* du nord ou le *Lapon;* le *Tartare* vivant en Asie, depuis le mont Imaüs jusqu'aux frontières de la Laponie; l'*Asiatique* habitant au-delà du Gange; l'*Européen*, l'*Africain*, et le *Mexicain.* Chacune de ces races a des caractères de couleur, de forme et de grandeur, qu'il est important de considérer, et que nous croyons devoir retracer ici, quoiqu'il en ait déjà été question au titre troisième.

Le Nain du nord ou le Lapon est d'une petite stature; sa physionomie est aussi bizarre que ses mœurs; il a le visage plat, élargi par le haut, rétréci et alongé par le bas; le

nez camus et écrasé ; de petits yeux, l'iris de l'œil jaune-brun, tirant sur le noir ; les paupières alongées et retirées vers les tempes ; les joues extrêmement élevées ; la bouche très-grande ; les lèvres grosses ; la voix grêle ; la tête d'une grosseur démesurée ; les cheveux noirs et lisses ; la peau basanée : il est trapu, quoique maigre, et n'a presque jamais que quatre pieds de hauteur.

Le Tartare a la forme du corps carrée, les cuisses grosses et les jambes courtes ; son visage est si plat et si large, que d'un œil à l'autre il y a l'espace de cinq ou six doigts ; il a les yeux fort petits ; son nez est si peu saillant, qu'on ne voit que deux trous au lieu de narines ; ses genoux sont tournés en dehors, et ses pieds en dedans.

L'Asiatique est jaunâtre ; ses cheveux sont noirs, ses yeux bruns ; il a la fibre roide ; il est mélancolique.

L'Européen est blanc, sanguin ; ses cheveux sont blonds, longs et touffus ; ses yeux sont ordinairement bleus.

L'Africain est noir, phlegmatique ; il a la fibre lâche ; ses cheveux sont très-noirs, crépus ; sa peau est veloutée ; son nez est plat, ses lèvres

sont grosses ; les femmes qui allaitent ont les mamelles longues.

Le Mexicain a le visage large, le front très-petit et couvert de cheveux aux extrémités jusque vers le milieu des sourcils ; il a les yeux noirs et petits.

Camper a publié sur la structure du crâne et de la face des différens habitans du globe, des recherches desquelles il résulte que la ligne faciale est plus oblique dans la tête des Nègres que dans celle des Européens. L'ouvrage de Blumenbac offre encore sur ce sujet des recherches curieuses.

On a parlé souvent d'hommes sauvages trouvés, à des âges différens, dans les bois de l'Europe où ils s'étoient égarés. Ces prétendus sauvages étoient presque tous des sourds et muets de naissance abandonnés par leurs parens, ou étoient des imposteurs.

Un sauvage, absolument sauvage, dit Buffon (1), seroit un spectacle curieux pour un philosophe. Celui-ci pourroit, en l'observant, évaluer au juste la force des appétits de la nature : il y verroit l'ame à découvert ; il en distingueroit tous les mouvemens naturels,

---

(1) Histoire Naturelle *in*-4°, tom. III, page 492.

et peut-être y reconnoîtroit-il plus de douceur, de tranquillité et de calme que dans la sienne ; peut-être verroit-il clairement qu la vertu appartient à l'homme sauvage plus qu'à l'homme civilisé, et que le vice n'a pris naissance que dans la société.

Bernard Connor a donné l'histoire d'un enfant élevé avec des ours (1). La Martinière parle dans son Dictionnaire de géographie, d'un jeune homme trouvé dans les forêts d'Hanovre.

Les détails que nous allons donner, d'après Racine, fils, sur une fille sauvage trouvée près de Châlons-sur-Marne, en 1731, feront voir jusqu'où s'étend la portée de nos forces, lorsque le besoin nous oblige de suppléer, par les seules ressources de la nature, au défaut de celles que l'homme en société tire de son commerce avec ses semblables.

Au mois de septembre 1731, les domestiques du château de Sogny, ayant aperçu, pendant la nuit, dans le jardin, sur un arbre chargé de pommes, une espèce de fantôme, s'approchèrent sans faire de bruit, et voulurent entourer l'arbre ; mais tout-à-coup, le fantôme sauta par-dessus les murs du jardin, et se sauva

(1) *Evangelium medici seu medicina mystica*, in-12, 1699, page 133.

dans un bois voisin, sur un arbre fort élevé. Le seigneur du château fit environner cet arbre par ses domestiques et par ses paysans; et il fallut en environner plusieurs, parce que le fantôme sautoit aisément d'un arbre à l'autre. Il s'agissoit de le faire descendre. La dame du château s'imaginant que la faim et la soif en viendroient aisément à bout, fit apporter un seau d'eau, et ayant, par hasard, trouvé une anguille, la fit voir à la sauvage. Celle-ci, tentée en effet à cette vue, descendoit à moitié et remontoit ensuite; enfin elle descendit jusqu'à terre, et alla boire au seau. On remarqua qu'elle buvoit en plongeant le menton jusqu'à la bouche, et avalant l'eau à la manière des chevaux. On la saisit, et l'on vit que les ongles de ses pieds et de ses mains, très-longs et très-durs, lui donnoient cette habileté à monter sur les arbres; elle paroissoit noire, mais le changement de demeure lui rendit bientôt sa blancheur naturelle.

Elle fut conduite au château, où elle se jeta d'abord sur des volailles crues que le cuisinier préparoit. Ne connoissant aucune langue, elle n'articuloit aucun son, et formoit seulement un cri de la gorge, qui étoit effrayant; elle savoit aussi imiter le cri de quelques

animaux quadrupèdes et de quelques oiseaux. Le tems froid l'obligeoit de se couvrir de quelque peau de bête ; mais en toute saison, il falloit qu'elle eût au moins une ceinture pour mettre une arme, qu'elle appeloit son boutoir. C'étoit un bâton court et rond par le bout, dont elle se servoit pour terrasser les bêtes sauvages : elle en donnoit sur la tête d'un loup un coup qui l'abattoit sur-le-champ, ainsi qu'elle l'a raconté depuis. Elle ajoutoit que quand, avec cet instrument, elle avoit tué un lièvre, elle le dépouilloit et le dévoroit ; mais que, quand elle l'avoit pris à la course, elle lui ouvroit la veine avec son ongle, buvoit tout son sang et jetoit le reste. La manière dont elle couroit après les lièvres est surprenante ; elle a donné des exemples de sa façon de courir : il ne paroissoit presque point de mouvement dans ses pieds et aucun dans son corps ; ce n'étoit point courir, mais glisser.

Cette même agilité qu'elle avoit sur la terre, elle l'avoit dans l'eau, où elle alloit chercher les poissons, qui étoient pour elle des mets très-friands. Elle restoit long-temps plongée l'eau paroissoit être son élément. On n'a pu savoir au juste quel âge elle avoit ni d'où ell venoit. Lorsqu'on la questionna par signes

pour savoir le lieu de sa naissance, elle montra un arbre, sans doute parce que n'ayant jamais vu de maisons, elle ne connoissoit que les forêts. La Condamine, pour tâcher de découvrir où elle étoit née, lui présenta des racines de plusieurs plantes de l'Amérique, dans l'espérance qu'elle reconnoîtroit quelques-unes de celles qu'elle pouvoit avoir vues dans son enfance ; mais cette expérience fut inutile. La sauvage fit seulement entendre par signes, qu'elle avoit traversé une grande quantité d'eau ; ce qui a fait croire qu'elle étoit venue de l'Amérique.

Lorsque peu-à-peu elle eut appris notre langue, elle raconta comment elle avoit perdu une compagne de son âge avec laquelle elle avoit vécu. Toutes deux nageant dans une rivière, la Marne sans doute, entendirent un bruit qui les obligea de plonger. C'étoit un chasseur qui, de loin, ayant cru voir des poules d'eau, avoit tiré sur elles. Elles poussèrent leur voyage beaucoup plus loin ; et sortant de la rivière pour entrer dans un bois, elles trouvèrent un chapelet, qu'il fallut se disputer, parce que toutes deux vouloient s'en faire un bracelet. Notre sauvage ayant reçu un coup sur le bras, répondit à sa compagne par

un coup sur la tête, mais si violent, que, suivant son expression, elle la fit rouge. Aussitôt, par ce mouvement de la nature qui nous porte à secourir nos semblables, elle cherche un endroit où il y ait un chêne, et monte jusqu'au haut : y ayant trouvé une certaine gomme, propre, selon elle, à guérir le mal qu'elle avoit fait, elle retourne au lieu où elle avoit laissé sa compagne ; mais elle n'y étoit plus, et elle ne l'a jamais revue.

SECTION II.

Différences dans la taille des hommes.

SUIVANT Buffon, la taille médiocre est depuis cinq pieds ou cinq pieds un pouce, jusqu'à cinq pieds quatre pouces (1) ; ainsi, le terme moyen seroit à-peu-près de cinq pieds deux pouces. Les femmes ont en général deux ou trois pouces de moins que les hommes ; aussi parviennent-elles plutôt qu'eux au terme de l'accroissement.

Haller estime que dans les climats tempérés de l'Europe, la vraie taille des hommes est de

(1) Histoire naturelle, générale et particulière, *in*-12, Tom. IV, page 327.

cinq

cinq pieds cinq ou six pouces, lorsque leur tempérament n'a pas été altéré par une vie sédentaire ou par quelque mauvaise qualité du sang.

Buffon regarde comme des hommes de grande taille ceux qui ont depuis cinq pieds quatre ou cinq pouces, jusqu'à cinq pieds huit ou neuf pouces.

Haller a fait observer qu'en Suisse les habitans des plaines sont plus grands que ceux des montagnes : il ajoute que l'on voit quelquefois un ou deux hommes qui ont jusqu'à six pieds et quelques pouces. Sont-ce des géants ? On n'a pas déterminé à quel degré de haute taille ce nom peut être appliqué.

Un Finlandois, né dans un village peu éloigné de Tornéo, fut montré à Paris en 1735, comme un géant : il avoit six pieds huit pouces huit lignes de hauteur.

Un garde du duc de Brunswich-Hanovre, et le géant Margrath, vu à Londres en 1760, avoient sept pieds et quelques pouces.

La hauteur d'un paysan Suédois et du géant Caianus, Finlandois, étoit de huit pieds huit lignes.

Le géant Gilli, de Trente, dans le Tyrol, avoit huit pieds deux pouces huit lignes.

La hauteur d'un garde du roi de Prusse, étoit de huit pieds six pouces huit lignes.

Le géant Goliath avoit six coudées et une palme de hauteur, suivant le texte de l'Écriture sainte; en supposant que la coudée fut de dix-huit pouces, Goliath avoit neuf pieds quatre pouces.

On croit assez généralement que les Patagons sont un peuple de l'Amérique méridionale, dans les terres Magellaniques; cependant, il y a encore beaucoup d'incertitude sur leur taille, puisque différentes relations la font varier depuis six pieds jusqu'à treize. Buffon, après avoir discuté les faits et les opinions sur ce sujet, est porté à croire que les Patagons ne sont pas tous des géants; mais que tous sont plus hauts que les autres hommes, et qu'il n'est pas étonnant qu'il y ait des Patagons de neuf ou dix pieds, comme il se trouve presque dans tous les climats des géants de sept pieds ou sept pieds et demi.

On a fait mention de géants beaucoup plus grands, dont on a conclu la hauteur d'après les dimensions de certains os trouvés en terre, qui avoient été aggrandis par quelques

maladies, ou des os d'animaux que l'on avoit pris pour des os humains.

Il y a au muséum d'histoire naturelle un os de deux pieds quatre pouces huit lig. de longueur, quoiqu'il ne soit pas entier : on l'avoit toujours regardé comme un os de la jambe d'un géant. Daubenton a reconnu que c'étoit un os du rayon d'une giraffe.

Au commencement du siècle dernier, on trouva, près du château de Langon, en Dauphiné, de grands ossemens, que l'on attribua au géant Teutobochus, dont l'histoire Romaine a fait mention. On les montra comme des os humains en France, en Flandre et en Angleterre. Le chirurgien Habicot, célèbre anatomiste, soutint cette opinion ; elle fut combattue par le docteur Riolan : à présent, elle n'a plus de partisans. Daubenton, qui s'est occupé de cette contestation, parce qu'elle avoit eu lieu entre deux anatomistes bien connus, ne put parvenir à les entendre, quoique l'on eût beaucoup plus de connoissances d'anatomie comparée qu'ils n'en avoient de leur temps.

Habicot rapporte qu'à l'ouverture du tombeau de son géant, on vit un squelette humain de vingt-cinq pieds et demi de hauteur, de dix

pieds de largeur à l'endroit des épaules, et de cinq pieds d'épaisseur ; et que la tête avoit cinq pieds de longueur et dix pieds en rondeur.

Riolan auroit dû objecter la comparaison suivante : Un squelette humain de cinq pieds de hauteur, n'a que treize pouces de largeur ; par conséquent un squelette de vingt-cinq pieds ne devroit avoir que cinq pieds trois pouces à l'endroit des épaules ; une largeur de dix pieds supposeroit un géant de cinquante pieds de hauteur. Un squelette humain de cinq pieds de hauteur, a sept pouces et demi d'épaisseur ; celle d'un squelette de vingt-cinq pieds ne seroit donc que d'environ trois pieds ; une épaisseur de cinq pieds supposeroit un géant de plus de trente-huit pieds de hauteur. La tête d'un homme ordinaire a huit pouces de hauteur, et un pied sept ou huit pouces de tour. Une tête humaine de cinq pieds de hauteur et de dix pieds de tour, supposeroit un géant de trente-cinq pieds. Les dimensions de l'omoplate de ce squelette, et celles de sa cavité glénoïde, ne pourroient convenir qu'à un géant de quarante pieds de hauteur. Cependant le squelette dont il s'agit n'avoit en tout que vingt-cinq pieds et demi. Quelles énormes disproportions faudroit-il supposer, pour que

cette longueur se fût trouvée dans ce prétendu géant, avec les autres dimensions que je viens d'indiquer? Ces disproportions suffisent pour prouver que le squelette trouvé près de Longon n'étoit pas le squelette d'un homme.

Habicot prétendoit y avoir vu des clavicules, et qu'elles avoient deux pieds de long Celles d'un homme ordinaire ont cinq pouces ; par conséquent, le prétendu géant devoit avoir environ vingt-quatre pieds. Cette dimension n'est pas éloignée de celle du squelette dont il s'agit, puisqu'il avoit cinq pieds et demi. On ne connoît aucun animal aussi grand que l'homme, qui ait des clavicules, en supposant que le rhinocéros et la giraffe n'en aient point, comme il y a tout lieu de le croire. L'article des clavicules est celui qui doit le plus fixer l'attention dans la relation d'Habicot. Il dit que ces ossemens et beaucoup d'autres tombèrent en poussière, lorsque l'air les eut frappés. Les avoit-il bien reconnus avant leur prompte destruction? Riolan fait remarquer tant d'erreurs dans les observations d'Habicot sur les autres parties du squelette, que l'on peut douter de la réalité des clavicules. Puisque deux célèbres anatomistes ont disputé pendant long-temps pour savoir si des ossemens avoient

appartenu à un homme, quelle confiance peut-on avoir aux décisions de gens moins instruits qui ont prétendu avoir vu des os de géants ?

Haller prétend qu'il seroit difficile d'admettre un peuple de géants, parce qu'il faudroit que toute la nature fût gigantesque. Des chevaux de taille ordinaire ne porteroient pas un homme de huit pieds; son poids seroit à celui d'un homme de cinq pieds, comme 512 à 121. Les végétaux ne suffiroient pas pour nourrir une nation de cette taille; une pomme ne seroit pour elle qu'une fraise; et un cheval ne rendroit que le service d'un chien.

Suivant le calcul de Muschembroeck, il faudroit que les os d'un géant eussent une épaisseur en raison double de la longueur qu'ils auroient de plus, pour qu'ils conservassent le même degré de force. Ces os, devenus plus gros, auroient des muscles aussi plus gros et plus robustes.

Haller a observé que les géants qu'il avoit vus étoient foibles, et que Margrath étoit cagneux, parce que ses os avoient cédé à la force des muscles, leur épaisseur n'ayant pas été augmentée dans la même proportion que leur longueur.

Les hommes qui ont moins de cinq pieds

sont de petite taille. Celle des Lapons n'est que de quatre pieds, et au plus de quatre pieds et demi. Les Borandiens sont encore plus petits.

On croit qu'il y a sur les hautes montagnes de Madagascar une nation de très-petite taille, qui porte le nom de *Quimos*. Commerçon a vu au fort Dauphin une femme Quimose, âgée d'environ trente ans, qui n'avoit que trois pieds sept à huit pouces de hauteur, mais le peuple Quimos est très-peu connu; peut-être sa taille ne diffère-t-elle guère de celle des Lapons.

On a déjà fait observer que l'on ne savoit pas à quel degré de la haute taille des hommes on devoit commencer à appliquer la dénomination de géant : il en est de même de celle de nain, on ne sait quel est le plus haut degré de la petite taille auquel ce nom peut convenir.

On ne peut pas douter que Bébé ne fût un nain; il n'avoit que deux pieds neuf pouces de hauteur, lorsqu'il mourut en 1764, à l'âge de vingt-trois ans, à Lunéville, au palais du roi de Pologne, Stanislas Ier, où il avoit passé la plus grande partie de sa vie. M. de Tressan a donné les observations suivantes au sujet de ce nain. Il naquit au village de Plaisne, dans

les Vosges. Ses père et mère, qui étoient des paysans bien constitués et assez forts pour travailler à la terre, assurèrent que Bébé, en naissant, pesoit à peine une livre un quart. Il fut présenté sur une assiette pour être baptisé ; il coucha dans un sabot pendant long-temps. Sa bouche, quoique bien proportionnée au reste du corps, n'étoit pas assez grande pour recevoir le mamelon de sa mère ; il fut nourri par une chèvre ; il ne commença à marcher qu'à deux ans. On lui fit alors des souliers qui n'avoient qu'un pouce et demi de longueur. A l'âge de six ans, sa hauteur n'étoit que d'environ quinze pouces ; il ne pesoit que treize livres. Il étoit d'une jolie figure, bien proportionnée ; il avoit une bonne santé ; mais son intelligence ne passoit pas les bornes de l'instinct. A l'âge de quinze ans, il n'avoit que deux pieds cinq pouces de hauteur. Alors la puberté produisit sur les organes de la génération un trop grand effet, qui causa probablement le dépérissement du reste du corps. Les forces commencèrent à s'épuiser, l'épine du dos se courba, la tête se pencha, les jambes s'affoiblirent, une omoplate se déjeta, et le nez grossit considérablement. Bébé perdit la gaîté et devint valétudinaire. Cependant il

grandit encore pendant les quatre années suivantes. M. de Tressan avoit bien prévu que ce nain mourroit de vieillesse avant l'âge de trente ans : dans sa vingtième année il étoit déjà caduc et décrépit ; il mourut dans la vingt-troisième.

Haller cite un nain de trois pieds.

Il y avoit à Bristol, en 1751, un nain âgé de quinze ans ; sa hauteur étoit de deux pieds et demi ; il avoit toutes les apparences de la vieillesse ; il ne pesoit que treize livres, quoique son poids eût été de dix-neuf livres dans sa septième année.

On voyoit en 1751, à Londres, un nain de Norfolck, âgé de vingt-deux ans ; il ne pesoit que vingt-sept livres et demie, et n'avoit que deux pieds cinq pouces de hauteur.

Un paysan de même taille étoit à Amsterdam aussi en 1751 ; il avoit vingt-six ans ; il étoit né dans la Frise.

Il y avoit à Paris, en 1760, un gentilhomme Polonais âgé de vingt-deux ans, qui n'avoit que deux pieds quatre pouces de hauteur ; il étoit bien proportionné ; il avoit l'esprit vif ; il savoit plusieurs langues. Il avoit un frère aîné dont la taille n'étoit que de deux pieds dix pouces.

Cardan et Muralt font mention d'un nain de deux pieds de hauteur. Il s'en est trouvé d'autres qui n'avoient que vingt-un, dix-huit ou même seize pouces.

Tous ces nains si petits ne forment aucune race d'hommes; ils sont épars dans différentes nations : on ne peut les regarder que comme des avortons dégénérés de l'espèce humaine, par défaut de développement et d'accroissement, tandis que les géants, qui sont également des individus dispersés parmi les nations, s'élèvent de beaucoup au-dessus du commun des hommes par une croissance extraordinaire. Le Lapon est le peuple dont la taille, bien avérée, soit la plus petite ; elle n'est que de quatre pieds à quatre pieds et demi. On croit que la nation de la plus haute taille est celle des Patagons; mais à quelle hauteur parviennent-ils ? Différentes relations de voyageurs lui donnent depuis six jusqu'à treize pieds ; on est dans la même incertitude par rapport aux nations de la plus petite taille. On a eu quelques indices de l'existence des Quimos, dont j'ai déja fait mention, et qui n'ont peut-être que trois pieds et demi de hauteur.

SECTION III.

Différences dans la couleur de la peau.

Le teint des différens peuples de la terre varie du blanc au noir. Il y a une infinité de nuances entre ces deux couleurs extrêmes, et il s'y mêle des teintes de livide, de jaune et de rouge. Ces variétés de couleurs se réduisent à quatre principales, qui sont le blanc, le jaunâtre, le basané et le noir.

Peuples qui ont le teint blanc.

Parmi les Européens qui ont le teint blanc, on doit ranger d'abord les Suédois, les Danois et les autres peuples du Nord, en exceptant les Lapons, les Samoyèdes d'Europe et les peuples de la province de Petzora, qui est traversée du sud au nord par la rivière de ce nom. La même couleur domine, avec des différences trop légères pour être appréciées, chez les Anglais, les Français, les Allemands, les Polonois, et en général, chez les peuples qui ne sont pas au-dessous du 42e degré de latitude septentrionale. A mesure qu'on s'avance vers les pays méridionaux, la couleur blanche

du teint subit une dégradation qui va toujours en augmentant.

Les Grecs, les Napolitains, les Siciliens, les habitans de la Corse et de la Sardaigne, et les Espagnols, sont moins blancs que les autres peuples de l'Europe. Les voyageurs qui vont en Espagne, commencent à s'apercevoir, même dès Bayonne, de la différence du teint. Les Espagnols, et sur-tout ceux qui habitent le midi de ce vaste royaume, ont une nuance si forte de jaune et de basané, qu'il est aisé de distinguer un Espagnol de tout autre habitant des contrées européennes. Après l'Europe, l'Asie est la partie du monde où les blancs sont en plus grand nombre. En partant du 65e degré de latitude septentrionale, on trouve, parmi les Tartares, des peuples qu'on appelle Kabardinskis, et qui ont le visage frais et vermeil. Les Circasses, aux environs de la mer Caspienne, les habitans des provinces septentrionales du Mogol et de la Perse, ceux de la Natolie, de l'Arménie, de la Géorgie et de la Mingrélie, ont pareillement le teint blanc. On retrouve la même couleur chez les Chinois qui habitent le milieu de l'empire. Il y a aussi des blancs dans quelques îles de l'Asie, comme dans l'île de Ceylan, où l'on a vu une race entière de

sauvages dont le teint est semblable à celui des Européens. Il y en a encore dans la nouvelle Guinée, où ils sont mêlés parmi les Papous.

Les blancs, qui sont en plus petit nombre dans l'Afrique, se trouvent dans les contrées montueuses de la Barbarie, d'Auress, le long des côtes de la Méditerrannée, de celles du royaume de Fez, vers le mont Atlas, etc.

Selon les observations de Bruce, il n'y a de nègres en Afrique que sur les côtes. Les peuples qui habitent l'intérieur de la contrée sont, en général, presqu'aussi blancs que les Européens.

En Amérique, on trouve, auprès d'une espèce de Lapons qui sont dans la partie septentrionale, une autre race d'hommes assez blancs; comme auprès des Lapons d'Europe, on trouve les Finlandois qui sont blancs (1).

Enfin, parmi les habitans naturels de l'isthme

(1) Les diverses colonies d'Européens qui se sont établies dans l'Amérique, leurs alliances avec les anciens habitans, le transport des nègres que l'on y amène de l'Afrique, ont occasionné dans plusieurs contrées de cet immense pays, un mélange d'hommes de toutes les couleurs, depuis le blanc jusqu'au noir; mais ce qu'il y a ici de plus intéressant, c'est de comparer, autant qu'il est possible, les différentes teintes que prend la couleur des naturels du pays, selon les divers climats dans lesquels ils se trouvent dispersés.

de Panama, on voit un petit nombre d'hommes qui méritent de fixer l'attention. Leur teint est d'un blanc de lait qui approche de la couleur du poil d'un cheval blanc. Mais on ne sait si c'est une race d'hommes à part, où s'ils sont nés de péres et de méres jaunâtres, comme les autres Américains, et si la couleur extraordinaire des enfans, n'est pas l'effet d'un accident passager, plutôt que de l'action répétée d'une cause constante.

Peuples qui ont le teint jaunâtre.

On réunit ici sous un titre commun deux nuances de couleur, dont l'une est un mélange de jaunâtre avec une forte teinte de rougeâtre, et tire sur la couleur du cuivre rouge, et l'autre est d'un jaune plus décidé, et qui se rapproche davantage de la couleur du laiton ou cuivre jaune. Ces deux couleurs sont toujours plus ou moins offusquées par une teinte de basané.

La couleur du cuivre rouge est celle qui domine dans une grande partie de l'Amérique, principalement parmi les sauvages de l'Amérique Méridionale.

Les Indiens naturels de la Guiane, et ceux qui habitent le long de la rivière des Amazones,

ont le teint de cette couleur rougeâtre, plus ou moins claire.

Les sauvages du Brésil l'ont de la même couleur, mais plus obsurcie et mêlée de beaucoup de brun.

La couleur des sauvages du Chili est basanée, tirant également sur celle du cuivre rouge.

Les habitans de l'isthme de Panama, et ceux qui se trouvent le long de la mer, qui baigne le Pérou, et dans les terres basses de ce même pays, semblent former la nuance entre la couleur de cuivre rouge et le jaune; leur teint est orangé, et le jaune y est mélangé avec le rouge, dans une proportion plus égale.

Entre le golfe du Mexique et la côte orientale de l'Afrique, vers l'embouchure du Sénégal, sont les îles du Cap-Vert, où l'on trouve des sauvages appelés *Nègres couleur de cuivre*, parce qu'ils sont moins noirs que jaunâtres.

Cette dernière couleur est celle d'une partie des habitans de l'Asie, sur-tout dans le milieu de l'Inde, tels que les peuples du royaume de Bengale et du pays de Guzerat, auprès du golfe de Cambaye. On trouve aussi des jaunes dans plusieurs îles de l'Asie.

Les habitans de l'île Nicobar sont d'une

couleur basanée et jaunâtre. Une partie de ceux de Timor, l'une des Moluques, ont la couleur de cuivre jaune. Ceux des Philippines sont d'un jaune olivâtre ; ceux de Mindanao ont le teint tirant sur le jaune-clair ; en général, la teinte du jaune passe par des nuances successives à la blancheur des Européens, ou s'obscurcit et se rapproche du brun, à proportion que les peuples d'Asie sont plus à l'abri des ardeurs du soleil, ou s'y trouvent plus exposés.

Peuples qui ont le teint basané.

La couleur basanée est la plus généralement répandue dans les quatre parties du monde. Outre qu'elle forme la succession de la plupart des nuances intermédiaires entre la couleur fraîche et vermeille des peuples qui habitent les climats tempérés, et le teint noir de ceux qui sont exposés aux plus brûlantes ardeurs du soleil, elle appartient encore aux climats ou règne un froid excessif. On prétend même qu'il s'y trouve des noirs ; et ici se vérifie encore ce que l'on a dit tant de fois, que les deux extrêmes se touchent.

On a désigné, par les dénominations d'olivâtre

et

et de brun, des teintes de la couleur basanée, dont la première tire sur le vert livide et foncé, et la seconde paroît être la teinte qui se rapproche le plus de la couleur absolument noire. On sent assez, au reste, que l'on ne peut donner que des à-peu-près sur une matière où l'observation est si délicate, et où le langage ne fournit point d'expressions pour peindre exactement à l'esprit, des nuances que l'art même qui parle aux yeux, ne peut imiter qu'imparfaitement.

En commençant par les climats glacés du nord, on trouve au-dessus de la baie de Baffin, le Groënland, dont les habitans sont de couleur d'olive foncée. Si l'on passe delà dans la partie septentrionale de l'Amérique, on rencontre au nord des Eskimaux, d'autres sauvages qui sont basanés. Quant aux Eskimaux, leur teint est semblable à celui des Groënlandois, avec lesquels on soupçonne qu'ils communiquent.

Les naturels du Canada, de la Floride, du Mississipi, et de la plupart des autres parties méridionales du même continent de l'Amérique, sont plus ou moins basanés, sans que cependant on puisse dire qu'ils sont bruns; mais les sauvages du Mexique ont le teint brun et de couleur d'olive. Ceux de la Californie, qui,

à la vérité, habitent un climat plus tempéré que celui des Mexicains, mais où le terrain est moins élevé, sont encore plus basanés et plus bruns.

Presque tous les caraïbes ou sauvages qui possèdent une partie des Antilles, ont le teint olivâtre. Cette couleur est encore celle des habitans du Paraguay, dans l'Amérique méridionale, et de ceux de la terre Magellanique. Selon la relation du capitaine Cook, les peuples de la terre de Feu, qui est au-dessous de la terre Magellanique, sont d'une couleur qui approche de la rouille de fer mêlée avec de l'huile.

Les Lapons, les Samoyèdes d'Europe, les habitans de la province de Petzora et les Tartares de la Crimée, sont les seuls peuples européens qui soient décidément basanés.

En remontant jusqu'à la partie septentrionale de l'Asie, on trouve les Samoyèdes Asiatiques, et plus bas les Ostiaques, au sud-est, et les Tongous au midi, qui tous ont le teint basané; les habitans de la grande Tartarie l'ont olivâtre. Les Tartares Mongous ont une nuance moins sensible de cette dernière couleur. Chez les Chinois des provinces méridionales, elle va jusqu'au brun. Les Japonois sont encore plus

bruns, ainsi que les Cochinchinois, dans la presqu'île au-delà du Gange. Les Tonquinois, dans la même presqu'île, sont un peu olivâtres, selon Tavernier. Les Siamois ont le teint grossier et d'un brun mêlé de rouge. Les habitans des royaumes d'Astracan et de Pégu, sont d'une couleur basanée plus obscure que celle de tous les peuples qui précèdent.

Les peuples du Mogol sont olivâtres, quoique Mogol signifie blanc. Les habitans de Cambaye, dans le même royaume, sont d'un gris cendré. Ceux de la côte de Coromandel sont très-basanés, et ceux de la côte de Malabar tirent encore plus sur le noir. Les Persans des contrées septentrionales sont assez blancs; mais la couleur de ces peuples s'obscurcit à mesure que l'on approche de la partie méridionale, où ils sont très-basanés et très-bruns.

En parcourant les principales îles de l'Asie, on observe que les habitans des îles Mariannes, au sud-est du Japon, sont basanés. Ceux des îles de Java, et de Ternate, la principale des petites îles Moluques, et les Malais, qui sont des étrangers établis dans les îles de la Sonde, ont le teint d'un rouge pourpré ou noirâtre. Selon les voyageurs hollandais, les habitans de l'île Formose sont d'un brun qui tire sur

F 2

le noir. Les peuples de l'île Ceylan ont une teinte de noir moins foncée que ceux de la côte de Malabar ; cependant, ils sont très-basanés : ceux des Maldives sont d'une couleur olivâtre, qui se rapproche du noir vers les parties méridionales de ces îles.

Les sauvages de l'île d'O-Taïti, ainsi que des autres îles nouvellement découvertes dans la mer du Sud, et ceux des terres Australes parcourues par le capitaine Cook, ont, en général, la peau basanée avec diverses teintes de brun ou d'olivâtre, selon la diversité des peuples ou des cantons.

La couleur basanée prend une teinte obscure et très-foncée chez la plupart des peuples qui sont situés vers la mer Rouge et le long des côtes orientales de l'Afrique, comme les Égyptiens, les Abyssins, ou Éthiopiens d'Afrique (que l'on a crus long tems noirs, parce que l'on a confondu l'Abyssinie avec la Nubie), les peuples du Zanguebar, et ceux de l'île de Zocôtora : il en est de même d'une grande partie des peuples qui habitent les contrées septentionales, tels que ceux qui sont sur les côtes et dans les plaines de la Barbarie, et des autres jusqu'au Sénégal, au nord et au midi duquel se trouvent les Foulès. La couleur de

ce dernier peuple semble être le passage du brun obscur au teint des vrais nègres, qui forment comme la partie la plus enfoncée de ce grand tableau, où le contraste des teintes extrêmes n'est pas moins étonnant que la variété infinie des nuances intermédiaires.

Peuples qui ont le teint noir.

Avant d'arriver aux contrées qui occupent le milieu de l'Afrique, et où le noir est la couleur dominante des peuples, on trouve quelques villes dont les habitans ont la même couleur, tels que ceux de Gabes ou Capes, au royaume de Tunis, qui sont fort noirs, et ceux de Guaden ou Hoden, au midi du désert de Zanbaga, qui sont d'un noir plus voisin du basané. C'est dans la Nigritie, la Guinée et le Congo, que l'on voit les hommes les plus noirs qu'il y ait sur la terre, mais avec des différences plus ou moins sensibles, comme on en observe dans la couleur des blancs.

Les premiers nègres que l'on trouve, sont ceux qui habitent le long du bord méridional du Sénégal; ces peuples, aussi-bien que ceux qui occupent le reste de l'espace compris entre cette rivière et celle de Gambie, sont tous fort noirs.

Les nègres de l'île de Gorée et de la côte du Cap-Vert, sont aussi d'un noir foncé et éclatant comme celui de l'ébène et du jais poli. Par une suite de l'habitude que ces peuples ont de se voir, et de cette pente naturelle qui nous porte à nous former une idée du beau et de l'agréable, d'après ce que nous sommes, ils sont flattés jusqu'à la vanité, d'avoir reçu de la nature, dans un degré extrême, cette couleur que l'art emploie parmi nous pour rappeler des idées effrayantes et lugubres. Ils se moquent de ceux qui ne sont pas si noirs qu'eux; comme les blancs, en Europe, méprisent les basanés. Ceux du pays de Serre-Lionne et de la côte de Malaguette, aussi-bien que ceux du Congo, sont d'un noir un peu plus foible que celui des nègres du Sénégal. Les peuples qui habitent la côte de Juda et les lieux voisins, ont la couleur noire encore plus adoucie.

La race des nègres, proprement dite, finit au cap Noir. Les habitans de la Cafrerie, soit pure, soit mélangée, ceux du Monomotapa, de Sofala, de Mozambique, de Mélinde, sont d'un noir qui se rapproche sensiblement du basané.

Les Hottentots ont le teint d'un noir encore

moins décidé, ainsi que les peuples de Madagascar et des îles voisines.

Après l'Afrique, on ne trouve plus de noirs que dans quelques îles ou contrées de l'Asie. Les habitans de la presqu'île de Malaca et de l'île de Sumatra sont noirs. Ceux de l'île de Sombreo, au nord de Nicobar, dans le golfe de Bengale, sont très-noirs. Il y a aussi des noirs dans l'île de Manille et les autres Philippines. Enfin, parmi les habitans de la nouvelle Guinée ou terre des Papous, c'est-à-dire, noirs, et de la nouvelle Hollande, qui toutes deux font partie des terres antarctiques ou australes, on trouve, d'une part, des troupes de sauvages qni ont le même teint que les cafres, et de l'autre, des nègres semblables à ceux de la Guinée, en Afrique (1).

Comme on a imaginé une foule de systêmes plus absurdes les uns que les autres, pour expliquer la coloration de la peau, je vais rapporter ce que l'observation m'a démontré.

Le corps muqueux est le principal siége de la couleur de la peau de tous les corps vivans; on l'observe parfaitement chez l'homme, les animaux et les végétaux. Chez les Européens

(1) Ce qui précède est extrait, en grande partie, de l'Encyclopédie méthodique.

il est blanc et transparent ; chez les mulâtres il est brun, et noir chez les nègres. En un mot, la matière colorante se distingue toujours au travers de l'épiderme, qui est la partie la plus externe de la peau.

Les préparations anatomiques prouvent l'existence de ce corps muqueux. Si l'on enlève par les macérations le corps muqueux de l'épiderme du nègre, l'épiderme est gris ; si, au contraire, on le laisse fixé sur cette cuticule, elle est noire. Comme ce corps muqueux est un peu fluide, dans tous les endroits où il éprouve de la pression, il y a moins de noirceur ; c'est ce qui s'observe dans les rides des mains des nègres, qui sont presque grises en comparaison du reste du corps.

Le même phénomène se remarque chez ceux qui sont attaqués de l'ictère ; j'ai eu occasion de faire ces observations sur deux hommes qui sont morts d'une jaunisse générale. L'épiderme étoit jaune : après en avoir laissé macérer une portion, le corps muqueux s'est dissous dans l'eau, et l'épiderme est devenu blanc.

L'on peut donc dire que le corps muqueux est la teinture de l'épiderme, qu'il est à l'égard de cette membrane ce que les corps sont à l'égard de la glace, et que c'est en raison de sa teinte

plus ou moins foncée qu'il donne plus ou moins de reflet.

Si l'on soumet le corps muqueux à quelque réactif, il devient solide et d'une couleur noire ; j'ai suivi très-exactement ces expériences sur une certaine quantité de corps muqueux de nègre, que j'ai ramassée avec une lame d'ivoire. J'en ai obtenu, par l'effet des réactifs, des espèces de membranes noires, j'ai ôté dans certains endroits le corps muqueux de l'épiderme ; ces portions étoient d'un gris blanc.

Il est essentiel de remarquer qu'on ne peut pas ramasser aussi exactement le corps muqueux blanc que le noir, ce qui tient probablement à son peu de consistance.

On le retire fort aisément de certains végétaux.

C'est probablement lui qui colore les écailles des poissons, les plumes des oiseaux, peut-être le poil des animaux, puisque nous produisons une couleur artificielle derrière l'épiderme par les injections ; il y a lieu de croire que le corps muqueux est une secrétion colorante dans la plupart des corps vivans.

On peut conclure de tous ces faits, que le siége de la couleur est dans le corps muqueux, et que cette matière muqueuse est interposée entre l'épiderme, le corps papillaire et le cuir ou le corion.

TITRE X.

Division particulière de l'Homme.

La description qui vient d'être faite conduit à étudier chacune des parties de l'homme, pour mieux suivre les caractères de l'expression. Afin d'être plus méthodique, nous considérerons dans l'homme, 1°. la tête, 2°. le tronc ou torse, 3°. les extrémités.

DE LA TÊTE DE L'HOMME.

La tête de l'homme est de toutes les parties du corps la plus noble et la plus essentielle, le centre de nos facultés intellectuelles ; le visage de l'homme seroit significatif, quand le reste de son extérieur ne le seroit pas, et la forme et les proportions de sa tête suffiroient pour le faire connoître.

Une tête qui est en proportion avec le reste du corps, qui paroît telle au premier abord, et qui n'est ni trop grande ni trop petite, annonce, toutes choses égales d'ailleurs, un caractère d'esprit beaucoup plus parfait qu'on n'oseroit l'attendre d'une tête disproportionnée ; trop volumineuse, elle indique presque

phy

T A B L E A U

Des proportions de toutes les espèces de Têtes vues de profil (1).

	Hauteur.	Largeur.	Distance de l'œil au sommet de la tete.	Largeur.	Nez.	Lèvre supérieure	Menton.	Cou.	Oreille.
CALMUQUE....	4	4 5/8	1 7/8	2 1/8	1	5/8	9/10		1 3/16
NÈGRE........	4	4 6/8	1 7/8	2 1/4	6/8	5/8	7/8		1
EUROPÉEN.....	4	3 6/8	1 6/8	2 1/8	1 1/8	5/8	1	1 1/2	1 1/2
ANTIQUE	4	3 4/8	2	2	1	1/3	2/3	1 1/4	1
ENF. NOUV. NÉ..	4	4 1/6	2 1/2	2 1/4	5/5	5/8	1/2		1
ENFANT D'UN AN.	4	4 6/8	2 1/8	2 1/4	7/8	1/8	5/8		1
VIEILLARD....	4	4 1/2	1 7/8	3	1 1/8	1/8	1/2	1 1/2	1 1/8
APPOLLON	4		2	2 1/4	1	1/3	2/3	1 1/2	

(1) Ce tableau, tiré de la Dissertation de CAMPER sur les variétés naturelles qui caractérisent la physionom[illegible] doit être placé p[illegible]ge 90.

toujours une stupidité grossière ; trop petite, elle est un signe de foiblesse.

Quelque proportionnée que soit la tête au corps, il faut aussi qu'elle ne soit ni trop arrondie, ni trop alongée ; plus elle est régulière, plus elle est parfaite. On peut appeler bien organisée celle dont la hauteur perpendiculaire, prise depuis l'extrémité de l'occiput jusqu'à la pointe du nez, est égale à sa largeur horizontale.

Quant au visage, on le divise en trois parties, dont la première s'étend depuis le front jusqu'aux sourcils ; la seconde, depuis les sourcils jusqu'au bas du nez ; la troisième, depuis le bas du nez jusqu'à l'extrémité de l'os du menton.

Plus ces trois étages sont symétriques, plus leur symétrie est frappante au premier coup-d'œil, et plus on peut compter sur la justesse de l'esprit, et sur la régularité du caractère en général.

Dans un homme extraordinaire, il est rare que l'égalité de ces trois divisions soit fort apparente ; on la retrouvera cependant toujours, plus ou moins, dans presque tous les individus, pourvu qu'en mesurant les dimensions, on se serve, non d'une règle, mais

d'un instrument plus flexible, qu'on puisse appliquer immédiatement sur le visage.

Voici les principes les plus essentiels qui doivent diriger le physionomiste dans l'étude du visage.

Il faut 1°. le comparer avec les proportions du corps entier, 2°. voir s'il est ovale, rond ou carré, ou s'il est d'une forme heureusement mélangée ; 3°. l'examiner d'après les rapports perpendiculaires des trois divisions que nous avons adoptées, 4°. d'après l'expression et l'énergie des traits principaux, tels qu'ils se présentent à une certaine distance, 5°. d'après l'harmonie des traits proprement dits, 6°. d'après le dessin, la flexion et les nuances de quelques traits particuliers, 7°. d'après les lignes qui forment les contours extérieurs du visage pris aux trois quarts, 8°. d'après la courbure et le rapport de ses parties vues en profil. De plus, si vous considérez le visage du haut en bas, si vous le tournez encore de manière que vous en aperceviez simplement le contour extérieur de l'os de l'œil et de l'os de la joue, les règles de la physiognomonie vous feront faire des découvertes étonnantes, au moyen desquelles vous parviendrez à déterminer le caractère primitif. Au reste,

l'originalité et l'essence du caractère reparoissent plus distinctement et plus positivement dans les parties solides et dans des traits fortement dessinés, tandis que les dispositions habituelles et acquises se remarquent plus communément dans les parties molles, surtout dans le bas du visage et au moment de l'action. Sur la face auguste de l'homme est imprimé le caractère de sa dignité, dit le Pline français. L'image de son ame est peinte sur sa physionomie. Est-elle tranquille? toutes les parties du visage sont dans un état de repos qui annonce le calme intérieur; leur union marque la douce harmonie de ses pensées. L'ame est-elle agitée? la face humaine devient un tableau animé où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie, où chaque mouvement de l'ame est exprimé par un trait, chaque action par un caractère qui la décéle.

Pour mieux tracer ce tableau physionomique, suivons la distribution de la face humaine comme nous l'avons établie.

Le Front.

Le front est cette partie du visage qui s'étend depuis l'implantation de la racine des cheveux

jusqu'aux sourcils, et à la racine du nez; sa forme, sa hauteur, sa voûte, sa proportion, sa régularité ou son irrégularité, marquent la disposition ou la mesure de nos facultés, notre façon de penser et de sentir; c'est cette partie du corps que les anciens ont appelée avec raison la porte de l'ame, le temple de la pudeur.

La peau du front, sa position, sa couleur, sa mobilité ou sa tranquillité, font connoître les passions de l'ame, l'état actuel de notre esprit.

La beauté du front ne consiste pas seulement dans sa grandeur, dans sa forme ronde ou carrée, mais dans ses proportions exactes avec les autres parties du visage, ainsi que dans sa majesté, sa sévérité, et dans les graces qui les accompagnent. Nous sommes frappés du beau, nous l'admirons; nous sommes subjugués par le gracieux, nous l'aimons. Le premier est le *pulcher* des Latins, le second est leur *formosus*, ou leur *pulchritudo cum venustate.*

Les Sourcils.

Les sourcils sont des saillies mobiles, plus ou moins arquées, garnies de poils ronds, couchés les uns sur les autres, qui s'étendent

transversalement et en forme d'arc, depuis la racine du nez jusqu'à la partie externe et antérieure des tempes. Ils contribuent beaucoup, par leur mouvement, à marquer la physionomie ; ils font dans le tableau une ombre qui en relève les couleurs et les formes ; leurs mouvemens concordent très-bien avec ceux du front et des paupières.

Les Paupières.

Les paupières sont deux voiles mobiles, convexes en devant, concaves en arrière, ouverts transversalement ; la forme de l'ouverture répond à la saillie du globe de l'œil ; elle se joint du côté de la racine du nez, par un angle assez enfoncé et un peu arrondi que l'on appelle le grand angle de l'œil, ou angle interne, lequel se réunit du côté opposé par un autre angle plus aigu, que l'on appelle l'angle externe des paupières. L'une et l'autre paupière sont garnies de poils triangulaires assez longs, mais plus longs et plus garnis à la paupière supérieure ; on les nomme cils : ces poils sont implantés dans des cartilages triangulaires qui bordent les deux paupières, et sont connus sous le nom de cartilages tarses. Les paupières

agissent de concert avec les yeux, et confondent souvent leur expression avec celle de cet organe.

Les Yeux.

Les yeux sont définis des globes d'une sphéricité presque parfaite, situés au derrière et au-dedans des paupières, dans des cavités osseuses appelées orbitaires, et continus au nerf optique, fixés par six muscles qui dirigent leur mouvement; ces organes sont d'une structure membraneuse, vasculeuse et nerveuse; ils contiennent des liqueurs plus ou moins épaisses, aussi brillantes que le plus beau crystal de roche.

Les yeux, comme tout le monde sait, sont de différentes couleurs; il y en a de jaunes, de gris, et de gris mêlés de blanc; les couleurs les plus ordinaires sont l'orangé et le bleu, souvent elles sont mêlées dans le même œil: les yeux qui paroissent noirs ne sont que d'un jaune brun, ou orangé foncé; cette couleur tranche si fort sur le blanc de l'œil, qu'on la croit noire. Les plus beaux yeux sont ceux qui paroissent d'un grand noir ou bleu foncé; le feu et la vivacité de l'œil éclatent plus dans les couleurs foncées que dans les teintes plus foibles.

L'espace

L'espace circulaire qui embrasse la pupille se nomme l'iris ; il est composé de petits vaisseaux disposés en forme de rayons dirigés du centre à la circonférence ; ces petites ramifications donnent naissance à d'autres plus petites, plus délicates encore : dans l'intervalle de ces très-petits vaisseaux capillaires si mêlés et si fins, on voit, au moyen du microscope, quelquefois même avec l'œil nu, nombre de petits pelotons graniformes qui paroissent formés de la sommité des artères, et qui, singulièrement déliés et pulpeux, se terminent ensuite d'une manière plus ou moins radiée. C'est de ces artères que l'iris tire sa forme élégante, et sa surface veloutée; elles contiennent une liqueur diversement nuancée, qui, des yeux de l'homme et des animaux, fait refléter les couleurs les plus brillantes et les plus variées. On conserve même des sujets où ces nombreux vaisseaux sont arrangés avec tant de symétrie, qu'ils semblent représenter différentes figures. Lorsqu'il m'arrive d'être assez heureux pour parvenir, dans mes injections, à suivre et développer avec succès toutes ces merveilles, je ne puis me refuser à un vif sentiment de joie et de plaisir, et je crois avoir découvert

le voile qui déroboit à mes yeux le secret de la nature.

L'œil appartient à l'ame plus qu'aucun autre organe : il participe à tous ses mouvemens ; il en exprime les passions les plus vives et les émotions les plus tumultueuses, comme les mouvemens les plus doux et les sentimens les plus délicats ; il les rend dans toute leur pureté, dans toute leur force, tels qu'ils viennent de naître ; il les transmet par des traits rapides qui portent avec feu dans une autre ame l'action, l'image de celle dont ils partent.

L'œil reçoit et réfléchit en même tems la lumière de la pensée, et la chaleur du sentiment ; c'est le sens de l'esprit, la langue de l'intelligence. La vivacité ou la langueur du mouvement des yeux, fait un des principaux caractéres de la physionomie : quoique les yeux paroissent se mouvoir en tout sens, ils n'ont cependant qu'un mouvement de rotation autour de leur centre, au moyen duquel la prunelle ou la pupille paroît s'approcher ou s'éloigner des angles de l'œil, s'élever ou s'abaisser.

Le Nez.

Les anciens avoient raison d'appeler le nez *honestamentum faciet.*

Lavater regarde cette partie comme la *re-tombée* du cerveau (1). Le nez est défini la partie la plus saillante du visage ; il s'étend depuis la partie inférieure et moyenne du front, jusqu'à la partie supérieure et moyenne de la levre d'en haut.

On le divise en racine, en épine, où dos du nez, et en voûte, bout, ou pomme du nez.

Sa *racine* répond au front ; elle est formée par l'union de deux os, appelés os du nez, qui soutiennent l'os du front, se réunissent ensemble par devant, et sont soutenus par les branches montantes des os de la mâchoire supérieure.

Son *épine* ou *dos* est formé par la continuation de la réunion antérieure des os du nez, et par les cartilages qui se reunissent en devant, et qui se terminent à ceux qui forment sa voûte, son bout, ou sa pomme.

La *voûte*, ou *bout*, ou *pomme du nez*, est formée par la réunion des deux cartilages, convexes en dehors, concaves en dedans, qui concourent à la formation des narines et des ailes du nez (*pinnæ.*)

---

(1) Ceux qui connoissent un peu la théorie de l'architecture gothique, saisiront aisément cette comparaison.

Les *narines* ou les *ailes* du nez vont plus ou moins en pointe, et s'arrondissent par derrière; elles doivent être doucement cintrées, plus étroites en devant, plus larges en arrière, et partagées en deux parties égales par une cloison, que l'on appelle cloison mitoyenne du nez ; cette cloison sert à donner le profil de la lèvre supérieure.

Toutes les parties que nous venons de désigner sont recouvertes par la peau, et ne se distinguent que quand le nez exerce des mouvemens ; aussi le nez est-il une des parties du visage qui concourt le plus à l'expression.

Un beau nez ne s'associe jamais avec un sage difforme. On peut être laid et avoir de eaux yeux ; mais un nez régulier exige nécesairement une heureuse analogie des autres aits ; aussi voit-on mille beaux yeux contre un seul nez parfait en beauté, et là où il se trouve, il suppose toujours un caractère excellent, distingué. Voici, d'après les physionomistes, ce qu'il faut pour la conformation d'un nez parfaitement beau.

Sa longueur doit être égale à celle du front.

Il doit y avoir une légère cavité auprès de sa racine.

Vue par devant, l'épine doit être large et presque parallèle des deux côtés; mais il faut que cette largeur soit un peu plus sensible vers le milieu.

La voûte, ou bout, ou pomme du nez, ne sera ni dure ni charnue; le contour intérieur doit être dessiné avec précision et correction, ni trop pointu ni trop large.

De face, il faut que les ailes du nez se présentent distinctement, et que les narines se raccourcissent agréablement au-dessous.

Dans le profil, le bas du nez n'aura qu'un tiers de sa longueur.

Les narines doivent aller plus ou moins en pointe; elles seront, en général, doucement cintrées, et partagées en deux parties égales par le profil de la lèvre supérieure.

Les flancs du nez ou de la voûte du nez, formeront des especes de parois.

Vers le haut, il joindra de près l'arc de l'os de l'œil, c'est-à-dire, le commencement de l'arc orbitaire; et sa largeur, du côté de l'œil, doit être au moins d'un demi-pouce.

Un nez qui rassemble toutes ces perfections, exprime tout ce qu'il peut exprimer; cependant, nombre de gens du plus grand mérite ont le nez difforme, mais il faut différencier

le mérite qui les distingue. C'est ainsi, par exemple, dit Lavater, que j'ai vu des hommes très-honnêtes, très-généreux et très-judicieux, avec de petits nez échancrés en profil, quoiqu'heureusement organisés d'ailleurs ils eussent des qualités estimables; mais celles-ci se bornoient à un esprit doux et endurant, attentif et docile, fait pour recevoir et pour goûter des sensations délicates.

Des nez qui se courbent en haut de la racine, conviennent à des caractères impérieux, appelés à commander, à opérer de grandes choses, fermes dans leurs projets, et ardens à les poursuivre. Les nez perpendiculaires, c'est-à-dire, qui approchent de cette forme, peuvent être regardés comme des clefs de voûte entre les deux autres : ils supposent une ame qui sait agir avec énergie, et souffrir tranquillement.

Un nez dont l'épine est large, fût-il droit ou courbé, annonce toujours des facultés supérieures.

Lavater dit que cette forme est très-rare, mais qu'il ne s'y est jamais trompé.

La narine petite est le signe certain d'un esprit timide, incapable de hasarder la moindre entreprise. Lorsque les ailes du nez sont bien

dégagées, bien mobiles, elles dénotent une grande délicatesse de sentiment, qui peut aisément dégénérer en sensualité et en volupté.

Les Joues.

Les joues sont des parties épaisses, charnues, situées sur les régions latérales du visage, s'étendant longitudinalement depuis leur bord orbiculaire inférieur, jusqu'au bord externe de la mâchoire inférieure, et transversalement, depuis la base de la région zigomatique et parotidienne, jusqu'aux ailes du nez et aux lèvres. Les lèvres paroissent en faire partie, ou en former la continuité.

Leur mouvement et leur expression suivent facilement celui des paupières, du nez, des lèvres, et même celui de la mâchoire inférieure : elles caractérisent l'état de santé et de maladie. On doit regarder les joues comme le fond des organes sensitifs du visage ; elles sont le sentiment de la physionomie ; le chagrin les creuse, la rudesse et la bêtise leur impriment des sillons grossiers ; la sagesse, l'expérience et la finesse d'esprit les entrecoupent de traces légères et doucement ondulées. La différence du caractère physique, moral et intellectuel

de l'homme, dépend de l'aplanissement ou de la voûture des muscles, de leur enfoncement et de leur plissure, de leur apparence ou de leur imperceptibilité, de leur ondulation enfin, ou plutôt de celle des petites rides ou fentes, qui sont déterminées par la nature spécifique des muscles.

Montrez à un physionomiste exercé et heureusement organisé, le simple contour de la section qui s'étend depuis l'aile du nez jusqu'au menton, montrez-lui ce muscle dans l'état de repos et dans l'état de mouvement; montrez-le sur-tout dans ce moment où il est agité par les ris où les pleurs, par un sentiment de bien-être ou de douleur, par la pitié ou par l'indignation, et ce seul trait fournira un texte d'observations importantes : ce trait, lorsqu'il est marqué par des contours légers, doucement nuancés et coupés, devient d'une expression infinie, il rend les plus belles émotions de l'ame, et, bien étudié, il suffira pour vous inspirer la plus profonde vénération et l'affection la plus tendre.

Nos peintres le négligent presque toujours, et leurs portraits s'en ressentent très-désavantageusement, par un air fade et trivial qu'on y aperçoit.

Certains enfoncemens ou fossettes plus ou moins triangulaires, s'observent quelquefois vers la région moyenne des joues; ces fossettes n'ont jamais lieu que quand il y a deux muscles zigomatiques ; lorsqu'il en existe trois, il y a deux fossettes : ces fossettes ou cavités donnent beaucoup de grace et de finesse au sourire. Une joue naturellement gracieuse, agitée par un doux tressaillement qui la relève vers les yeux, est le garant d'un cœur sensible, généreux et incapable de la moindre bassesse. Ne vous fiez pas à un homme qui ne sourit jamais agréablement; la grace du sourire peut servir de baromètre à la bonté du cœur et à la noblesse du caractère.

La Bouche.

La bouche est définie une cavité transversalement située, formée par les lèvres, les joues, les mâchoires, les dents et la langue, s'étendant depuis les lèvres jusqu'au voile du palais, qui fait la séparation de cette cavité d'avec l'arrière-bouche.

La bouche respire le souffle de la vie, et s'acquitte des fonctions qui nous sont propres avec la brute : elle est, en outre, l'interprète

et le représentant de l'esprit et du cœur ; elle rassemble et dans son état de repos, et dans la variété infinie de ses mouvemens, un monde de caractères : elle sert à former le langage ; mais, éloquente jusque dans son silence, elle parleroit même en ne s'ouvrant jamais.

Que cette partie du visage est différente de celle à laquelle on donne proprement ce nom ! Plus simple et plus compliquée à-la-fois, elle ne sauroit être ni détachée, ni fixée. Ah ! si l'homme connoissoit et sentoit toute la dignité de sa bouche, il proféreroit des paroles divines, et ses paroles sanctifieroient ses actions. Cet organe exprime la sagesse et la folie, la force et la foiblesse, la vertu et le vice, la rudesse et la délicatesse de l'esprit ; il peint l'amour et la haine, la sincérité et la fausseté, l'humilité et l'orgueil, la dissimulation et la vérité.

Étudions les parties essentielles de la bouche.

Les Lèvres.

Les lèvres sont deux proéminences charnues, mobiles, qui s'étendent depuis la partie inférieure des narines, la partie latérale et antérieure des joues, jusqu'à la houpe du menton ; elles forment une ouverture transversale,

un peu ovalaire, que l'on appelle ouverture de la bouche : cette ouverture se termine latéralement en dehors par deux légères impressions que l'on appelle angles de la bouche, coins ou commissures.

Les lèvres sont divisées en supérieure et en inférieure ; la *lèvre supérieure* est légèrement convexe, un peu arquée en dedans, concave en arrière, et elle correspond à la forme convexe des gencives et des dents qu'elle recouvre. On remarque à la partie moyenne de la face externe de cette lèvre, une *rigole* ou *gouttière* qui s'étend depuis la partie inférieure de la cloison du nez, ju qu'à l'éminence de la lèvre appelée bouton.

Le bord inférieur de cette lèvre répond au bord supérieur de la lèvre inférieure.

La *lèvre inferieure* suit la même ligne que la supérieure, elle est légèrement concave de bas en haut en dehors, et légèrement convexe de bas en haut en dedans, et plus large que la supérieure : elle semble être disposée pour être le support de la lèvre supérieure, car celle-ci repose absolument dessus ; il y a même une légère dépression sur cette lèvre, pour recevoir l'éminence de la lèvre supérieure, que nous avons appelée le bouton.

Quelle différence n'y a-t-il pas entre l'expression d'une bouche ouverte, d'une bouche béante, d'une bouche fermée, et d'une bouche dont les commissures des lèvres sont très-éloignées, comme dans le rire, ou très-rapprochées, comme dans la tristesse, la réflexion, et même dans l'action du sifflement !

Les Dents et les Gencives.

Rien de plus positif, de plus frappant, ni de mieux prouvé que la signification caractéristique des dents, considérées non-seulement suivant leur forme, mais aussi par la manière dont elles se présentent ; les dents sont les os de l'homme les plus durs, les plus blancs et les seuls visibles ; ils sont taillés en forme de coins irréguliers, et enclavés dans les alvéoles de l'une et l'autre mâchoire.

On en trouve ordinairement au dernier terme de l'accroissement 32, dont 16 pour chaque mâchoire.

Les dents se divisent en incisives, en canines et en molaires ; il y a à chaque mâchoire 4 dents incisives, placées antérieurement, 2

canines, une de chaque côté, et 10 molaires, 5 d'un côté et 5 de l'autre.

Chaque dent présente hors de l'alvéole, une partie apparente que l'on nomme la couronne de la dent; il y en a une autre cachée dans l'alvéole, que l'on nomme sa racine; ces deux portions sont distinguées par une ligne circulaire appelée le collet de la dent. La forme des dents varie : les incisives, rangées sur une même ligne, sont légèrement convexes extérieurement, et ont un tranchant; celles de la mâchoire supérieure sont plus larges que celles de l'inférieure, et dans celle-ci, les dents du milieu sont plus étroites que celles des côtés.

Les dents canines, qui reçoivent aussi le nom de dents œillères, ont leur corps plus arrondi, plus épais et plus solide que celui des incisives; leur racine est aussi plus longue, plus grosse, plus pointue; leur corps se termine en une pointe mousse : enfin, les dents molaires ont le corps presque carré, court, fort épais, terminé par une face large, garnie de petites éminences et cavités taillées en forme de diamant.

Ces dents ne sont pas toutes égales; les deux premières ont le corps moins gros que les autres, et n'ont ordinairement que deux

pointes ; les deux suivantes ont beaucoup plus de volume et sont taillées à quatre ou cinq pointes ; la cinquième molaire, que l'on appelle arrière-dent de sagesse, parce qu'elle paroît rarement avant l'âge de puberté, a sa couronne plus arrondie que les précédentes ; elle est un peu moins grosse et a moins de pointe.

On remarque un petit canal dans chaque racine des dents ; ce canal est tapissé intérieurement d'une membrane qui sert de gaine aux vaisseaux et aux nerfs. La dent est composée de deux sortes de substances, l'une intérieure, nommée corticale, l'autre extérieure, bien plus blanche, plus dure, approchant de la nature du verre ou de la porcelaine, que l'on appelle l'émail de la dent.

Les dents sont affermies dans leurs alvéoles par le tissu des gencives, qui s'attache étroitement au collet de la dent : dans les jeunes personnes qui jouissent d'une bonne santé, les gencives sont fermes et ont une couleur d'un rouge rose et reluisant ; elles sont ordinairement molles et d'un rouge pâle chez les vieillards.

L'usage principal des dents est de servir à la mastication ; par les premières ou les incisives, les alimens sont coupés et tranchés ; par

les deuxièmes ou les canines, ils sont brisés; par les troisièmes ou les molaires, ils sont broyés et moulus.

Les dents servent encore à l'articulation des sons, sur-tout les incisives; elles sont aussi l'ornement de la bouche.

Cependant, nos peintres les négligent ou les omettent entièrement dans leurs tableaux historiques. Essayez, dit Lavater, de fixer votre attention sur cette partie. Étudiez-la dans l'imbécille, dans l'hypocrite, dans le scélérat, et vous verrez jusqu'à quel point elle est expressive, soit en elle-même, soit dans ses rapports avec les lèvres, vous verrez qu'intimément liée à la physiognomonie, elle n'en est pas une des branches les moins considérables.

Le Menton.

Le menton est cette saillie charnue située au-dessous de la lèvre inférieure, au-dessus de la partie supérieure et antérieure du cou, et au-devant de la partie inférieure des joues; il est adhérent à la face antérieure externe de la mâchoire inférieure; ses mouvemens s'harmonisent avec ceux des lévres et du cou.

Une longue expérience a prouvé aux physionomistes qu'un menton avancé annonce toujours quelque chose de positif, au lieu que la signification du menton reculé est toujours négative. Souvent le caractère de l'énergie ou de la non-énergie de l'individu, se manifeste uniquement par le menton. On peut établir trois classes générales pour les différentes formes de menton, 1°. le menton qui recule, 2°. celui qui dans le profil est en perpendicularité avec la lèvre inférieure, 3°. celui qui déborde la lèvre d'en bas, ou, en d'autres termes, le menton pointu.

Le menton reculé, qu'on pourroit appeler hardiment le menton féminin, puisqu'on le retrouve chez presque toutes les personnes de ce sexe, fait toujours soupçonner quelque côté foible.

Les mentons de la seconde classe inspirent la confiance ; ceux de la troisième accréditent l'idée d'un esprit actif et délié, pourvu qu'ils ne fassent pas une anse, car cette forme exagérée conduit ordinairement à la pusillanimité et à l'avarice.

Les Oreilles.

Les oreilles sont deux éminences en partie

fixées

fixées sur la région moyenne et latérale de la tête, un peu inclinées de derrière en devant, suivant la direction transversale de l'œil et du nez, d'une nature cartilagineuse et charnue. On y reconnoît plusieurs replis et cavités ; le premier repli ou le plus grand, est nommé hélix, le second, plus petit et plus en dedans, anti-hélix, et le troisième, plus petit encore, tragus ; un quatrième, en forme d'éminence assez saillante, et un peu échancré au-dedans de la conque, est appelé anti-tragus. Un lobe inferieur, qui n'est point cartilagineux, mais graisseux et tégumenteux, appelé lobe de l'oreille, est arrondi et un peu ovalaire ; on y remarque plusieurs cavités, telles que les dépressions qui sont entre l'hélix et l'anti-hélix, la cavité nommée scapha, qui est entre le tragus et l'anti-tragus, et le conduit cartilagineux qui se rend à la membrane du tympan, que l'on appelle la conque, à l'orifice de laquelle on voit plusieurs petits poils.

L'oreille de l'homme, quoique moins mobile que celle de beaucoup d'animaux, est cependant susceptible de mouvemens assez prononcés ; elle s'élève, elle s'abaisse, elle se porte en arrière, elle suit volontiers les mouvemens de la peau du crâne, elle en a même de

particuliers, dont nous ne nous doutons pas, suivant l'intensité des sons ; peut-être le défaut de sa grande liberté de mouvement est-il causé par l'habitude que l'on a de comprimer par des vêtemens les oreilles des enfans dès leur premier âge : les physionomistes sont au moins convaincus que l'oreille a sa signification déterminée, qu'elle n'admet pas le moindre déguisement, qu'elle a ses convenances et une analogie particulière avec l'individu auquel elle appartient.

DU TRONC OU TORSE.

Le torse ou le tronc est cette grande capacité qui s'étend depuis la partie inferieure de la tête jusqu'à la partie supérieure des extrémités inférieures. Il est en rapport avec les épaules, et borné latéralement par les extrémités supérieures. Sa forme présente un carré long, plus convexe en devant, assez aplati en arrière, ayant en dedans deux grandes cavités fort remarquables, l'une osseuse et cartilagineuse dans sa périphérie, que l'on nomme la poitrine, l'autre qui est toute charnue, excepté une portion de la région dorsale, lombaire et sacrée, et les régions iliaques qui sont osseuses.

Le cou s'étend depuis la tête jusqu'aux parties supérieures de la poitrine et du dos : il descend en devant et monte en arrière ; il répond en haut et en devant à la base de la mâchoire inférieure, en bas et en devant aux régions humérales, claviculaires et sternale ; en arrière et en haut, il est en rapport avec la région occipitale par une légère extension vers la région temporale ; en arrière et en bas, il répond à la région dorsale supérieure et se confond dans les régions latérales et supérieures des épaules. Il présente en devant une saillie dont la mobilité varie, qu'on appelle vulgairement la pomme d'Adam, et anatomiquement le larynx ; cette éminence suit les mouvemens que déterminent les inflexions de la voix, et mérite singulièrement d'être observée par les artistes.

La physionomie du cou, quoique très-expressive, est très-peu connue ; Lavater avoue qu'elle a été le premier germe de son étude favorite, que si cette partie lui avoit paru moins frappante et moins significative, il n'auroit jamais écrit une seule ligne sur la science physiognomonique.

Que de choses n'exprime pas la flexibilité ou la roideur du cou ! Il y en a qui paroissent

construits pour faire baisser la tête, d'autres pour la relever, ceux-ci pour la porter en avant, ceux-là pour la replier en arrière; et ces distinctions peuvent s'appliquer, dit Lavater, à la diversité de nos facultés. L'esprit humain prend le dessus ou il rampe; il avance ou recule.

Nous connoissons des espèces de goîtres, qui sont un signe certain de bêtise et de stupidité, quand ils sont de naissance; tandis qu'un cou bien proportionné est une marque infaillible de la solidité du caractère.

Enfin, la variété des cous s'étend à tout le règne animal; et dans la plupart des quadrupèdes, elle indique leur état de vigueur ou de foiblesse.

Je ne sache pas que l'expression du torse soit décrite; elle est cependant très-remarquable: mais le sujet est si neuf et si difficile à bien rendre, que je me contenterai de dire, en attendant que j'aie mieux observé, qu'il faut, 1°. se représenter toutes les attitudes dont le torse est susceptible, 2°. étudier ces attitudes dans leurs rapports avec celles de la tête et des quatre extrémités, 3°. suivre le torse dans les mouvemens de la respiration, même de la

digestion, et de plusieurs autres fonctions du ventre, car son expression dépend, en grande partie, de l'influence de ces mouvemens, et retrace le caractère d'opposition des passions calmes et agitées. On suit par la pensée, jusqu'à un certain point, toutes les nuances expressives du torse associées à celles de la tête et des extrémités. Dans ces actions, un torse bien proportionné, tel que celui de Rome, qui est le modèle parfait d'un dos et d'un ventre bien harmonisés, a un effet si précieux par la vigueur de ses muscles, par les effets de ses tendons, les impressions de ses aponévroses, par les contours de ses os et de ses cartilages, par les lignes qu'il dessine quand il est fléchi ou étendu, dévié à droite ou à gauche, contracté ou abandonné, etc., que toutes ces vérités de mouvement expriment une force, une grace, et un moelleux qui ne peuvent être rendus que par l'artiste qui sent et qui aime la nature.

C'est à travers et sur cette enveloppe épaisse du torse, que l'artiste doit faire remarquer certains effets intérieurs qui dépendent de l'action des organes renfermés dans ces capacités : ainsi, de violens mouvemens

du cœur, du poumon, du diaphragme, des intestins, reportent souvent leurs effets de proche en proche jusque sur les muscles et les enveloppes plus exterieures. De quel effet n'est pas encore le torse même dans les mouvemens les plus doux, dans ces passions charmantes qui harmonisent tout le système sans qu'on s'en doute (1)! Quelle étude, et quelle finesse d'expression, quand il faut rendre sur cette toile vivante, avec le burin ou le pinceau, des nuances aussi cachées et cependant si bien senties !

DES EXTRÉMITÉS.

On les divise en supérieures et en inférieures, en droites et en gauches.

Extrémités supérieures.

Les extrémités supérieures comprennent les épaules, les bras, les avant-bras et les mains. La longueur des extrémités supérieures est

(1) On a cru long-tems et on croit encore qu'il n'y a d'expressions que dans la physionomie du visage, tandis que pour le physionomiste, tous les points d'un corps organique parlent et expriment.

telle, que ces extrémités supposées étendues, la face interne de la main regardant la face externe de la cuisse, les sommités internes des doigts doivent répondre à la région moyenne et externe de la cuisse.

Le volume de ces mêmes extrémités doit être dans les proportions d'embonpoint de toutes les autres parties du corps ; ces extrémités ont une expression tout aussi prononcée que les parties du corps que nous venons de désigner. Il faut suivre du même œil les mouvemens qne donnent les muscles, les aponévroses, les tendons et les articulations de ces parties, quand elles sont dans diverses attitudes, et même quand elles ont une attitude habituelle : c'est ainsi que les extrémités supérieures du gladiateur, du rémouleur, du forgeron, en opposition avec celles des hommes qui ne se livrent à aucun exercice forcé, présenteront une expression très-différente, quoique situées de la même manière.

La grande difficulté de rendre l'expression des extrémités supérieures et inférieures, vient des différentes formes d'emmanchemens ou articulations que la nature a données à leurs différentes divisions ; ce qui a nécessité des proportions de longueur et de

volume très-différentes dans les os et dans les chairs (1).

La main est la partie des extrémités supérieures qui présente la plus grande diversité de caractères ; elle recueille, en quelque façon, quand elle le veut, toutes les forces de l'extrémité ; sa force varie à l'infini suivant les rapports, les analogies et les changemens dont elle est susceptible. Son volume, ses os, ses tendons, ses muscles, sa carnation, sa couleur, ses contours, sa position, sa mobilité, sa tension, son repos, sa proportion, sa longueur, sa rondeur, tout cela offre des distinctions sensibles et faciles à saisir.

Chaque main, dans son état naturel, c'est-à-dire, abstraction faite des accidens extraordinaires, se trouve en parfaite analogie avec le corps dont elle fait partie. Le même sang circule dans le cœur, dans la tête et dans la main.

Telle main ne convient qu'à tel corps, et non à un autre. Choisissez une main pour modèle, comparez-lui beaucoup d'autres mains, et

---

(1) On trouvera dans mon Traité d'ostéologie destiné aux artistes, une explication détaillée de tout le systême articulaire.

dans ce grand nombre, il n'y en aura pas une seule qui puisse être substituée à la première.

Si dans les ouvrages de la nature il étoit possible d'ajouter à une main un doigt étranger, à un tronc le bras ou la main d'un autre individu, cela n'échapperoit certainement à personne, et la raison en est évidente ; l'art qui n'est, qui ne doit être, qui ne peut être qu'une imitation de la nature, l'emporteroit-il sur son prototype ? Il a beau colorier ses copies, recourir à toutes ses illusions, il n'en travaille pas moins d'emprunt ; mais la nature puise dans son propre fonds, et les effets qu'elle produit sortent d'elle-même ; elle moule en grand, et l'art se traîne sur ses pas en détail ; la nature embrasse l'ensemble, et l'art est borné à la surface, ou plutôt à des parcelles de surfaces. S'il y a donc quelque chose de caractéristique dans notre extérieur, si les hommes diffèrent entre eux et pour la forme et pour le caractère, il est décidé, par-là même, que la main contribue, pour sa part, à faire connoître le caractère de l'individu, et qu'elle est aussi-bien que les autres membres du corps, un objet de la physionomie, d'autant plus significatif et plus frappant, que la main ne peut pas dissimuler, et que sa mobilité

la trahit à chaque instant : je dis qu'elle ne peut pas dissimuler, car l'hypocrite le plus raffiné, le fourbe le plus exercé, ne sauroit altérer ni la forme, ni les contours, ni les proportions, ni les muscles de sa main, ou seulement d'une section de sa main ; il ne sauroit la soustraire aux yeux de l'observateur, qu'en la cachant tout-à-fait.

La mobilité de la main n'est pas moins expressive : c'est de toutes les parties de notre corps la plus agissante et la plus riche en articulations.

Plus de vingt jointures concourent à la multiplicité de ses mouvemens et les entretiennent. Une telle activité doit fournir nécessairement des caractères physiognomoniques ; elle doit expliquer le caractère du corps auquel la main se trouve si étroitement liée, expliquer le caractère du tempérament, et par conséquent aussi celui de l'esprit et du cœur.

Soit dans le mouvement, soit dans l'état de repos, l'expression de la main ne peut être méconnue : sa position la plus tranquille indique nos dispositions naturelles ; ses flexions, nos actions et nos passions.

Dans tous ses mouvemens, elle suit l'impulsion que lui donne le reste du corps ; elle

atteste donc aussi la noblesse et la supériorité de l'homme ; elle est, à son tour, l'interprète et l'instrument de nos facultés (1).

Extrémités inférieures.

Les extrémités inférieures sont au nombre de deux, situées sur les parties latérales du tronc ou du torse qu'elles soutiennent ; elles sont distinguées en droite et en gauche ; chacune est divisée en cuisse, rotule, jambe et pied. La cuisse est plus longue que la jambe, elle est un peu courbée en avant et légèrement concave en arrière ; sa longueur, dans un homme d'une belle proportion, est d'environ 14 pouces ; elle est plus épaisse en haut et en dedans, effilée en bas ; elle concourt avec

---

(1) Quoi des mains ? Nous requérons, nous promettons, appellons, congédions, menaçons, prions, supplions, nions, refusons, interrogeons, admirons, nombrons, confessons, répétons, craignons, vergoignons, doutons, instruisons, commandons, insistons, encourageons, jurons, témoignons, accusons, condamnons, absolvons, injurions, méprisons, défions, dépitons, flattons, applaudissons, bénissons, humilions, moquons, réconcilions, recommandons, exaltons, festoyons, réjouissons, complaignons, attristons, déconfortons, désespérons, étonnons, examinons, taisons !

MONTAIGNE, l. II. ch. 12.

la rotule et la partie supérieure de la jambe, à former le genou. Le genou est une des parties de l'extrémité inférieure la plus difficile à bien rendre ; cette difficulté dépend, 1°. de sa forme articulaire, 2°. du nombre de parties qui le composent. Si l'on réfléchit un instant sur la configuration de ses parties osseuses, sur la manière dont elles sont articulées, sur la conformation des ligamens qui l'entourent, et sur les tendons qui passent sur ses parties latérales, tant internes qu'externes, pour aller se fixer aux os de la jambe, on aura une idée de la physionomie du genou.

La jambe est située au-dessous de la cuisse et au-dessus du pied ; elle suit la ligne perpendiculaire de la cuisse, mais elle est plus courte, et présente en arrière une espèce de ventre, que l'on appelle mollet, qui contraste beaucoup avec la forme légèrement concave de la cuisse.

La jambe est effilée en bas, et présente deux saillies, que l'on appelle vulgairement chevilles, et anatomiquement malléoles, distinguées en externe et interne.

L'externe est plus longue, plus étroite, plus portée en arrière, et descend plus bas que l'interne ; l'interne est plus grosse, plus large,

plus élevée, et portée plus en devant que l'externe.

Le pied est situé au-dessous de la jambe ; par son articulation il est légèrement convexe en-dessus et concave en-dessous ; il a beaucoup plus de longueur en devant qu'en arrière ; il déborde en arrière un peu la jambe par l'os du talon ; il est plus élevé, plus épais et plus concave en dedans, plus alongé de derrière en devant dans les trois quarts de son étendue, plus aplati et plus long de devant en arrière en dehors.

Son usage est d'obéir à tous les mouvemens de la jambe, de donner attache à quantité de tendons, de fixer beaucoup de muscles et de ligamens, de servir d'appui à quantité de vaisseaux, et de porter tout le poids du corps quand nous marchons.

Le pied a une expression tout aussi physionomique que la main, quand on suit le jeu de toutes les parties qui le composent : c'est ainsi que dans la danse, le saut, la marche, la station, le monter, etc., on distingue très-bien les frottemens et les mouvemens des différentes pièces articulées. On est dans l'admiration quand on suit la mobilité des doigts ou orteils ; quoique plus courts et dirigés autrement

que ceux de la main, ils n'en ont pas moins des usages aussi étonnans. On pourroit peut-être même dire plus ; car il y a une foule d'exemples qui prouvent que l'homme a suppléé à ses mains par les pieds, et il est impossible de suppléer aux pieds par les mains, car il est démontré que l'homme assis peut jouer des instrumens, écrire, tricoter, jouer aux cartes, manger avec ses pieds, puis reprendre leurs usages ordinaires, au lieu que la position des mains, quand il s'en est servi pour les usages habituels, ne lui permet pas de s'en servir pour se transporter à volonté d'un lieu dans un autre. Enfin, Lavater assure qu'il distingue dans les pieds, quoique isolés du corps, les formes énergiques et sensibles, celles de la douceur, de l'élévation, de la dignité du caractère, même des talens extraordinaires : sans être aussi observateur que lui, on peut cependant assurer que la forme du pied de chaque individu est harmonisée avec toutes les parties de son corps, et que la forme du doigt du pied a une analogie frappante et respective avec le doigt de la main auquel il correspond.

De l'attitude de l'homme lorsqu'il est debout.

L'homme est le seul des êtres animés, dit Haller, qui puisse rester debout avec une contenance assurée et durable. On a observé, à la vérité, que le pied de l'ours avoit une certaine largeur, et que cet animal se dressoit pour combattre. Les singes se tiennent debout jusqu'à un certain point; et parmi ces animaux l'orang-outang est celui qui éprouve le moins de difficulté dans cette position. Cependant, le pied de l'homme est plus large que celui du singe. Il est certain que toutes les races humaines prendront toujours une attitude droite. Aussi étoit-ce celle qu'avoient ces filles sauvages qui furent trouvées en France il y a un certain nombre d'années, et qui ayant vécu jusqu'alors, on ne sait par quel concours de circonstances, au milieu d'un désert et parmi des animaux, n'avoient rien d'humain, ni dans leurs mœurs, ni dans leur manière de vivre.

Pour que l'homme se tienne debout, il est nécessaire que la ligne perpendiculaire que l'on conçoit passer par le centre de gravité,

entre l'os pubis et les fesses, tombe sur l'espace quadrangulaire qui est entre les plantes des pieds, ou sur la plante même dans le cas où l'homme se tiendroit sur un pied, situation qu'aucun quadrupède ne peut imiter, même pendant le plus petit intervalle de temps.

Mais en vain tenteroit-on de faire rester un cadavre debout, en le plaçant de manière que son centre de gravité fût dans la verticale qui tomberoit sur l'espace compris entre ses pieds : car toutes les articulations de l'homme étant souples et mobiles, et sa tête, ainsi que son abdomen, se portant plus en avant que les parties postérieures n'ont de saillie, à l'instant toutes les articulations fléchiroient, et produiroient dans la machine un affaissement qui feroit tomber le cadavre sur sa face. Pour que nous puissions nous tenir debout, il faut qu'une multitude de muscles concourent tous ensemble, par des fonctions combinées, à favoriser cette situation.

Lorsqu'un homme est debout, les deux plantes de ses pieds sont posées exactement à plat sur la terre, et l'assiette du corps acquiert un nouveau degré de fermeté, quand les deux pouces étant inclinés, les deux pieds

font

font un certain écart qui élargit l'espace compris entre l'un et l'autre. Il paroît aussi que dans le cas où l'on cherche à assurer son port, les muscles fléchisseurs font courber vers la terre les doigts soumis à leur action. Mais comme le tibia ne répond pas au milieu du pied, dont la plus grande partie le dépasse par-devant et le reste s'étend en arrière, il est nécessaire que le tibia soit tellement assujetti par rapport au pied, qui est l'appui du corps, que celui-ci ne puisse tomber en avant : plusieurs muscles, qui ramènent en arrière le tibia et l'extrémité du fémur, s'opposent à cette chute, en les empêchant de fléchir du côté opposé.

En même tems, pour balancer ce mouvement postérieur du tibia et de la cuisse, et empêcher le corps de se renverser en arrière, l'articulation du pied est fortifiée par d'autres muscles, qui ramènent, autant qu'il est nécessaire, le tibia en avant ; il y en a enfin qui sont destinés à l'empêcher de chanceler sur le pied, en sorte qu'il y est maintenu dans une situation immobile, des quatre côtés à-la-fois, comme par autant de cordes qui sont tendues de toutes parts vers la terre.

Or, comme dans un homme qui se tient

debout, le bassin s'étend un peu plus postérieurement que les genoux et les cuisses ne sont inclinés antérieurement à l'égard des tibia, il seroit à craindre que le bassin et les cuisses ne chancelassent en arrière. C'est pour cela que différens muscles concourent, avec le muscle crural, à ramener en avant et à assujettir le fémur sur le tibia, déjà fortifié par les organes dont nous avons parlé, afin d'empêcher que le genou ne fléchisse par un mouvement rétrograde de la cuisse.

L'effort opposé qui empêche la cuisse et le tibia d'être emportés en avant et de tomber, est produit par des muscles particuliers qui retirent suffisamment le bassin et la cuisse en arrière, et s'opposent à leur inclinaison vers la partie antérieure. Les mêmes muscles préservent les parties latérales du genou des mouvemens qui pourroient les faire chanceler d'un côté ou de l'autre.

Les cuisses sont plus divergentes dans l'homme que dans aucun des animaux ; et l'angle que forme le cou du fémur avec le corps même de cet os, n'approche que dans l'homme seul de la valeur d'un angle de quarante-cinq degrés. Par cette disposition, le bassin trouve sur les os de la cuisse une base

étendue pour lui servir d'appui. De plus, certains muscles empêchent que le bassin ne retombe en avant, et le ramènent, dans le sens opposé, vers les fémurs, pourvus eux-mêmes, comme nous l'avons dit, de leurs soutiens. D'un autre côté, plusieurs muscles s'opposent à ce que le bassin ne s'incline trop en arrière.

Le bassin soutient toute la partie supérieure du corps. Lorsque cette partie est abandonnée à elle-même, elle tombe en avant, parce que les vertèbres des reins peuvent bien s'incliner antérieurement, mais non pas dans le sens opposé; ajoutez que la tête, les bras, dans leur situation la plus ordinaire, et l'espèce de protubérance que forment les viscères de l'abdomen, tendent à porter le corps en avant, d'où il arrive que ceux qui se laissent aller négligemment tombent presque toujours sur le visage.

Les muscles extenseurs attachés au bassin, et dont la force est très-grande, maintiennent le corps immobile sur cette base. Le corps ayant une disposition naturelle à se porter en avant, n'est mû de ce côté que par un seul muscle, et il est assujetti d'ailleurs par quelques muscles de l'abdomen.

Enfin, les vertèbres cervicales ramenées en arrière par leurs extenseurs, donnent une assiette stable à la tête. Comme cette partie chancelle naturellement en avant pendant le sommeil, elle avoit eu besoin d'un grand nombre de muscles qui la ramenasse en arrière, tandis qu'au contraire elle ne se penche en avant qu'à l'aide d'un petit nombre d'organes beaucoup plus foibles. Les parties latérales du cou sont aussi fortifiées par des muscles qui empêchent le cou ou la tête de prendre, en s'inclinant de côté, une fausse attitude.

Tous ces organes divers, et d'autres dont il n'a pas été fait mention, étant dans une action continuelle, lorsque l'homme se tient debout, il n'est pas étonnant que cette position soit si fatigante, d'autant plus que les mêmes muscles travaillent perpétuellement. C'est pour cela qu'il est ordinaire aux personnes qui sont debout, de s'appuyer principalement sur le pied droit, tandis que le gauche reste oisif, quelquefois aussi sur le gauche, et quelquefois de faire un petit mouvement en avant, pour laisser reposer quelques-uns des muscles destinés à maintenir le corps lorsqu'il est arrêté (1).

---

(1) Extrait de la Physiologie de Haller.

De la Démarche.

La démarche est pour l'homme, dit Haller, un état moins fatigant, et en même tems plus facile à décrire que l'attitude où l'on se trouve lorsqu'on est arrêté. Supposons un homme debout ; l'un des deux pieds reste immobile, pour servir de point fixe à l'action des muscles qui doivent déplacer l'autre pied. Concevons que ce point d'appui soit dans le pied droit, maintenu d'ailleurs par les forces qui lui sont propres ; alors le pied gauche est soulevé par ses muscles extenseurs ; la jambe s'élève ensuite à une hauteur médiocre, et enfin, la cuisse elle-même est tirée puissamment, de bas en haut, par les muscles destinés à cette fonction, ensorte que le pied se trouve raccourci, et qu'en même tems le genou se porte en avant. Lorsque le genou se trouve comme suspendu perpendiculairement sur l'endroit où nous voulons abaisser le pied gauche, le relâchement des muscles releveurs donne à ce même pied la liberté de se redresser et de poser sur la terre, de manière cependant que la cuisse reste inclinée en avant. Alors le pied gauche se fixe, et se courbant à l'aide de

ses muscles fléchisseurs, il s'affermit sur la terre par l'extrémité des doigts. Ensuite le pied droit se porte en avant au-delà du pied gauche. Pour cet effet, nous élevons le talon du pied droit, de manière que d'abord celui-ci ne touche plus la terre que par l'extrémité des doigts, et la quitte bientôt après. En même tems, nous étendons médiocrement la jambe, nous plions la cuisse pour raccourcir le pied, et à l'instant nous portons toutes ces parties en avant. Pendant ce tems, le bassin, maintenu sur l'extrémité gauche, assure l'action des muscles qui lèvent la cuisse. Il nous est ordinaire d'aider encore le mouvement, lorsque, guidés par la seule nature, nous ne cherchons point à nous conformer aux lois imaginaires de la bonne grace ; car nous inclinons en avant tout le tronc du corps, appuyé sur le fémur correspondant au pied droit, supposé en repos. C'est ainsi que les habitans des Alpes ont coutume de franchir les hauteurs en courbant leur corps en avant, et sans se fatiguer comme nous, qui nous sommes persuadés que la situation droite du corps contribue à lui donner de l'agrément.

Or, en inclinant le corps en avant, nous nous exposerions à tomber parce que la

ligne perpendiculaire qui passe par le centre de gravité, aboutit alors sur la terre devant celui des pieds qui est fixe, et nous tombons en effet, si nous n'assurons pas le pied droit, lorsqu'il a heurté contre quelque obstacle. Mais en même tems que les muscles releveurs se relâchent, et que les fléchisseurs agissent en sens contraire, nous abaissons le pied droit vers la terre, de manière que la perpendiculaire passe entre ce pied et le pied gauche. Dans ce mouvement, comme dans le premier, nous saisissons, pour ainsi dire, la terre, à l'aide de l'inflexion que prennent les doigts.

De la Course et du Saut.

La course ne diffère pas seulement de la démarche par la vitesse des mouvemens, mais encore par la manière dont ils se font. Le pied dont la partie postérieure est soulevée par différens muscles, et se raccourcit tellement, que d'abord il ne touche plus la terre que des doigts, s'en détache ensuite et se relève tout-à-fait en arrière, de façon que la plante se trouve située parallèlement au dos. C'est pour cela que ceux des êtres animés dont le

pied porte tout entier sur la terre, sont naturellement lents, comme l'homme et l'ours ; ceux qui posent seulement toute la longueur des doigts sont plus prompts, et les plus légers sont ceux qui ne touchent la terre que par l'extrémité des doigts, comme les chiens, les cerfs et les chevaux.

En même tems, la jambe est soulevée par ses muscles fléchisseurs, le genou se porte plus en avant, la cuisse se meut aussi par un plus grand effort, de manière que les angles alternes formés par les os qui s'emboîtent l'un dans l'autre aux articulations du pied, de la jambe et de la cuisse, deviennent plus aigus, et que les mêmes os, en s'étendant, décrivent de plus grands arcs de cercle autour des parties qui leur servent de point fixe ; ce qui fait que le corps franchit, en s'avançant, des espaces plus considérables.

Le corps se balance en avant par des mouvemens plus sensibles, et nécessairement opposés à ce qu'on appelle la bonne grace ; les bras suivent le même mouvement ; de manière que le corps, par son poids seul, accélère la marche progressive, ce qui est peut être une des causes qui rendent alors la respiration gênée : car cette fonction ne se fait jamais

bien, lorsque le corps est courbé antérieurement.

Le saut l'emporte autant sur la course par l'agitation qui l'accompagne, que la course l'emporte sur la simple démarche. Le saut commence par de grandes inflexions des membres. Les talons se soulèvent, les jambes s'abaissent en avant sur les pieds, et l'extrémité de ceux-ci s'appuie sur la terre, comme pour y laisser une empreinte profonde; en même tems, l'angle qui a son sommet au talon, devient plus aigu; le genou forme une saillie considérable vers la partie antérieure; les jambes se plient vers les cuisses, celles-ci, à leur tour, s'abaissent sur les jambes, et le bassin, avec tout le corps, sur les cuisses, qui s'étendent ensuite en avant, de sorte que l'homme se trouve racourci de beaucoup.

Peu après, tout le corps s'étend subitement avec un grand effort. Les pieds et les cuisses se soulèvent en arrière, le corps entier se porte dans le même sens, et en même tems il est repoussé en haut par le point d'appui solide et résistant qu'il trouve sur la terre pressée avec le pied. Les mouvemens considérables de flexion et d'extension qui

accompagnent le saut le rendent extrêmement fatigant.

Il y a donc communément dans le corps humain une aptitude cachée à beaucoup plus de mouvemens que nous n'en exécutons pour l'ordinaire. Cette aptitude se manifeste par des effets, lorsqu'une nécessité urgente nous force d'épuiser les ressources de la nature. Rien de plus ordinaire que de voir des hommes qui, étant privés de leurs mains, ont appris à y substituer leurs pieds, pour écrire, pour filer, pour faire, en un mot, à l'aide de ces membres, tout ce que nous faisons avec les mains : les forces nécessaires à ces fonctions étoient donc toutes préparées dans notre corps ; mais la plupart du tems nous les laissons comme assoupies. C'est ainsi encore qu'un long usage nous apprend à garder l'équilibre le plus exact, à tenir notre corps comme suspendu sur un seul doigt, à faire des sauts extraordinaires, et tant d'autres tours de souplesse, enseignés par le besoin, et dignes des méditations du philosophe.

Esquissons actuellement le tableau des organes des sens, pour mieux saisir les changemens que les principales passions produisent sur la face et sur toute l'habitude du corps.

TITRE X.

Des organes des sens.

Les organes des sens sont des machines physiques placées à l'extrémité des nerfs voisins du sensorium du cerveau, par lesquelles l'animal aperçoit, au moyen d'un mécanisme admirable, les choses éloignées :

L'œil; *chambre obscure* peignant l'image des objets avec leurs proportions, leur figure, leur couleur.

L'oreille; *tambour*, tendu sur l'escargot par une corde membraneuse, trémoussant au mouvement de l'air subtil.

Le nez; *membrane* très-large, humide, tortillée, plissée, fixant les parties volatiles de l'air qui s'y insinue.

La langue; de petites *éponges* absorbantes, éparses, attirant ce qui est dissous.

Le toucher; des *papilles* molles se rendant propre, au premier instant, la figure des corps qui les pressent. La plupart des animaux sont pourvus de ces organes, mais ils ne sont pas départis tous ensemble à tous. Si le nombre en eût été augmenté, les animaux auroient

encore eu plus de perceptions ; de même que l'aimant ressent la présence du fer, et l'ambre celle du fluide électrique. Les insectes seuls ont des antennes, dont l'usage nous est aussi inconnu qu'à eux celui des oreilles L'œil découvre les objets environnans par l'impulsion de la lumière ; l'oreille les entend par l'impulsion de l'air ; le toucher aperçoit les objets prochains par leur solidité, leur résistance ; le nez saisit les objets volatils par leur impression sur les nerfs olfactifs ; la langue goûte les objets solubles par la sensation qu'ils font sur ses fibres.

L'ordre et l'usage des dix paires de nerfs qui reçoivent les impressions des cinq organes des sens, sont assez bien exprimés dans les vers techniques qui suivent :

Le plaisir des parfums nous vient de la première.
La seconde nous fait jouir de la lumière.
La troisième à nos yeux donne le mouvement.
La quatrième instruit des secrets d'un amant.
La cinquième parcourt l'une et l'autre mâchoire.
La sixième dépeint le mépris et la gloire.
La septième connoît les sons et les accords.
La huitième au-dedans fait jouer cent ressorts.
La neuvième au discours tient notre langue prête.
Et la dixième enfin meut le col et la tête.

TITRE XI.

Changemens que les principales passions produisent sur la face humaine et sur toute l'habitude du corps, considérés relativement à la peinture.

L'ÉBAUCHE que le Brun a donnée de ces signes, sera mon principal guide : afin de la compléter, j'y joindrai quelques observations intéressantes de Dandré Bardon, et quelques-unes des réflexions judicieuses de Watelet.

Toutes les passions sont des élans de l'ame qui semblent relatifs aux impressions des sens; elles peuvent être exprimées par les mouvemens du corps. A l'inspection de ces mouvemens, et sur-tout des changemens qui se manifestent sur le visage, on peut presque toujours juger de ce qui se passe dans le principe vital. On peut, en conséquence, assurer que chaque passion a son caractère particulier, et un langage qui lui est propre.

Dans les impressions légères, où l'ame n'est que foiblement affectée, dans ces passions que Dandré Bardon appelle tranquilles, telles

que l'étonnement, l'admiration, l'estime, la vénération, etc., les muscles de la face n'éprouvent aucune altération sensible ; tout annonce la paix dont l'ame jouit ; tout mouvement du corps est suspendu, les membres restent dans la même attitude : il y a cependant quelques signes particuliers qui distinguent entre elles ces impressions de l'ame.

Dans l'*étonnement*, la tête fait un mouvement en arrière, les yeux sont très-ouverts, la prunelle est fixe et immobile au milieu de l'orbite, les sourcils sont élevés dans leur milieu, le front est ridé, la bouche est ouverte.

Dans l'*admiration*, toutes les parties approchent davantage de l'état naturel ; la bouche n'est qu'entr'ouverte, et l'on n'y remarque aucune altération ; les yeux sont fixes et immobiles, et les sourcils moins élevés.

Dans l'*estime*, le regard est fixe, les sourcils sont un peu baissés du côté du nez, et un peu élevés du côté des tempes. La tête et le corps paroissent se porter doucement en avant, le reste est dans l'état naturel.

Dans la *tristesse*, tout annonce l'état désagréable où l'ame se trouve : un air languissant, un teint plombé, le relâchement de tous les

muscles, la tête nonchalamment penchée sur l'une ou l'autre épaule, sont des signes généraux de la douleur; mais cette passion a des caractères particuliers qui la distinguent, tels sont les sourcils dirigés en haut, du côté du front, et élargis du côté des tempes, les prunelles élevées et à moitié cachées sous les paupières supérieures, l'œil troublé, ou d'un blanc jaunâtre, les coins des lèvres baissés, la lèvre inférieure un peu élevée vers le milieu, etc.

Dans les mouvemens de l'ame qui dépendent de sa foiblesse ou de celle du corps, dans cette classe qui comprend les différentes, nuances des passions, depuis la timidité jusqu'à l'épouvante, l'ame est dans une sorte d'avilissement, d'où naît la honte et même l'égarement de l'esprit : ces agitations se manifestent par différens changemens qui altèrent plus ou moins la physionomie, suivant le degré d'impression dont l'ame est affectée. Par exemple, dans la frayeur, les muscles sourcilliers se contractent, les sourcils s'élèvent vers le milieu, le front se ride, les paupières s'ouvrent autant qu'il est possible, se cachent, pour ainsi dire, sous les sourcils, et laissent voir la plus grande partie du blanc de l'œil au-dessus de la prunelle,

qui se baisse et se cache derrière la paupière inférieure ; la bouche est ouverte ; les lèvres très-écartées, laissent voir les dents supérieures et inférieures, ainsi que les gencives ; toutes les veines du visage sont apparentes ; cependant, la couleur de la face est pâle et plombée, sur-tout celle du nez, des lèvres et du tour des yeux ; enfin les cheveux se hérissent.

Les signes qui caractérisent les passions agréables, varient presqu'à l'infini ; les gestes indéterminés et les danses en sont les caractères accessoires. Le ris immodéré, poussé jusqu'aux éclats, a son expression particulière : les veines du visage et du cou s'enflent, les muscles se gonflent, les sourcils s'élèvent du milieu de la paupière supérieure, et s'abaissent du côté du nez ; les yeux sont presque fermés ; la bouche entr'ouverte laisse paroître les dents ; les commissures des lèvres s'éloignent l'une de l'autre et s'élèvent, ce qui fait voir les joues enflées, et les yeux paroissent mouillés de larmes ; les ailes du nez s'écartent, le visage se colore et s'anime, la tête se porte en arrière, les bras s'étendent, et tombent sur les flancs ; tout le corps penche un peu en avant.

Si vous avez à peindre des passions violentes, telles que la colère et la fureur, la rage et

le

le désespoir, n'oubliez pas que toutes les parties du corps doivent concourir à l'expression, et indiquer les mouvemens violens dont l'ame est agitée; que le corps s'avance, que la tête s'élève dans une attitude menaçante; que les bras paroissent se diriger vers le même point; que les mains se ferment, à moins qu'elles ne soient armées; rappelez-vous que la prunelle est alors étincelante et égarée, les sourcils tantôt élevés et tantôt abaissés, le front fortement ridé, les narines très-dilatées; que les lèvres se pressent l'une contre l'autre; que l'inférieure surmonte la supérieure, et laisse les coins de la bouche entr'ouverts, d'où résulte un rire amer, cruel et dédaigneux : de plus, dans ces passions, le visage est tantôt rouge et tantôt pâle; il paroît enflé, les veines du front, du cou et des tempes se gonflent, et les cheveux se hérissent. Ces différens signes, exprimés avec plus ou moins d'énergie, indiquent les différentes nuances de ces passions terribles, que l'homme, malgré sa raison, a tant de peine à dompter.

TITRE XII.

Changemens que les passions produisent sur la face humaine et sur toute l'habitude du corps, expliqués par l'anatomie.

C'est sur le visage, plus que sur toute autre partie du corps, que s'observent les effets du sentiment et du mouvement, effets si singuliers, si compliqués et si surprenans : nous allons tâcher d'en expliquer les causes, en examinant, 1°. le nombre considérable et varié des parties que le visage recouvre, 2°. les directions et les attaches différentes de chacune de ces parties, 3°. les divers mouvemens qui leur sont propres, 4°. la propriété qu'a le miroir physionomique de retracer toutes les affections de l'ame et du corps, 5°. les effets que la maladie produit sur le visage, et la manière dont les passions de l'ame s'y dépeignent, à son insçu et souvent contre son gré, 6°. le degré de force avec lequel le sang est envoyé dans les plus petits vaisseaux, 7°. l'esprit vital que les nerfs versent par torrens sur toutes les parties, 8°. enfin les consonnances et dissonnances des parties

mobiles du visage, qu'il est facile au penseur d'apprécier dans l'état habituel ou extraordinaire du système.

Tous ces changemens pouvant être démontrés par le mécanisme des parties vivantes, nous allons parler d'abord des agens qui jouent le rôle le plus important dans ce tableau animé.

Qu'on suive un instant par la pensée la physionomie osseuse de la tête et sur-tout de la face, bientôt on observera que cet édifice, merveilleusement sculpté par les mains de la nature, est formée par l'assemblage de parties solides, sur lesquelles sont fixées toutes les parties mobiles du visage; on verra comment, afin d'établir par des perforations de tous genres, une communication libre pour le passage des parties intérieures et extérieures, dont les unes pénètrent dans la tête, et les autres en sortent, la nature a pratiqué dans cette charpente, des ouvertures de différentes espèces, qui ont ici la forme de trou, là de conduit, ailleurs de canaux, dans d'autres endroits, de sinus et de gouttières; les nerfs et les vaisseaux entretiennent, par ce moyen, un commerce libre entre les foyers vitaux les plus profonds et les plus superficiels de la tête. Si

l'on ajoute à cette admirable prévoyance, qu'un grand nombre de muscles ou puissances motrices ont leur point fixe sur les parties osseuses dont nous venons de parler, et que leur point mobile est attaché graduellement à la peau qui recouvre la tète et la face, on comprendra facilement pourquoi le visage perd en tant de manières ou reprend si promptement sa forme naturelle, soit lorsque la peau de la tête se ride, ou s'aplanit par l'action des muscles occipitaux et frontaux, soit lorsque le front suit le même mouvement, lorsque les muscles des sourcils et ceux des paupières s'élèvent, s'abaissent, s'approchent ou s'écartent, soit lorsque ceux qui font mouvoir les yeux, les avancent ou les reculent, les élèvent ou les abaissent, les portent en dedans ou en dehors, ou les roulent dans leur orbite, soit lorsque les muscles du nez élèvent, abaissent, resserrent ou élargissent ses ailes, soit enfin lorsque les muscles des joues et des lèvres les éloignent ou les rapprochent des gencives et des dents.

A ces agens musculaires se joint une immense quantité de nerfs qui sont en rapport avec le cerveau et tous les organes des sens : ces nerfs communiquent tous entre

eux par des plexus plus ou moins étendus ; après avoir traversé les muscles, formé des anses et des plexus nerveux, même sur les plus petites artères, ils s'avancent vers la peau, et servent à la structure de son tissu ; les artères et les veines suivent la même route : toutes ces parties sont liées ensemble par le tissu cellulaire, et la graisse remplissant les vides qu'elles laissent entre elles, leur donne la parure de l'embonpoint ; d'où il résulte que les unes et les autres jouent un rôle particulier, et servent à l'embellissement du voile commun.

Il est facile d'observer que ce voile, c'est-à-dire la peau qui recouvre le visage, est plus mince dans différentes parties, et plus épais dans d'autres ; cette peau est très-fine sur les paupières, au-dedans du nez et sur le tissu des lèvres ; plus épaisse au front, aux joues, sur le nez, et au menton. Ces notions paroissent assez positives pour expliquer l'influence de l'ame sur le corps : citons quelques exemples qui viennent à l'appui de cette vérité.

Un visage sur lequel la joie se montre, présente un front serein, et toutes les autres parties sont dans leur état naturel, parce qu'alors la force nerveuse n'est ni trop rapide ni trop lente : au contraire, un visage chagrin

est défiguré par les rides et les plis que forme la peau du front; ces plis et ces rides proviennent de la contraction du muscle frontal; les muscles des sourcils, des paupières, des yeux, du nez, des joues, des lèvres, etc., suivent la même impression et se rident à leur manière. Ces effets paroissent être produits par l'irrégularité de la force nerveuse, suite de l'excitement que les nerfs ont éprouvé par une cause extérieure.

Si à ce premier chagrin succède une profonde tristesse, les effets en sont beaucoup plus sensibles, car alors les muscles dont nous venons de parler se resserrent davantage par une plus grande irrégularité de la force nerveuse; aussi bientôt les paupières se ferment-elles, et si elles s'entr'ouvrent, c'est pour expulser les larmes qui les remplissent, parce qu'alors les points lacrymaux se resserrent et ne peuvent absorber ce fluide, qu'on voit couler le long des joues : les muscles du nez et de la bouche éprouvent ensuite un mouvement de contraction convulsif. A ces effets succèdent le tiraillement involontaire de la bouche et les froncemens des sourcils, dont ceux qui pleurent ne sont plus maîtres. C'est ainsi qu'on doit attribuer à l'irritation du nerf diaphragmatique, communiquant avec le nerf dur, cette

respiration entrecoupée qui a lieu alors, et qui vient de ce que le nerf diaphragmatique étant extraordinairement irrité, le diaphragme se soulève par différentes secousses; l'air ainsi chassé des poumons, oblige ceux qui pleurent à de promptes et fréquentes expirations : mais si la tristesse redouble, et si l'irritation des nerfs devient trop forte, le visage pâlit, parce qu'alors les nerfs, les anneaux, les anses et les petits plexus nerveux qui entourent les artères et les veines, s'affaiblissent. Si tous les nerfs, les vaisseaux qui se plongent dans le diaphragme, et les autres muscles du corps, éprouvent subitement la même impression, la vie du nerf diminuant, la force vasculaire est atténuée, et les vaisseaux qui perdent ainsi une partie de leur ressort, portent à peine, dans cet état, le sang dans leur système; la foiblesse ou débilité subite qu'ils ressentent alors, les affaisse.

Ces effets expliquent la cause du prompt changement qu'éprouve le coloris frais et plein de vie du visage et du reste du corps; la peau devient à l'instant pâle et blafarde, elle est arrosée par la sueur, et l'individu tombe plus ou moins de tems dans la lipothymie ou la foiblesse la plus absolue.

La colère cause encore une plus grande agitation aux muscles de la face, et dans tous ceux du corps, par la violente irritation des nerfs ; tout le visage paroît enflammé, les yeux étincellent ; les muscles de la bouche, du nez, du front, des sourcils, des paupières, se contractent ; la mâchoire inférieure remonte d'elle-même vers la supérieure, les lèvres se resserrent et s'élargissent ; elles laissent de tems en tems voir les dents et l'écume salivaire ; l'agitation des nerfs sous la peau n'est pas moins forte, vu l'augmentation du courant vital : cet effet est produit par les rameaux nerveux qu'envoient à la face la portion dure ou les petits nerfs sympathiques. Mais ce qu'il y a ici de plus admirable et de plus digne de remarque, c'est le pouvoir dont les nerfs jouissent, au moyen de leurs anneaux et de leurs petits plexus, sur les vaisseaux de la face : ce pouvoir est si étendu, que contre notre volonté, et avec la plus grande promptitude, nous nous voyor trahis par les changemens qui se peignent ar notre visage.

Tout le monde sait de combien de pa ions la pâleur et la rougeur sont les indice et il semble que la nature, en renferman les artères et les veines de la face dans u si grand

nombre d'anneaux et de plexus nerveux, n'a eu d'autre but que d'imprimer sur la physionomie le cachet de nos passions les plus secrètes, et de les graver, par la main du tems, en caractères ineffaçables : aussi, ces agens de la vie ont-ils une action si forte sur les vaisseaux, dans les affections violentes, qu'à l'instant même le visage est couvert d'un rouge vif et permanent ; et un physionomiste exercé prononcera plus hardiment, dans un âge avancé, d'après les traits de la physionomie, sur les passions habituelles de celui qu'il observe.

Des passions même moins fortes, répandent encore sur la figure, et sans notre volonté, un vif coloris ; ce que nous allons tâcher d'expliquer en parlant de la honte.

Les vaisseaux tant artériels que veineux des joues, tirent leur origine des artères et des veines faciales ; autour de ces artères et de ces veines, se trouvent plusieurs anneaux et plexus formés par les nerfs de la portion dure, et par les nerfs maxillaires supérieurs et inférieurs ; ces vaisseaux, dans leur ascension, se plongent dans le tissu graisseux des joues, et sont entourés d'un grand nombre d'anneaux. Or, comme la rougeur subite, dont la honte couvre les joues, ne peut provenir que du

retour empêché ou retardé du sang par les veines, ce qui le fait regorger dans les plus petits vaisseaux de la peau; comme en outre durant ce tems, les artères faciales continuent de pousser le sang avec plus de vîtesse, il est évident qu'un pareil effet ne peut être produit que par l'excitement des anneaux nerveux qui environnent les vaisseaux. Cet effet a vraisemblablement pour cause la passion qui influe et qui agit; mais ce qui est prouvé, c'est que le degré de force dont jouissent les vaisseaux pour pousser le sang dans toutes les parties du corps qui peuvent être mues, ou pour en mettre d'autres en mouvement, prend sa source dans l'action plus ou moins grande des nerfs sur ces vaisseaux.

Ce n'est pas seulement aux nerfs qui s'insèrent dans les tuniques des artères, qu'est dûe leur contraction, mais encore à une force motrice plus ou moins considérable, qui siége dans les fibres musculaires des artères, où paroissent se distribuer des fibres nerveuses très-déliées, qui viennent des anneaux nerveux, et dont la structure et la consistance varient, suivant l'importance que la nature met à tel mouvement ou à telle fonction : mais lorsqu'un nerf est fortement irrité, il

fait entrer en convulsion les fibres musculaires de l'artère, et alors l'effet n'est plus le même. Le sang ne pouvant couler dans les rameaux de l'artère en convulsion, il en résulte naturellement la pâleur sur la partie du visage où la circulation du sang cesse; cette pâleur a lieu dans le cas d'une colère violente et de longue durée. Quelquefois, au contraire, la pâleur cause le relâchement des nerfs de la face : car de même qu'un accès de colère dans lequel presque tous les nerfs sont en convulsion et un vif ébranlement des artères de la face produisent la pâleur du visage, cette pâleur peut aussi être une suite d'un mouvement trop lent du sang dans les artères. Mais la colère, lorsqu'elle n'est point portée jusqu'à la violence, a un effet tout opposé : donnant aux vaisseaux plus de vigueur et d'action qu'ils n'en auraient dans le cas d'une extrême irritation des nerfs, le sang est porté avec plus de force au visage, et il en augmente la couleur.

L'effet des anneaux nerveux qui environnent les vaisseaux, est très-différent dans la crainte, la terreur, la tristesse, et les affections qui annoncent une forte répugnance ou quelque aversion pour certains objets. La pâleur qui paroît alors subitement, dure plus ou moins,

suivant que la passion est plus ou moins forte. Cet entier relâchement des nerfs opère encore un autre effet sur les vaisseaux artériels qui portent le sang aux différentes parties du corps : les fibres musculaires des artères relâchées n'agissent plus avec la même force sur le sang, et, comme de tous les vaisseaux les artères de la face sont ceux qui sont pourvus d'un plus grand nombre de nerfs, il suit de l'inactivité de ces nerfs, que l'action des artères sur le sang est diminuée ; ce fluide n'étant alors porté à la face que très-lentement, les extrémités des vaisseaux du visage n'en reçoivent presque pas, ce qui explique la décoloration de cette partie.

Ces observations nous paroissent sensibles pour tout le monde; nous avons prouvé, à l'égard des passions et de l'expression, que le moral influe sur le physique tant que dure la passion.

Ce ne sont pas encore là tous les effets que produisent les nerfs du visage ; on peut se rendre compte, par leur étroite liaison avec tous ceux du reste du corps, des rapports infiniment étendus qu'ils ont entre eux, et des effets qu'ils peuvent produire par les excitemens de tous genres qui les mettent en jeu. Il suffit que ces excitemens soient dirigés vers

leurs sommités, n'importe de quelle extrémité; si les nerfs sont aptes à les recevoir, on peut les suivre jusqu'au dénouement. Il est cependant bien essentiel d'observer que l'excitement a beaucoup plus d'énergie sur les papilles nerveuses, quand elles sont bien humectées; aussi la nature voulant propager par elles les plus actives sensations, les maintient-elle toujours humides. Prenons pour exemple le baiser donné sur les lèvres d'une personne qu'on aime passionnément : à l'instant l'impression est lancée par le simple contact, avec la rapidité de l'éclair, et tous les points de l'organisation éprouvent une sensation exquise.

Suivons en anatomiste l'effet de cette délicieuse impression. Les lèvres sont revêtues d'une cuticule extrêmement fine; les papilles nerveuses, en très-grande quantité, sont seulement gazées par cet épiderme. Ces papilles, fournies par les rameaux des nerfs tri-jumeaux ou de la cinquième paire, communiquent par des anastomoses avec tous les nerfs profonds et superficiels de la tête; la plupart s'unissent de proche en proche aux paires cervicales, qui ont des rapports avec le nerf intercostal ou le grand sympathique; ce nerf, l'agent le plus étendu dans tout le corps, communique

avec la paire vague, ou nerfs de la huitième paire, qui se distribue en grande partie dans tous les viscères de la poitrine et sur-tout au cœur ; il communique aussi avec le splanchnique ou intercostal antérieur, celui qui anime tous les viscères du ventre, puis l'intercostal s'associe aux nerfs du dos, des extrémités supérieures, à ceux des lombes, et enfin à ceux des extrémités inférieures.

La communication et la continuité de tous ces conducteurs nerveux expliquées, on peut suivre, par la pensée, la répercussion du baiser dans tout le corps, et les moyens que la nature emploie pour avertir, comme par un choc électrique, les grands et petits foyers sensibles, de ce qui vient de se passer.

Ces vérités s'appliquent encore à la sage prévoyance de la nature pour nos besoins : les lèvres jouissent d'un tact très-délicat ; elles distinguent à l'instant ce qui est trop chaud de ce qui est trop froid, ce qui est piquant de ce qui est âcre ; elles évitent ainsi le danger qu'il y auroit à faire passer de suite, sans réflexion, dans le gosier, puis dans l'estomac, etc. toute espèce de substances nuisibles.

De ces faits et d'une foule d'autres que nous pourrions rapporter, ne peut-on pas conclure

que toutes les impressions se font d'abord localement, et qu'à mesure que les organes sensibles en sont pénétrés, la force nerveuse les dirige par la multitude de ses agens, qui se portent par-tout, en tout sens, se distribuent tantôt en anses, tantôt sous forme de plexus, d'autres fois en rameaux directs, tendent à se rapprocher comme pour augmenter leur force, et paroissent ensuite se dilater. De ces rameaux, formés de petites grosseurs ou de renflemens appelés ganglions, sortent une ou plusieurs branches qui longent les parties et se portent d'espace en espace dans d'autres ganglions pour arriver à leur destination : ces petites grosseurs semblent être des points de départ plus animés, propres à renforcer sur-le-champ les agens sensibles du grand tout ; ils sont peut-être capables de produire et de donner des secours très-prompts, en envoyant plus de courans moteurs, et en excitant de petites secousses dans les anses et les plexus nerveux qui accompagnent toujours les artères. De là plus d'accélération ou plus de retard dans la circulation des fluides dans le solide vivant ; de là l'expression plus lente ou plus énergique des passions ; de là, suivant les degrés de perfection de l'organisa-

tion nerveuse, plus ou moins de sensibilité; de là, enfin, toutes les nuances des tempéramens sous le rapport sensible.

Concluons que l'harmonie nerveuse procure dans tous les âges de la vie, les plus douces sensations, par les sentimens qu'elle fait passer dans nos ames, tels que celui de l'amitié, le plus durable de tous; mais convenons aussi que c'est de la perfection de cette harmonie que naît l'amour, ou le sacrifice entier de soi-même pour l'objet aimé.

C'est donc une vérité bien sentie, qu'entre tous les objets qui charment nos regards, il n'en est pas de plus intéressant que l'homme, sous quelque point de vue qu'on l'envisage. L'acte le plus grand, le plus inconcevable, est d'avoir su modeler tellement une masse de matière brute, qu'on y voie l'empreinte de la vie, de la pensée, du sentiment, et d'un caractère moral. De tous les auteurs qui ont traité de la physiognomonie, il y en a peu d'aussi profonds, et d'aussi sublimes que Herder. Présentons en abrégé quelques morceaux de sa plastique (1).... Quelle main,

(1) De la Plastique : Observations sur la figure, tirées du songe de Pygmalion. Τε καλλος, Ερωτημα τυφλς. Riga, chez Hartknoch, 1778.

dit-il,

dit-il, saisira cette substance logée dans la tête et sous le crâne de l'homme ? Un organe de chair et de sang pourra-t-il atteindre cet abîme de facultés et de forces internes qui fermentent ou se reposent ? La divinité l'a couvert d'une forêt (1), emblème des bois sacrés où jadis on célébroit les mystères.

On est saisi d'une terreur religieuse à l'idée de ce mont ombragé qui renferme des éclairs, dont un seul, échappé du chaos, peut éclairer, embellir, ou dévaster et détruire un monde.

Quelle expression n'a pas même la forêt de cet olympe, sa croissance naturelle, la manière dont la chevelure s'arrange, descend, se partage ou s'entremêle !

Le cou sur lequel la tête est appuyée, montre, non ce qui est dans l'intérieur de l'homme, mais ce qu'il veut exprimer. Il désigne la fermeté et la liberté, ou bien la mollesse et la douce flexibilité ; tantôt son attitude noble et dégagée, annonce la dignité, tantôt en se courbant il exprime la résignation du sage, et tantôt c'est une colonne, emblème de la force d'Alcide. Enfin, ses difformités, son

(1) La chevelure.

enfoncement dans les épaules, sont encore des signes caractéristiques et pleins de vérité.

Passons au visage humain, tableau de l'ame, image de la divinité. Le front est le siége de la sérénité, de la joie, du noir chagrin, de l'angoisse, de la stupidité, de l'ignorance et de la méchanceté : c'est une table d'airain où tous lès sentimens se gravent en caractères de feu.

A l'endroit où il s'abaisse, l'entendement paroît se confondre avec la volonté. C'est ici que l'ame se concentre et rassemble des forces pour se préparer à la résistance.

Au-dessous du front commence sa belle frontière, le sourcil, arc-en-ciel de paix dans sa douceur, arc tendu de la discorde lorsqu'il exprime le courroux ; ainsi, dans l'un et l'autre cas, c'est le signe annonciateur des affections. Est-il un aspect plus attrayant pour l'observateur éclairé, qu'un angle fin, bien prononcé, et qui se termine avec grace entre le front et l'œil ?

Le nez met un ensemble à tous les traits du visage : il forme, pour ainsi dire, une montagne de séparation entre deux vallées opposées. La racine du nez, son dos, sa pointe, son cartilage, les ouvertures par lesquelles il

respire la vie, que de signes expressifs de l'esprit et du caractère !

Les yeux, à n'en juger même que par l'attouchement, sont des fenêtres de l'ame, des globes diaphanes, des sources de lumière et de vie. Le simple tact découvre que leur forme artistement arrondie, leur coupe et leur grandeur, ne sont pas des objets indifférens. Il n'est pas moins essentiel d'observer si l'os de l'œil avance beaucoup, ou s'il se perd imperceptiblement ; si les tempes se creusent en cavernes, ou présentent une surface unie.

En général, la région où se rassemblent les rapports mutuels entre les sourcils, les yeux et le nez, est le siége de l'expression de l'ame dans notre visage, c'est-à-dire, l'expression de la volonté et de la vie active.

Le sens noble, profond et occulte de l'ouïe, a été placé aux côtés de la tête où il est caché à demi. L'homme devoit ouïr pour lui-même : aussi l'oreille est-elle dénuée d'ornemens. La délicatesse, le fini, la profondeur, voilà sa parure.

Arrivons à la partie de la face humaine que la nature environne d'un nuage dans les mâles, et sans doute avec raison. C'est sur cette partie

du visage que se développent les traits de la sensualité, qu'il convenoit de cacher dans l'homme. On sait combien la lèvre supérieure caractérise le goût, le penchant, l'appétit, le sentiment de l'amour ; que l'orgueil et la colère la courbent ; que la finesse l'aiguise ; que la bonté l'arrondit ; que le libertinage l'énerve et la flétrit ; que l'amour et le désir s'y attachent par un attrait inexprimable. L'usage de la lèvre inférieure est de lui servir de support. Rien de mieux articulé dans l'homme que la lèvre supérieure, à l'endroit où elle ferme la bouche.

Il est encore de la plus grande importance d'observer l'arrangement des dents et la conformation des joues. Une bouche délicate et pure est peut-être une des plus belles recommandations ; la beauté du portail annonce la dignité de celui qui doit y passer ; ici, c'est la voix, interprète du cœur et de l'ame, l'expression de la vérité, de l'amitié et des plus tendres sentimens.

La lèvre inférieure commence déjà à former le menton ; et l'os de la mâchoire, qui descend des deux côtés, le termine. Arrondissant toute l'ellipse du visage, il peut être regardé

comme la véritable clef de voûte de l'édifice. Pour répondre à la belle proportion des Grecs, il ne doit être ni pointu, ni creux, mais uni, et sa chûte doit être douce et insensible. Sa difformité est hideuse.

TITRE XIII.

Etude de la Physiognomonie.

Avant de poser les bases de l'étude physiognomonique, nous croyons devoir donner quelques notions sur l'homogénéité de tous les individus de l'espèce humaine.

La nature, dans toutes ses organisations, opère du dedans au dehors ; chaque circonférence aboutit à un centre commun. La même force vitale qui fait battre le cœur, meut aussi le bout des doigts : une même force a voûté le crâne et l'ongle de l'orteil. L'art ne fait qu'apparier, et en cela il diffère de la nature. Celle-ci forme un tout d'une seule pièce et d'un même jet. Le dos se lie à la tête ; l'épaule produit le bras ; du bras naît la main, et la main, à son tour, est l'origine des doigts. Par-tout la souche monte en tige, la tige pousse les branches, les branches portent les fleurs et les fruits. Une partie tient à l'autre comme à sa racine ; elles sont toutes de la même nature, toutes homogènes. Malgré tous ces rapports, le fruit de la branche A ne

sauroit être celui de la branche B, et bien moins le fruit d'un autre arbre. Il est l'effet déterminé d'une force donnée, et c'est ainsi qu'en agit toujours la nature. Par cette même raison, le doigt d'un homme ne sauroit s'ajuster également à la main d'un autre homme. Chaque partie d'un tout organique est semblable à l'ensemble, et en porte le caractère. Le sang qui coule dans l'extrémité des doigts a le caractère du sang qui circule dans les veines du cœur. Il en est ainsi des nerfs et des os; tout est animé d'un même esprit: et comme chaque partie du corps se trouve en rapport avec le corps auquel elle appartient; comme la mesure d'un seul membre, d'une seule petite jointure du doigt, peut servir de règle pour trouver et pour déterminer les proportions de l'ensemble, la longueur et la largeur du corps dans toute son étendue, de même aussi la forme de chaque partie séparée sert à indiquer la forme de l'ensemble. Tout devient ovale, si la tête est ovale; si elle est ronde tout s'arrondit; tout est carré si elle est carrée: il n'y a qu'une forme commune, un esprit commun, une racine commune; c'est ce qui fait que chaque corps organique compose un tout, dont on ne peut rien retrancher, et

auquel on ne peut rien ajouter, sans en troubler l'harmonie, soit qu'il résulte du désordre ou de la difformité. Tout ce qui tient à l'homme dérive d'une même source. Tout est homogène en lui : la forme, la stature, la couleur, les cheveux, la peau, les veines, les nerfs, les os, la voix, la démarche, les manières, le style, les passions, l'amour et la haine. Il est toujours un, toujours le même. Il a sa sphère d'activité dans laquelle se meuvent ses facultés et ses sensations : il peut agir librement dans cette sphère, mais il ne sauroit en franchir les limites. Il faut cependant convenir que chaque visage change, ne fût-ce qu'imperceptiblement, d'un moment à l'autre, jusque dans ses parties solides ; mais ces changemens sont encore analogues au visage même, analogues à la mesure de mutabilité et au caractère propre qui lui sont assignés. Il ne peut changer qu'à sa manière ; et tel mouvement affecté, emprunté, imité ou hétérogène, conserve encore son individualité, laquelle, déterminée par la nature de l'ensemble, n'appartient qu'à cet être-ci, et ne seroit plus la même dans un être différent.

Lavater dit qu'il rougit presque pour son

siècle d'être obligé de discuter des vérités aussi palpables. Que dira la postérité, quand elle verra qu'il en a tant coûté pour prouver cette proposition si évidente, et néanmoins si souvent rejetée par ceux qui se disent philosophes? « La nature ne s'amuse pas à apparier des parties détachées : ses organisations ne sont pas des pièces de rapport : elle compose d'un seul jet ». Ses plans sont d'un même moment. C'est toujours la même idée qui domine; le même esprit s'y fait sentir jusque dans les plus petits détails ; il s'étend à tout le système, et en parcourt toutes les branches. La nature ne travaille point autrement ; c'est sur ce principe qu'elle forme la moindre des plantes comme le plus sublime des hommes. Un ouvrage qui ressemble à une mosaïque, et dont toutes les parties ne dérivent pas d'une tige commune qui porte sa sève jusque dans les rameaux les plus éloignés, n'est l'ouvrage ni du sentiment ni de la nature.

Pour étudier la physiognomonie, il faut commencer par étudier la convenance des parties constituantes du visage. Sans cette connoissance préliminaire, on perdroit toutes ses peines.

On ne réussira point dans la physiognomonie,

on ne possédera jamais le véritable esprit de cette science, si l'on n'est pas doué d'une espèce d'instinct pour apercevoir l'homogénéité et l'harmonie de la nature ; si l'on n'a pas ce tact juste, qui saisit au premier coup-d'œil chaque partie hétérogène, c'est-à-dire, tout ce qui dans un sujet n'est que l'ouvrage de l'art ou l'effet de la gène.

La physionomie de l'homme ne sera plus un problème, si l'on parvient à l'apercevoir au premier coup-d'œil, si on la sent assez pour rapporter au défaut de ce caractère la distance infinie qui sépare les ouvrages de l'art des œuvres de la nature. Ayez ce sentiment, cet instinct, ce tact, et vous n'accorderez à chaque physionomie que la juste mesure de facultés dont elle est susceptible, et vous agirez sur chaque individu selon sa portée, et vous ne serez jamais tenté de prêter à un caractère des qualités hétérogènes qui ne sauroient lui appartenir. Fidèle aux règles de la nature, vous travaillerez d'après elle ; vous n'exigerez qu'autant qu'elle a donné ; vous ne refuserez que ce qu'elle a refusé. Il vous sera aisé de distinguer dans votre épouse, dans vos enfans, dans votre élève, dans votre ami, chaque trait qui lui convient, en vertu de

l'organisation de la nature. C'est en agissant avec prudence sur ce fonds primordial, c'est en dirigeant les facultés capitales encore subsistantes, que vous rendrez aux penchans du cœur et aux traits de la physionomie leur premier équilibre. En général, vous regarderez chaque transgression, chaque vice, comme un dérangement de cette harmonie. Vous reconnoîtrez que tout écart produit sur la forme extérieure, des altérations qui ne sauroient échapper à des yeux clairvoyans; vous conviendrez que le vice enlaidit et dégrade l'homme. Si le physionomiste est pénétré de ces idées, qui jugera mieux que lui des actions de l'homme et des œuvres de l'art? Le soupçonnera-t-on d'être injuste? Ses décisions ne seront-elles pas fondées sur des preuves irrésistibles ?

Afin que la science des physionomies puisse arriver au degré de perfection dont elle est susceptible, il est nécessaire de savoir comment il faut l'étudier. L'ignorance n'est peut-être nulle part aussi pernicieuse qu'en physionomie : elle nuit également à celui qui juge et à celui qui est jugé. Un seul faux jugement est capable de produire les plus grands maux ; que seroit-ce donc d'un principe erroné qui

deviendroit la source de mille faux jugemens ? Que seroit-ce de toute une méthode mal-entendue qui établiroit de fausses règles ?

Lavater donne à ce sujet quelques préceptes, qu'il regarde, à la vérité, comme insuffisans encore, mais qui, d'après son expérience, lui paroissent propres à faciliter l'étude de la physiognomonie. Il s'explique ainsi : « Jeune » homme, dirois-je à celui qui demanderoit » mes conseils, si vous vous sentez appelé à » cette étude ; si vous êtes différemment af- » fecté par des physionomies différentes ; si » dès le premier abord vous êtes fortement » attiré par les unes et fortement repoussé » par les autres ; si vous vous intéressez vive- » ment à la connoissance du cœur de l'homme ; » si vous êtes accoutumé à mettre de la pré- » cision et de la clarté dans vos idées, venez » et entrez dans la carrière.

» Je dois vous apprendre d'abord en quoi » consiste l'étude de la physiognomonie.

» Elle consiste à exercer le tact et le ju- » gement, à mettre dans un vrai jour les » observations qu'on aura faites ; à dénoter » chaque aperçu, à le caractériser et à le » représenter.

» Elle consiste à rechercher, à fixer et à
» classifier les signes extérieurs des facultés
» intérieures ; à découvrir les causes de cer-
» tains effets par les traits et les mouvemens
» de la physionomie ; à bien connoître et à
» savoir distinguer les caractères de l'esprit
» et du cœur qui conviennent ou qui répu-
» gnent à telle forme ou à tels traits du
» visage.

» Elle consiste à trouver des signes géné-
» raux, apparens et communicables pour
» les facultés de l'esprit, ou pour les facultés
« internes en général ; puis à faire de ces
» signes une application facile et sûre.

» Voilà, dirois-je à mon novice, voilà votre
» tâche. La trouvez-vous trop forte? aban-
» donnez une science pour laquelle vous n'êtes
» point propre, car prétendre l'acquérir à
» moins de frais, c'est vouloir une chose im-
» possible ».

Semblable à l'architecte qui, avant de bâtir, trace le plan de l'édifice qu'il veut élever, calcule ensuite la dépense qu'exige son exécution, et la compare avec le fonds qui lui est assigné, le physionomiste doit pareillement consulter ses facultés et son zèle. Il doit se dire à lui-même : Ai-je assez de courage et

de capacité pour conduire heureusement l'entreprise dont je vais me charger ?

Lavater continue ainsi : « Si les difficultés ne le rebutent point ; s'il est assuré de les vaincre par le sentiment qu'il a de son énergie et de ses forces ; si sa physionomie m'atteste ce sentiment ; si je crois sur-tout y lire la preuve de ses talens, je lui continuerai volontiers mes soins, et voici le précis des leçons que je lui donnerai.

» D'abord examinez avec soin ce qui est commun à tous les individus de l'espèce humaine ; ce qui distingue universellement l'organisation de notre corps de toute autre organisation animale ou végétale. Cette différence une fois bien établie, vous en sentirez davantage la dignité de notre nature ; vous l'étudierez avec plus de respect, et vous en saisirez mieux les caractères.

» Après cela étudiez séparément chaque partie et chaque membre du corps humain ; les liaisons, les rapports et les proportions qu'ils ont entre eux. Consultez là-dessus tels auteurs que vous voudrez, Albert Durer, ou l'Encyclopédie ; mais ne vous bornez pas aux livres. Voyez par vous-même, mesurez vous-même : commencez par dessiner seul ; répétez ensuite

vos opérations en présence d'un observateur exact et intelligent ; qu'il les vérifie sous vos yeux, et qu'il les fasse revoir en votre absence par un juge impartial. En mesurant le rapport des parties du corps, observez une distinction essentielle qui a échappé jusqu'ici aux gens experts (quoiqu'elle soit en quelque sorte la clef de la physionomie), et dont l'oubli a donné lieu à mille fautes de dessin, à mille faux jugemens sur les œuvres de la nature, toujours régulières malgré leurs irrégularités apparentes. Distinguez, dis-je, les proportions des lignes droites d'avec les proportions des courbes. Si les rapports des parties du visage et des membres du corps répondent à des lignes droites ou perpendiculaires, on peut en attendre dans un degré éminent un beau visage, un corps bien fait, un esprit judicieux, un caractère noble, ferme et énergique. Ce n'est pas cependant qu'on ne puisse être doué de tous ces avantages, lorsque les parties du corps s'écartent en apparence de cette symétrie, pourvu que celle-ci se retrouve dans les rapports bien gardés des lignes courbes. Seulement les proportions des lignes droites sont par elles-mêmes plus favorables et moins sujettes à s'altérer que les autres.

» Lorsque vous aurez acquis une connoissance générale des parties du corps, de leur liaison et de leurs rapports ; lorsque vous les connoîtrez assez pour appercevoir et pour expliquer dans un dessin le trop ou le trop peu, les ecarts, les transpositions, les dérangemens ; lorsque vous serez bien sûr de votre coup-d'œil et de votre discernement, alors seulement vous passerez à l'étude des caractères particuliers.

» Commencez par des visages dont la forme ait quelque chose de bien marqué ; par des personnes dont le caractère vous offre du moins un côté positif et non-équivoque. Prenez, par exemple, ou un penseur très-profond, ou un imbécille né ; un homme délicat, sensible, facile à émouvoir, ou bien un homme obstiné, dur, froid et insensible.

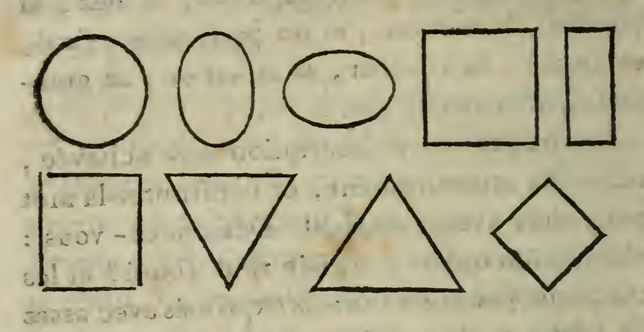
» Ce caractère individuel, vous l'étudierez premièrement comme si vous n'aviez que lui seul à étudier. Observez votre sujet dans l'ensemble et dans les parties séparées. Décrivez-vous à vous-même en termes exprès sa forme et ses traits, comme si vous deviez dicter son portrait à un peintre. Si la chose est possible, demandez à l'original des séances pour

votre

votre description, comme s'il étoit question de le copier le crayon à la main. Dessinez-le ainsi en paroles d'après nature. Observez d'abord la stature; puis vous examinerez les proportions, c'est-à-dire, celles apparentes, telles qu'elles peuvent être mesurées par des lignes perpendiculaires et horizontales; enfin, vous déterminerez successivement le front, le nez, la bouche, le menton, et en particulier, l'œil, sa forme, sa couleur, sa situation, sa grandeur, sa cavité, etc.

» Lorsque votre description sera achevée, relisez-la attentivement, et confrontez-la mot pour mot avec l'original. Demandez-vous: n'ai-je rien oublié? n'ai-je rien ajouté? et les traits que j'ai saisis sont-ils exprimés avec assez de vérité et de précision? Sur cette description, vous dessinerez ensuite le portrait de la personne en son absence. Vous l'avez mal décrite, vous l'avez mal observée, ou du moins vous ne l'avez pas observée en physionomiste, si votre esquisse ne rend pas le caractère principal de l'original. Pour vous en faciliter les moyens et vous assurer du succès, habituez-vous à saisir promptement et à vous bien imprimer les traits essentiels de la physionomie que vous voudrez étudier. Voici comment je

m'y prends : J'examine d'abord le visage en face. La forme est le premier objet qui fixe mon attention ; je considère si elle est ronde, ovale, carrée, triangulaire, ou á laquelle de ces figures principales elle répond le mieux. Je les ajoute ici pour expliquer d'autant plus clairement mon idée.



»Il est peu de visages qui n'aient quelque ressemblance avec l'une ou l'autre de ces figures, ou qui ne puissent y être ajustés aisément. La forme du visage trouvée, je cherche celle du profil, et je la rapporte à l'une des moitiés de mes quatre figures. Après cela je fixe la longueur perpendiculaire des trois sections ordinaires, du front, du nez et du menton. J'observe leurs différences perpendiculaires et le rapport de leur situation. L'opération devient aisée, si je tire une ligne

en idée depuis le point le plus enfoncé de la racine du nez, jusqu'au point le plus avancé de la lèvre de dessus : moyennant quoi je puis comprendre ces rapports sous trois classes générales ; une pour les formes perpendiculaires, une pour celles qui avancent par le haut, et une autre pour celles qui rentrent par le haut. A moins d'adopter ces points fixes et faciles à trouver; à moins de se les représenter comme la base de la physionomie, il est absolument impossible de reproduire d'imagination la véritable forme de la tête avec une exactitude physiognomonique ».

Lavater recommande aussi cette méthode aux jeunes peintres en portraits : ils doivent s'y assujettir nécessairement s'ils veulent parvenir à dessiner la forme du visage correctement, et d'après les règles de la physionomie.

Ces points une fois imprimés dans ma mémoire, dit-il, je parcours séparément le front, les sourcils, l'entre-deux des yeux, le passage du front au nez et le nez même. Je fais une attention particulière à l'angle caractéristique que forme le bout du nez avec la lèvre de dessus ; j'examine s'il est droit, obtus ou aigu, et je retiens lequel de ses côtés l'emporte en longueur, si c'est le haut

ou le bas. La bouche, vue de profil ; n'admet aussi que trois formes principales : ou bien la lèvre de dessus déborde celle d'en-bas ; ou bien elles sont placées toutes deux en ligne perpendiculaire ; ou bien c'est la lèvre de dessous qui avance. Je fais les mêmes distinctions pour mesurer et pour classifier le menton : il sera ou perpendiculaire, ou saillant, ou rentrant. Le dessous du menton décrira une ligne horizontale, ou bien il sortira de cette direction, soit en remontant, soit en descendant. Je m'arrête encore soigneusement à la courbure de l'os de la mâchoire, qui est souvent de la plus grande signification (1).

Quant à l'œil, il faut mesurer d'abord sa

---

(1) Quelqu'un qui n'est point accoutumé à faire des observations, aura de la peine à concevoir que d'après l'indice d'un seul os, on puisse porter un jugement prompt et sûr des qualités internes. Lavater remarque, à cette occasion (et il seroit aisé d'appliquer sa thèse à tous les os du corps humain, sans avoir égard à la peau et aux chairs qui les couvrent), qu'un physionomiste habile pourroit, les yeux bandés et au simple attouchement de l'os de la mâchoire, deviner en grande partie un caractère qui auroit échappé jusqu'à ce moment à toutes ses recherches. Souvent en étudiant des sujets dont les facultés extraordinaires m'étoient connues, ce seul os, vu en profil, m'a fourni des indices plus sûrs et plus positifs que tous les autres traits du

distance de la racine du nez ; puis observer sa grandeur, sa couleur, et enfin le contour des paupières. C'est ainsi qu'en très-peu de tems on parvient à étudier un visage, et à l'apprendre pour ainsi dire par cœur, comme on apprendroit un morceau de poésie. D'abord, le poëte doit jeter un coup-d'œil sur l'ensemble ; parcourir les divisions principales ; s'imprimer l'ordre des périodes ; ensuite réciter à livre fermé, et lorsqu'il se voit arrêté, consulter encore une fois le texte. Telle est la méthode qu'il faut suivre pour bien retenir les traits d'un visage. C'est le seul moyen de s'exercer dans l'art d'observer, et d'y acquérir cette espèce de supériorité que demande la science des physionomies.

---

visage. Je conseillerois donc, dit-il, aux peintres et aux dessinateurs, de faire tomber le jour sur leurs profils, de manière que cette partie acquière tout le relief possible. Cet auteur ajoute qu'il a vu nombre de portraits (même de ceux dont les originaux lui étoient inconnus), où elle étoit honteusement négligée. Jeunes artistes, qui êtes appelés par état et par goût à représenter le visage de l'homme ; qui êtes chargés de nous conserver l'image des objets de notre tendresse, recevez l'avis d'un observateur qui n'a point été initié dans les secrets de votre art. Que le plus bel œuvre de la nature ne soit point altéré et défiguré entre vos mains par un effet de votre paresse, de votre inattention et de votre ignorance !

Après avoir ainsi étudié à fond un visage caractéristique, examinez plusieurs jours de suite toutes les physionomies que vous rencontrerez ; et cherchez-en une qui vous offre des ressemblances frappantes avec le sujet dont vous vous êtes occupé. Pour mieux découvrir ces rapports, attachez-vous d'abord uniquement au front. S'il ressemble, comptez aussi sur la ressemblance des autres traits. Le grand secret des recherches du physionomiste, c'est de simplifier, d'abstraire et d'isoler les traits principaux et fondamentaux qu'il lui importe de connoître.

Dès que vous aurez trouvé un tel front, et par conséquent, d'après les principes de Lavater, un tel visage ressemblant, mettez-vous aussitôt à l'étudier à son tour ; tâchez de rapprocher ce qui manque encore pour une entière analogie ; approfondissez le caractère de ce nouveau personnage, et sur-tout le côté saillant que vous avez reconnu au précédent. Si la ressemblance de leurs traits est bien marquée, bien décidée, vous ne tarderez pas à découvrir le signe physiognomique de leur conformité d'esprit. L'auteur dit qu'il rétractera ce qu'il avance ici, quand on lui aura produit deux individus, qui, avec les

mêmes ressemblances extérieures, n'auront pas la même tournure de caractère. Dans ce cas seul il conviendra que le rapport physionomique de ces personnes n'est pas le signe distinctif de la qualité intellectuelle qui les rend remarquables.

Pour être encore plus sûr de son fait, il faut épier le moment décisif où ce caractère prédominant est mis en activité ; observer alors la ligne qui naît du mouvement des muscles, et la comparer dans les deux visages. Ces lignes sont-elles encore pareilles, la conformité d'esprit ne sauroit plus être un problème.

Si l'on rencontre après cela un trait singulier dans la physionomie d'un homme extraordinaire, et que le même trait reparoisse une seconde fois sur le visage d'un homme distingué, sans qu'on puisse le trouver ailleurs, ce trait fondamental deviendra un signe positif du caractère, et y fera apercevoir une infinité de nuances qui peut-être auroient échappé.

Éclaircissons cette idée par un exemple. Haller étoit certainement, à plusieurs égards, un homme extraordinaire. Parmi d'autres traits de physionomie qui lui étoient communs avec une multitude de gens éclairés, Lavater a

trouvé chez lui, au-dessous de la paupière inférieure, un trait particulier, un contour, un muscle qu'on n'a point encore vu de la même forme et de la même précision : l'auteur ignore jusqu'ici la signification de ce trait; mais il le cherche soigneusement de tous côtés. S'il le rencontre, dit-il, dans quelque individu, il examinera cet individu de près, et il verra bientôt, en le mettant sur des matières qui étoient du ressort de Haller, s'il a la même espèce de génie qui distinguoit ce savant, ou jusqu'à quel point il en approche. Il est certain, d'après son expérience, qu'en découvrant encore deux visages avec le même trait, il aura deviné une nouvelle lettre de l'alphabet physiognomonique. Il se peut, au reste, que Haller ait eu des foiblesses dont ce trait fût le signe distinctif, et par conséquent, il est très-possible que Lavater l'aperçoive tôt ou tard dans un homme ordinaire, qui, sans avoir une des qualités éminentes de Haller, ne lui ressemble que par son côté foible. Le contraire paroît cependant plus probable ; mais sans vouloir se prévenir ni pour l'un ni pour l'autre sentiment, il suspendra son jugement jusqu'à ce que le fait soit décidé.

L'une des premières régles sera donc de commencer par les caractères les plus extraordinaires. Il faut étudier, avant toute chose, les caractères extrêmes, les extrémités les plus éloignées des caractères opposés : d'un côté les traits d'une bonté excessive, de l'autre ceux d'une noire méchanceté ; un poëte plein d'imagination et de chaleur, ou un esprit apathique, que rien ne sauroit émouvoir ; un imbécille-né, ou un homme à grands talens.

On doit visiter, pour cet effet, les hôpitaux des foux, y choisir des sujets complètement égarés, dessiner la forme et les traits de leur visage ; d'abord les traits qui leur sont communs à tous, puis ceux qni distinguent chacun en particulier. L'étude de l'individu conduira à des règles générales, dont l'application deviendra très-aisée. Il faut pour cela dessiner et décrire exactement ; étudier chaque partie séparément, la considérer ensuite dans sa liaison et dans ses rapports ; se demander où est le siége, où sont les marques caractéristiques de la folie, détacher chaque trait ; distinguer ceux qui sont positifs, et les rétablir dans le système musculaire, pour en observer les connexions et les nuances : se transporter, après cela, dans une société de gens sensés, qui

pensent et réfléchissent sainement ; là recommencer les opérations et suivre la même méthode que l'on vient d'indiquer. Si l'on manque de tems d'occasions et de facilité pour embrasser dans son plan toutes les parties d'un visage, il faut s'attacher de préférence à deux lignes essentielles, qui dédommagetont, en quelque sorte, du reste, et qui donneront la clef de tout le caractère de la physionomie ; on parle de la fente de la bouche, et de la ligne que la paupière supérieure décrit sur la prunelle : les entendre à fond, c'est avoir l'explication de tout le visage. L'auteur soutient hardiment qu'à l'aide de ces deux linéamens, il est possible et même aisé de déchiffrer les facultés intellectuelles et morales d'un individu quelconque. Quoique nos meilleurs peintres n'y fassent pas assez d'attention, tout le mérite de la ressemblance dépend de ces deux linéamens, et presque toujours ils sont plus mal rendus que les autres. A la manière dont le peintre rendra ces deux traits, vous reconnoîtrez s'il est physionomiste ou non.

Mais ces linéamens dont nous parlons sont si mobiles, et leurs inflexions si délicates, qu'il faut une pratique des plus exercées pour les bien saisir. Par cette raison, l'auteur se

contente souvent de les observer dans le profil, qui les fait mieux ressortir, sur-tout la ligne de l'œil. Si cet expédient ne suffit pas encore, il y ajoute, autant que possible, le passage du front au nez et celui du nez à la bouche. Ces deux parties lui offrant des points fixes et presque invariables, il les dessine exactement en idée, pour les reproduire ensuite de même sur le papier.

Qu'on examine et que l'on compare avec soin les traits dont on a parlé, pris deux à deux, on verra qu'ils ont entr'eux un rapport si parfait, que l'un est toujours supposé et en quelque sorte amené par l'autre, et qu'il n'est pas difficile d'indiquer le second dès que le premier est exactement déterminé. Pour acquérir cette habitude si essentielle, il faut s'astreindre, pendant un certain tems, à ne dessiner autre chose que le même contour de la paupière supérieure et la même ligne de la bouche, se servir, pour cet effet, de petites cartes, et répéter toujours le même dessin deux fois sur chacune; on en aura d'autant plus de facilité à transposer, à ranger et à classifier les lignes. Les deux autres traits seront bientôt trouvés par le moyen des silhouettes; il faudra donc aussi les détacher séparément, les dessiner

sur des cartes, et leur chercher, s'il est possible, des rapports mathématiques.

Lavater dira encore à son disciple : Ces traits caractéristiques dont une observation réitérée a démontré la certitude, ces traits ne sont pas les seuls qu'il faut étudier, décrire, dessiner, détacher et comparer. Les autres doivent être médités avec la même attention, et il n'est pas une seule partie du visage qu'il soit permis de négliger. Elles retracent chacune le caractère entier de l'homme : dédaigner une seule partie du visage, c'est le dédaigner en entier. Celui qui a fait l'œil pour la vue, a formé aussi l'oreille pour l'ouïe, et ses ouvrages ne sont pas des pièces rapportées. Tel œil suppose telle oreille, tel front, tel poil de la barbe. Chaque partie conserve la nature et le caractère du tout, et nous indique la vérité que l'ensemble rend palpable (1). C'est un concert où tous les sons se réunissent, où chaque note doit être observée, où chaque demi-ton est calculé. Souvent dans un auteur, tel passage sur lequel nous avions glissé d'abord,

---

(1) *Nulla enim corporis pars est, quàmlibet minuta et exilis, quantùmvis abjecta et ignobilis, quœ non aliquod argumentum insitœ naturœ, et quò animus inclinet, exhibeat.* Lemnius.

nous sert ensuite à commenter les endroits les plus difficiles. De même aussi un trait accessoire du visage, que nous avions regardé comme indifférent, devient la clef de toute la physionomie, et nous aide à expliquer les traits principaux.

Mais peut-être se sentira-t-on un tact particulier pour telle partie du visage. Certains traits, comme certains talens, nous affectent quelquefois de préférence ; et dans ce cas, il est assez naturel de suivre son penchant. Il faut bien examiner alors quelle est la partie qui convient le plus ; l'étudier spécialement, comme si l'on n'avoit qu'elle seule à étudier, comme si tout le caractère étoit concentré dans ce trait unique.

Pour être physionomiste, il faut faire une étude particulière des silhouettes. Sans elles, plus de physiognomonie. C'est par les silhouettes que le physionomiste exercera et perfectionnera son tact. S'il entend ce langage, il aura l'intelligence de tout le visage de l'homme ; il y lira comme dans un livre ouvert. Tâchons de lui en expliquer les moyens.

D'abord, qu'il apprenne à faire lui-même des silhouettes. Cette opération formera son coup-d'œil : elle l'habituera à résoudre promp-

tement chaque physionomie, et à trouver les contours caractéristiques du visage. Mais surtout, qu'il s'applique à rendre ces contours dans toute leur netteté et dans toute leur précision. Parmi le nombre infini de silhouettes qui ont passé par les mains de Lavater, il en est bien peu, dit-il, qu'il puisse appeler physionomiques. Comme tout dépend de la ligne extérieure, que l'ombre réfléchie sur le papier est presque toujours affoiblie, et qu'il est si difficile de la reproduire avec assez de justesse et de vérité, on recommandera au physionomiste de faire usage du microscope solaire, et on lui rappellera que la tête qu'il veut dessiner doit être approchée du mur autant que possible, mais dans une attitude parfaitement libre et dégagée. Pour cet effet, on peut se servir d'une planche échancrée par le bas, qui appuie sur l'épaule, et qui repose sur quatre pieds de quatre ou cinq pouces de hauteur. On couvre la planche d'une feuille de papier bien unie et bien tendue, qui suit l'échancrure du bois et qu'on colle avec de la cire. Une méthode encore plus commode, est celle du siége que Lavater a décrit à la page 160 de son second volume. Moyennant cet appareil, l'ombre vient se réfléchir sur une

glace polie, qui est également échancrée par le bas, et derrière laquelle on attache un papier huilé. On dessine subtilement la silhouette; et après l'avoir détachée du cadre, on repasse le trait qui dans la première position perpendiculaire n'a pu être prononcé assez fortement ni assez hardiment. Cela fait, on réduit la silhouette en petit, en évitant avec soin d'émousser, soit les pointes, soit les angles. On noircit l'une de ces copies réduites, et l'on en conserve une seconde en blanc pour mesurer l'espace intérieur.

On suspend ensuite la grande silhouette perpendiculairement, et on la dessine à la main jusqu'à ce qu'on ait attrapé la ressemblance du profil réduit.

L'étudiant en physiognomonie ne doit pas laisser échapper une seule occasion de s'exercer dans l'art d'observer et dans celui du dessin. On ne sauroit s'imaginer, et il n'y a que l'expérience qui puisse en convaincre, combien on gagne à dessiner et à comparer; on apprend par-là que le moindre écart peut altérer toute l'expression du caractère.

Il faut s'accoutumer à commenter chaque silhouette, et à noter en termes précis ce qu'on sait positivement du caractère de l'original.

Lorsqu'on aura rassemblé un certain nombre de silhouettes exactement dessinées et dont le caractère est connu, il s'agira de les classifier; mais il faut bien se garder, dans le commencement, d'associer celles qui semblent annoncer le même caractère intellectuel ou moral, car, quelque exacte que soit une description caractéristique, elle sera toujours vague, si elle n'est pas déduite des régles de la physiognomonie; il y a d'ailleurs une infinité de qualités intellectuelles et morales, que nous comprenons sous des dénominations générales, tandis qu'en effet elles diffèrent prodigieusement, et supposent, par conséquent aussi, une dissemblance marquée dans les traits. Il ne faut donc pas commencer par rapporter les silhouettes à la classe des titres qui pourroient convenir à leurs originaux. Ce seroit une erreur, par exemple, de ranger dans la classe du génie, les profils de deux hommes reconnus l'un et l'autre pour génies, et de vouloir établir des points de ressemblance entre leurs silhouettes. Il se peut, au contraire, que que celles-ci n'aient pas le moindre rapport, ou même qu'elles soient totalement opposées.

Mais comment classifier les silhouettes? C'est

C'est d'après leur ressemblance, et premièrement d'après la ressemblance des fronts. Voilà, doit-on dire, deux fronts dont les rapports sont frappans; examinons aussi en quoi consiste la conformité d'esprit. Ce front-ci se retire et se courbe de telle manière, il peut être compris sous un tel angle: cet autre approche beaucoup de cette forme; voyons si la conformité d'esprit se trouve dans le même rapport. Pour plus de certitude, il faut mesurer la grande silhouette avec le transporteur, prendre pour base le rapport de la hauteur depuis le sommet de la tête jusqu'à la ligne qui la couronne en passant par la racine du nez et les sourcils. Observateurs, pour qui l'étude de l'homme est un objet sérieux, c'est par cette voie que vous parviendrez au but de vos recherches. Vous trouverez que la conformité des contours suppose aussi la conformité des facultés intellectuelles. Vous trouverez que, généralement parlant, la même espèce de front indique aussi une même façon de voir et de sentir. Vous trouverez que, comme chaque contrée du globe a sa latitude et une température qui y est analogue, chaque visage aussi et chaque front ont leur hauteur donnée, et des modifications qui y sont proportionnelles.

On pourra aisément simplifier ces observations, en composant un alphabet particulier pour les silhouettes des fronts, de manière qu'à la première vue, un front quelconque puisse être indiqué par sa lettre, par le nom de sa classe, par son nom générique ou spécifique. Lavater s'occupe effectivement d'une pareille table qui comprendra toutes les formes du front réelles et possibles, et qui sera insérée dans son traité des lignes physionomiques ; mais il conseille à chaque physionomiste d'en composer une pour son propre usage. Toutes ces tables doivent s'accorder ensemble, puisqu'elles sont fondées sur des figures mathématiques qui ne varient jamais.

Il faut examiner aussi avec une attention particulière, quels sont les caractères que la silhouette fait ressortir le plus, quels sont ceux qui y paroissent le moins : on ne tardera pas à se convaincre qu'elle rend beaucoup mieux les caractères actifs, que les caractères purement sensibles et passifs.

Il faut s'exercer aussi à dessiner des profils en forme de silhouette, à la main et d'après nature ; y ajouter l'œil, la bouche et les traits de mémoire, transformer le profil en face, et réduire celle-ci de nouveau en profil ; découper

des profils de fantaisie, et tâcher d'en extraire des lignes et des traits dont la signification soit positive; simplifier chacun de ces traits autant que possible; les dessiner exactement et séparément sur des cartes; et l'on parviendra sans peine à les ranger, à les composer et à les décomposer. Cette méthode procurera des facilités étonnantes pour les observations les plus difficiles et les plus compliquées.

Par la simplification des traits, se ménager la facilité de les transposer, de les rapprocher et de les comparer ainsi isolés, c'est un des grands moyens que le physionomiste doit employer.

Suivant l'avis de Lavater, la base du front contient la somme de tous les contours du crâne, et celle de tous les rayons qui partent du sommet de la tête.

Il présumoit par le raisonnement, et l'expérience lui a confirmé depuis, que dans un homme bien portant, cette ligne fondamentale exprime toute la mesure de sa capacité et de sa perfectibilité.

Un physionomiste consommé distingueroit, par ces contours seuls, la différence des caractères dans une foule rassemblée sous ses fenêtres.

Pour bien saisir ce trait fondamental, il

faut souvent dessiner le même front en profil et de face ; il faut le dessiner d'après l'ombre et le mesurer.

On convient qu'il est difficile de retrouver au premier coup-d'œil, dans le front vu en profil ou par-devant, tout le contour fondamental du crâne ; cependant, avec une application suivie, il est possible d'acquérir cette habitude. Dans un couvent, par exemple, lorsque les moines tonsurés se baisseroient pour prier, ou qu'ils officieroient au chœur, on pourroit faire, dit Lavater, des remarques très-intéressantes sur la différence de ces lignes et sur leur expression.

Rien n'est plus difficile que de bien observer les hommes dans le commerce ordinaire de la vie et pendant la veille. Avec mille occasions de les voir, il est rare d'en trouver une seule où l'on puisse, sans indiscrétion, les étudier à son aise. Le physionomiste devroit donc tâcher d'observer aussi des personnes endormies. Il les dessinera dans cet état : il copiera en détail les traits et les contours ; il conservera sur-tout les attitudes, ne fût-ce que par des lignes générales ; il saisira les rapports qui se trouvent entre le corps, la peau, les bras et les jambes. Ces attitudes et ces rapports

sont d'une signification infinie, et particulièrement chez les enfans. La forme du visage y est aussi analogue, et cet accord est visible. Chaque visage répond individuellement à l'attitude du corps et des bras.

Les morts fournissent un nouveau sujet d'étude. Leurs traits acquièrent une précision et une expression qu'ils n'avoient ni dans la veille ni dans le sommeil. La mort fait cesser les agitations auxquelles le corps est en proie, tant qu'il est uni à l'ame. Elle arrête et fixe ce qui auparavant étoit indécis et vague. Tout se met au niveau; les traits rentrent dans leur vrai rapport, pourvu qu'ils n'aient pas été détraqués par des maladies trop violentes ou par des accidens extraordinaires.

Ce qu'on doit recommander au physionomiste préférablement à tout, c'est l'étude des plâtres. Rien n'est plus propre à l'observation qu'une figure moulée. On peut l'étudier en tout tems, en tout sens et avec tout le calme de la réflexion. On peut la placer dans différens jours, la silhouetter et la mesurer de tous les côtés. On peut la copier de toutes les manières, dessiner exactement chaque partie, et en fixer les contours avec une certitude presque mathématique. Ces essais ramèneront

et attacheront le physionomiste au réel, aux vérités immuables de la physionomie, c'est-à-dire, à l'étude des parties solides, qui sera toujours le grand but de toutes ses recherches.

Comparez le buste d'un homme de génie avec celui d'un imbécille-né, analysez-les l'un et l'autre, dessinez et mesurez-les dans l'ensemble et dans les détails, et votre foi en physionomie approchera de la certitude que vous avez de votre propre existence, et vous apprendrez à connoître les hommes autant que vous vous connoissez vous-même.

Lorsqu'une fois on aura un frontomètre exact (et Lavater espère bientôt posséder cet instrument dans sa perfection), lorsque le disciple de la physiognomonie en aura l'usage, au point de pouvoir, à la simple vue et sans mesure, déterminer avec une certaine précision la capacité et le caractère de chaque front, et en indiquer les courbures et les angles; lorsqu'il saura distinguer, d'après les lignes fondamentales et les profils de cette partie du visage, un caractère dur d'un caractère mou, un esprit vif et prompt d'un esprit lent et tardif, quels progrès étonnans ne fera-t-il pas dans la connoissance de l'homme! Pour cet effet, on conseilleroit au physionomiste de se procurer une collection de crânes de

personnes connues ; qu'il tire les silhouettes de ces crânes, qui reposeront tous sur une même planche horizontale ; qu'il cherche les triangles dans lesquels ils peuvent être compris. Il doit choisir des personnes connues, car il faut apprendre avant d'enseigner. Il doit comparer le fait avec le fait, le caractère positif de l'extérieur avec le caractère positif de l'intérieur, et ce n'est qu'après avoir trouvé les rapports de l'un à l'autre, qu'il étudiera les rapports inconnus des caractères approchans. Il ne faut pas se presser de donner des préceptes : s'ils ne soutiennent pas l'examen le plus sévère, ils exposeront à la honte et au mépris. A-t-on la réputation d'être physionomiste, on vous fait mille questions indiscrètes, auxquelles on vous oblige de répondre sur-le-champ. Ces questions sont ridicules, sans doute ; mais n'y auroit-il pas une vanité plus ridicule encore à vouloir y satisfaire ? Il faut avoir avant de donner. Voilà pourquoi Lavater dit à chaque commençant : « Observez en silence, et ne communiquez vos jugemens qu'à un petit nombre d'amis ; ne répondez point à tous ces curieux qui cherchent moins la vérité qu'ils ne vous tendent des piéges. Si vous n'avez d'autre but que de briller par votre

savoir ; si c'est là le seul motif qui vous anime, vous ne réussirez jamais dans la science dont nous traitons. Croyez-vous avoir fait quelque découverte ; avant de la mettre au jour, attachez-vous à la constater, vérifiez-la par des expériences exactes et réitérées, consultez avec un observateur éclairé ; mais renvoyez les questionneurs indiscrets, et n'augmentez point votre embarras par des jugemens précipités ».

Une collection d'empreintes de médailles anciennes et modernes en gypse, est encore une ressource essentielle et presque indispensable pour le physionomiste. Ces sortes de profils réduits en petit fournissent les plus grandes facilités pour la classification et la transposition. On ne peut guère compter sur les médailles, quant à l'expression des traits : mais les formes principales du profil sont d'autant plus vraies ; et quand même on leur refuseroit toute espèce d'authenticité, elles n'en serviroient pas moins à exercer le tact physiognomonique et à classifier les visages.

Le physionomiste ne sauroit assez étudier le langage. La plupart de nos erreurs ont leur source dans son imperfection, dans le défaut de signes parfaitement caractéristiques et adaptés au sujet. Une vérité qui a toute la simplicité

et toute la clarté dont elle est susceptible ; une vérité rendue avec tous les traits qui lui sont propres, et énoncée avec la précision convenable ; une telle vérité ne peut être méconnue de personne. La connoissance des langues sera donc un des principaux objets de votre application. Étudiez votre langue maternelle ; étudiez les langues étrangères, et surtout la langue française, qui est si riche en expressions physiognomoniques et caractéristiques. Dans les lectures, les sociétés, on épiera tous les mots significatifs, et on les notera dans un vocabulaire. C'est ainsi, par exemple, qu'on établira différentes classes, différentes espèces, pour l'amour, pour le jugement, pour l'esprit, etc.

Le disciple de la physionomie a besoin d'un registre aussi complet que possible de tous les visages caractéristiques. Il le composera lui-même d'après les écrits des auteurs qui ont le mieux étudié les hommes, et d'après son propre génie. Lavater a déjà rassemblé plus de quatre cents noms de visages de toute espèce, et il s'en faut bien que cette nomenclature lui suffise : il faut donc chercher un nom caractéristique général pour chaque visage que l'on voudra observer, mais ne pas

trop se hâter de lui imposer sa dénomination ; voir de combien de manières celle-ci peut être modifiée, la suivre dans toutes ses distinctions, et avant d'en venir à l'application, examiner attentivement si on n'a rien confondu. Alors seulement on dessinera la forme du visage, et on en fera la description caractéristique.

Voici quelques-unes des classes du registre de l'auteur : état du corps, état de l'ame ; caractère moral, affections immorales ; énergie ; esprit, jugement, goût ; religion ; imperfections ; physionomies nationales ; physionomies de gens que l'on appelle de qualité, physionomies de gens en place, physionomies d'artisans, etc.

Le mot *esprit*, par exemple, reçoit à son tour les sous-divisions suivantes : esprit juste, esprit présent, esprit de saillie, abus de l'esprit, esprit maussade, fin, doucereux, vif, brillant, vain, sérieux, sec, froid, grossier, populaire, critique, prompt, jovial, enjoué, badin, gai, folâtre, comique, burlesque, malin, moqueur, ironique, mordant, etc.

Lorsque l'on étudiera le caractère du visage dans un tableau ou dans un dessin, et que l'on aura trouvé le nom qui lui convient, il

faut copier exactement le contour de la tête, ne fût-ce que par quelques traits légers, ou même par des points. Lavater aime à simplifier les opérations. La forme du visage en général; le rapport des parties constituantes; leur courbure ou leur situation : ces trois objets méritent une attention particulière, et pourront être indiqués par les lignes les plus simples, comme on le verra dans le traité des lignes physionomiques.

Si l'on a de la peine à démêler tout d'un coup le caractère positif, il faut tâcher de le découvrir par la négative, c'est-à-dire, récapituler tous les noms qu'il semble exclure; parcourir le vocabulaire d'un bout à l'autre; et dès qu'on apercevra des approximations, s'y arrêter : leur comparaison aidera à trouver le vrai nom. Si un registre assez complet ne fournit pas une seule dénomination dont on puisse se servir, le visage n'en sera que plus remarquable; et on l'étudiera dans toutes ses situations, dans tous ses plis et replis, jusqu'à ce qu'on l'ait approfondi. Plus une physionomie est énigmatique, plus son déchiffrement promet de découvertes.

Étudiez, dira encore Lavater à son disciple, les portraits et les tableaux d'histoire des

meilleurs peintres et des meilleurs dessinateurs. Parmi les peintres en portraits, Mignard, Largillière, Rigaud, Kneller, Reynolds et Van-Dik, occupent suivant lui le premier rang. Il préfère cependant les portraits de Mignard et Rigaud peints par eux-mêmes, à tous les Van-Dik; ceux-ci manquent souvent d'illusion et d'exactitude, parce que Van-Dik s'attachoit plus à l'ensemble de la physionomie qu'aux détails. Malheureusement c'est un reproche qu'on peut faire, avec plus de fondement encore, à une infinité de maîtres flamands, anglois et italiens. (L'auteur en excepte Giboon, Van der Banck, Mans, Poel, et quelques autres.) Sous le prétexte spécieux qu'il ne faut pas être copiste servile, on passe avec une légèreté impardonnable sur les détails les plus délicats; on cherche les grands effets, et on veut en imposer au goût en rendant la nature en gros. Ce n'est pas là ce que demande le physionomiste, et ce n'est pas ainsi que se présente la nature. Ne rendre que ses parties frappantes, c'est avouer qu'on ne la connoît pas, qu'on l'a mal étudiée.

Quelle école instructive fournissent au physionomiste les meilleurs morceaux de Kupetzky, de Kilian, de Lucas Kranach, et sur-tout de

Holbein ! Qu'on leur refuse quelquefois, si l'on veut, le goût et une touche hardie ; le vrai est toujours préférable au beau. Un auteur vrai plaît beaucoup plus qu'un auteur élégant; et sans aimer une exactitude pénible, on soutiendra pourtant qu'un Érasme de Holbein l'emporte sur tous les Van-Dik, tant pour la vérité que pour la naïveté. Mépriser les détails, c'est mépriser la nature : où les détails sont-ils traités avec autant de richesse et de facilité que dans les ouvrages de ce peintre ?

Les têtes de Denner seroient incomparables pour l'étude de la physionomie, si les détails microscopiques répondoient mieux à l'esprit de l'ensemble.

Soutmann, dont nous avons quelques bonnes têtes, seroit tout aussi peu celui qu'on proposeroit pour modèle. Lavater fait plus de cas de la précision et de la vigueur de Blybof : mais le connoisseur, le vrai peintre, le physionomiste, mettront au-dessus de tout les portraits de Morin.

On n'a vu que très-peu de têtes de Rembrand, dont le physionomiste puisse tirer parti.

Avec plus de santé, de connoissances et d'habitude, Colla seroit devenu peut-être un

des premiers peintres en portraits. Ses têtes sont presque autant d'études.

Parmi les peintres et les dessinateurs qui ont traité l'histoire, il y en a bien peu qui aient été physionomistes ; presque tous se sont bornés à exprimer le langage des passions, et ils n'ont pas été plus loin. Voici, en attendant, le catalogue de quelques-uns qui ont excellé dans leur art, et dont les ouvrages méritent à tous égards une attention particulière, quoiqu'à tout prendre, le moindre tableau d'un peintre médiocre ne soit pas à mépriser dans notre science.

Le physionomiste étudiera chez le Titien la noblesse du style, le naturel et le sublime de l'expression, les visages voluptueux. Il y a, à Dusseldorf, un portrait de ce peintre qui est un chef-d'œuvre presque incomparable de naturel et d'expression.

Michel-Ange nous fournira des caractères énergiques, fiers, dédaigneux, sérieux, opiniâtres.

Nous admirerons dans les têtes du Guide, l'expression touchante d'un amour tranquille, pur, céleste.

Les ouvrages de Rubens nous offriront les linéamens de la fureur, de la force, de

l'ivrognerie, de tous les excès du vice. C'est dommage qu'il n'ait pas fait un plus grand nombre de portraits. Son cardinal Ximenès, qui est à Dusseldorf, l'emporte, selon Lavater, sur les meilleurs Van-Dik.

Van der Werf sera notre modèle pour les physionomies modestes et souffrantes.

Nous chercherons chez Lairesse, chez le Poussin, et sur-tout chez Raphaël, une composition simple, la profondeur dans les pensées, le calme de la noblesse, un sublime inimitable. Raphaël ne sauroit être assez étudié; mais ce n'est que dans le grand genre, auquel ses figures et ses airs de tête se rapportent toujours.

Il ne faut pas attendre beaucoup de noblesse de Hogarth; le vrai beau n'étoit guère à la portée de ce peintre, qu'on seroit tenté d'appeler le faux prophète de la beauté : mais quelle richesse inexprimable dans ses scènes comiques ou morales de la vie! Personne n'a mieux caractérisé les physionomies basses, les mœurs crapuleuses, les charges du ridicule, les horreurs du vice.

Gerard Dow a bien rendu les caractères bas et ceux des fripons, les physionomies qui expriment l'attention. On voit de lui, à

Dusseldorf, un charlatan entouré de peuple : ce morceau seroit une excellente théorie pour les lignes physionomiques.

Il faut consulter Wilkenboon pour l'expression de l'ironie, Spranger pour les passions violentes.

Callot avoit le talent de représenter avec un naturel singulier les mendians, les filous, les bourreaux. C'est aussi le genre de A. Bath.

On peut choisir Henri Goltius et Albert Durer pour toutes sortes de sujets comiques et bas, pour les paysans, les valets, etc.

Martin de Vos, Lucas de Leyde, et Sébastien Brand, ont excellé dans le même genre ; mais on trouve aussi chez eux des physionomies pleines de noblesse, et d'un sublime vraiment apostolique.

Rembrand, entre autres mérites, avoit celui de bien rendre les passions du petit peuple.

Annibal Carrache entendoit supérieurement le comique et les charges de toute espèce. Il avoit sur-tout le talent, si nécessaire au physionomiste, de présenter le caractère en peu de traits.

Chodowiecki seul vaut toute une école. Ses enfans, ses jeunes filles, ses mères de famille, ses valets sont admirables. Chez lui chaque

vice

a ses traits caractéristiques ; chaque passion, les attitudes et les gestes qui lui conviennent. Il a étudié en observateur habile tous les rangs de la société. La cour et la ville, le bourgeois et le militaire, lui fournissent tour-à-tour les scènes les plus variées et les plus vraies.

Scellenberg a un tact particulier pour rendre les ridicules de province.

On peut citer de Lafage ses bacchanales, ses physionomies gaies et voluptueuses.

Rugendas est le peintre de la fureur, de la douleur, des grands effets de la passion.

Bloemaert n'a pour lui que les attitudes qui marquent l'abattement.

Les têtes de Schlütter, gravées à l'eau-forte par Rode, caractérisent très-bien la souffrance dans les grandes ames.

Le gigantesque est le genre favori de Fuesli. Son génie s'exerce sur des caractères énergiques : il peint à grands traits les effets de la colère, de la frayeur et de la rage, toutes sortes de scènes terribles.

Dans les tableaux de Mengs, que de goût, de noblesse, d'harmonie et de calme !

Ceux de West portent l'empreinte d'une noble simplicité, du calme et de l'innocence.

Toutes les passions se trouvent réunies dans les yeux, les sourcils et les bouches de le Brun.

Tels sont en partie les maîtres que le physionomiste doit étudier ; il se choisira dans chaque ouvrage de peinture les traits les mieux rendus, et il les notera dans son répertoire sous les titres qui y répondent.

S'il suit la méthode qu'on vient de lui tracer, l'auteur ose lui promettre qu'il ne tardera pas à voir ce qui n'est aperçu de personne, quoiqu'exposé à la vue de tout le monde, et qu'il possédera en peu de tems des connoissances que nul ne se met en peine d'acquérir, quoiqu'elles soient à la portée de chacun. Mais d'un autre côté, la plupart des peintres que nous venons de citer, n'enseignent que la pathognomonie. Il en est bien peu qui se soient attachés a la forme solide du corps ; et ceux qui méritent peut-être à cet égard le nom de physionomistes, ne le sont, pour ainsi dire, que par hasard, puisqu'à tout moment ils s'écartent de la règle.

La nature a modelé tous les hommes d'après une même forme fondamentale. Celle-ci varie à l'infini ; mais elle ne sort pas plus de son parallélisme et de ses proportions, qu'un

pantographe ou qu'une règle parallèle. Tout individu dont les traits s'écartent du parallélisme général de la figure humaine, à moins que cette déviation ne soit l'effet d'accidens malheureux dont il a été la triste victime, est un monstre de conformation. Au contraire, plus la forme répond à la régularité de ce parallélisme, plus elle est parfaite. C'est là une observation que chaque disciple de la physiognomonie doit répéter avec l'auteur; et lorsqu'il l'aura vérifiée, qu'il l'adopte pour principe.

Cependant, un exterieur rebutant n'exclut pas toujours de grandes facultés intellectuelles. Il faut l'avouer, le génie et la vertu se cachent quelquefois dans une cabane obscure; pourquoi ne pourroient-ils pas aussi revêtir une forme irrégulière ? Mais d'un autre côté, on doit convenir qu'on rencontre telles et telles formes où le génie et la noblesse du sentiment ne sauroient trouver entrée, comme il y a des bâtimens qui cessent d'être logeables pour des créatures humaines. Le physionomiste s'appliquera donc à connoître quelles sont les formes régulièrement belles qui appartiennent exclusivement aux grands esprits; quelles sont les formes irrégulières qui conservent encore assez d'espace pour admettre le talent et la vertu,

ou qui, en rétrécissant cet espace d'un côté, concentrent peut-être davantage l'énergie des dispositions naturelles.

Lorsqu'un trait principal du visage est significatif, le trait accessoire le sera aussi. Le dernier a son principe comme le premier : tout a ses causes ou rien n'en a. Celui qui n'est pas frappé de l'évidence de cet axiome, et à qui, pour s'en convaincre, il faut encore des preuves, doit abandonner l'étude de la physionomie.

Le plus beau des visages est susceptible de dégradation, et il n'en est point de si laid qui ne puisse prétendre à l'embellissement ; bien entendu cependant que dans ces changemens, la forme du visage et le genre de la physionomie conservent toujours leur base primitive.

C'est au physionomiste à étudier les degrés de la perfectibilité ou de la corruptibilité de chaque forme de visage. Qu'il combine souvent l'idée d'une belle action avec un visage rebutant, et réciproquement l'idée d'une action vile avec une physionomie heureuse.

Les caractères positifs du visage annoncent toujours des facultés positives; mais le défaut

de ces caractères ne suppose pas le défaut absolu des facultés correspondantes.

Étudiez avec une attention particulière les visages auxquels vous trouverez un défaut total de correspondance ; ceux qui pour subsister ensemble ont, en quelque sorte, besoin de la médiation d'un troisième. Deux visages qui offrent un parfait contraste, sont un spectacle intéressant pour le physionomiste.

Abandonnez-vous toujours aux premières impressions, et même fiez-vous y plus qu'aux observations, dit Lavater. Les aperçus sont-ils le résultat d'un sentiment involontaire, excité par un mouvement subit ; on doit être sûr alors que la source en est pure, et qu'on peut se passer de recourir à l'induction. Ce n'est pas cependant qu'il faille jamais négliger la voie des recherches ; au contraire, il faut dessiner le trait, la forme, la mine qui ont d'abord affecté ; leur opposer les contrastes les plus éloignés, et demander à une ou plusieurs personnes capables de sentir et de juger sainement, quelles sont les qualités différentes que ces deux visages expriment. Si tous les suffrages se réunissent, il faut suivre comme une inspiration cette première impression qu'on a reçue.

De toutes les observations qu'on a occasion de faire, n'en négligez aucune, quelque fortuite, quelque indifférente qu'elle paroisse. Il faut les recueillir toutes avec un soin égal, quand même on n'y attacheroit d'abord aucun prix. Tôt ou tard on en retirera de l'utilité.

On doit remarquer les différentes statures; les grandes, les moyennes, les petites, les contrefaites; examiner ce qui est commun à chacune. Elles ont des caractères propres qui appartiennent à tous les individus de la classe qu'elles composent, et qui reparoissent dans l'ensemble de la physionomie comme dans les traits séparés.

Il faut remarquer aussi la voix (comme font les Italiens dans leurs passe-ports et dans leurs signalemens); distinguer si elle est haute ou basse, forte ou foible, claire ou sourde, douce ou rude, juste ou fausse; observer quelles sont les voix et les fronts qui s'associent le plus souvent. Pour peu qu'on ait l'oreille délicate, on peut compter que le son de la voix fournira bientôt des indices sûrs, auxquels on reconnoîtra la classe du front, du tempérament et du caractère.

Chaque physionomie a son caractère. L'auteur a déjà parlé plus d'une fois des traits

généraux qui sont caractéristiques pour tous les visages sans exception ; mais indépendamment de ceux-là, il y a encore des traits particuliers, dont la précision et la signification ne sauroient échapper au coup-d'œil du physionomiste. Par exemple, tous les penseurs n'ont pas des formes de visage qui annoncent d'une manière frappante le sérieux de la réflexion ; souvent les rides du front suffisent seules pour exprimer ce caractère. C'est ainsi encore que celui de la bonté se manifeste quelquefois dans l'apparence, la forme, l'arrangement et la couleur des dents ; celui du mécontentement, dans les linéamens triangulaires ou dans les cavités de la joue, etc.

On doit distinguer soigneusement ce qui est naturel, ce qui est accidentel, ce qui est produit par des causes violentes. Tout ce qui est naturel est continu, et cette continuité est le sceau que la nature imprime à toutes les formes qui ne sont pas monstrueuses : il n'y a que des accidens qui puissent interrompre l'ordre général. On a beaucoup parlé de ces accidens, comme d'autant d'obstacles insurmontables qui s'opposent à l'étude scientifique de la physionomie, et cependant ils sont fort aisés à reconnoître. Pourra-t-on se méprendre,

par exemple, aux difformités occasionnées par la petite vérole? aux marques que laisse une chute, un coup, ou telle autre cause violente? L'auteur a connu, il est vrai, quelques personnes qui, dans leur jeunesse, étoient devenues imbécilles par des chutes, sans qu'elles en conservassent des marques visibles; mais l'imbécillité se montroit assez dans les traits du visage, et en partie aussi dans la forme solide de la tête: l'extension de l'occiput sembloit avoir été arrêtée par l'effet de la chute. Dans ces sortes de cas douteux, il est du devoir du physionomiste de s'éclaircir sur la constitution et l'éducation physique des personnes qu'il veut observer.

Lavater ne prétend pas que le physionomiste doive toujours juger en dernier ressort sur un signe unique; il dit seulement qu'il le peut dans plusieurs cas.

Certains traits particuliers sont en effet absolument décisifs, et suffisent pour caractériser telles dispositions et telles passions de l'individu. Souvent le front, le nez, les lèvres, les yeux, annoncent exclusivement l'énergie ou la foiblesse, la vivacité ou la froideur, la pénétration ou la stupidité, l'amour ou la haine; bien entendu cependant que ces traits

distinctifs supposent la co-existence d'autres parties plus ou moins analogues. Cependant, on recommandera toujours l'étude des traits accessoires et des plus petits détails de la physionomie. Un principe sur lequel on ne sauroit trop insister, c'est de tout réunir; de comparer les détails aux détails; d'envisager la nature dans son ensemble; d'observer avec le même soin la forme, la couleur, les chairs, les os et les muscles, la souplesse ou la roideur des membres, les mouvemens, l'attitude, la démarche, la voix, les expressions, les actions, les pleurs, la bonne et la mauvaise humeur, l'emportement et le calme. Il ne faut négliger aucun détail, mais les combiner tous avec l'ensemble; apprendre sur-tout à distinguer ce qui est naturel de ce qui est factice, le caractère propre du caractère emprunté. On trouvera que tout ce qui est emprunté et factice suppose à son tour une aptitude préalable à recevoir ces qualités étrangères; qu'ainsi, il est possible de prévoir et de prédire ce qu'une physionomie peut adopter ou non. Tel visage n'est pas fait pour la douceur; tel autre ne sauroit prendre un air imposant et courroucé.

Mais, dira-t-on, l'homme le plus tranquille

peut se livrer quelquefois à des emportemens, et l'esprit le plus violent a ses momens de calme ; par conséquent, la même physionomie peut exprimer tour-à-tour la douceur et la colère. Cela est vrai ; mais il y a des visages auxquels la douceur est aussi naturelle ou aussi étrangère, que la colère est naturelle ou étrangère à d'autres. C'est à la forme originale, c'est aux traits primitifs étudiés dans l'état de repos, c'est enfin au caractère de l'esprit à enseigner ce qui convient ou ce qui ne convient pas à telle physionomie, ce qu'elle admet où ce qu'elle rejette. En remontant à ces sources d'instruction, on découvrira souvent la plus belle harmonie, là où d'autres n'aperçoivent qu'incohérence et qu'irrégularité. Peu à peu on parviendra à deviner une partie par l'autre ; la connoissance d'un ou de deux détails conduira à un troisième, et successivement à tous les autres. On déterminera d'après le son de la voix, la forme de la bouche, et celle-ci vous fera pressentir les paroles qu'elle va prononcer ; on jugera du style par la forme du front, et réciproquement du front par le style... On ne saura pas d'avance tout ce qu'un homme voudra dire, écrire ou faire en général ; mais on pourra prévoir de quoi il sera capable ou incapable, comment il agira ou s'exprimera

dans telles circonstances données. Il est pour la physionomie des momens décisifs qu'il importe essentiellement d'observer : tel est celui d'une rencontre imprévue, ou seulement le premier abord ; l'instant où l'on se présente dans une compagnie, et celui où l'on en sort. Tel est encore d'une façon plus particulière le moment où une passion violente est sur le point d'éclater, et le moment qui suit ce premier éclat. Tel est sur-tout celui où la passion est subitement réprimée par la présence d'un personnage respectable. C'est dans cette dernière circonstance qu'on découvre d'un même coup-d'œil, et la force de la dissimulation, et les traces encore subsistantes de la passion. Souvent un mouvement de tendresse ou de pitié, de tristesse ou de colère, de zèle ou d'envie, suffit pour faire juger du caractère d'un homme. Mettez en opposition le calme le plus parfait et l'emportement le plus violent; d'un côté, le moment où l'homme est à lui-même, et de l'autre, celui où il sort de son assiette naturelle : comparez ces deux états, et vous verrez ce que chaque individu est ou n'est pas; ce qu'il pourra être, ou ce qu'il ne sera jamais.

Dans l'étude de la physiognomonie, on doit

avoir pour règle de chercher la conformité des caractères dans la ressemblance des visages, et la ressemblance des visages ou du moins celle de leur forme, dans l'analogie des fronts; rapprocher toujours, tant qu'on pourra, des crânes, des formes de visage, des fronts et des traits qui se ressemblent, les observer, les comparer.

Si on a le bonheur de rencontrer un homme qui a le don fort rare de s'intéresser sans affectation à ce qu'on lui propose; un homme qui agit en chaque chose avec une attention réfléchie, qui ne répond jamais sans avoir écouté jusqu'au bout, qui sait toujours se décider sans prendre jamais le ton décisif, on ne doit pas manquer d'étudier son visage et dans l'ensemble et dans les moindres détails. Le degré de l'attention détermine le degré du jugement, le degré de la bonté d'ame, le degré de l'énergie. Celui qui est incapable d'écouter, est incapable aussi de tout ce qui mérite le nom de sagesse et de vertu. Celui qui sait écouter, pourra réussir dans tout ce qui est à la portée de l'esprit humain. Un seul visage où se peint l'attention, fournira des indices qui aideront à déchiffrer les qualités les plus estimables dans d'autres individus.

Un homme qui se montre exact dans les

actions indifférentes de la vie, qui fixe d'un regard attentif et tranquille chaque objet dont il s'occupe, est un sujet d'étude admirable. Son maintien, ses mouvemens, ses gestes, porteront l'empreinte de son caractère. On ne risque pas d'avancer que celui qui est circonspect et soigneux dans les petites choses, le sera également dans les grandes. Voici quelques traits dont le concours promet infailliblement la physionomie la plus heureuse, on diroit volontiers une physionomie sur-humaine; en supposant d'ailleurs que chacun de ces traits sera décidément avantageux en lui-même, et que tous ensemble se réuniront dans un juste rapport : il faut,

Une conformité frappante entre les trois parties principales du visage, le front, le nez et le menton;

Un front qui repose sur une base presque horizontale, avec des sourcils presque droits, serrés et hardiment prononcés;

Des yeux d'un bleu-clair ou d'un brun-clair, qui paroissent noirs à une petite distance, et dont la paupière de dessus ne couvre que le quart ou un cinquième de la prunelle;

Un nez dont le dos est large et presque

parallèle des deux côtés, avec une légère inflexion;

Une bouche d'une coupe horizontale, mais dont la lèvre de dessus s'abaisse doucement par le milieu : la lèvre inférieure ne doit pas être plus épaisse que celle d'en haut;

Un menton rond avancé en saillie;

Des cheveux courts, d'un brun-foncé, et qui se partagent en grosses boucles frisées.

Pour bien étudier un visage, il faut l'observer en profil, de face, aux trois quarts, aux sept huitièmes, et du haut en bas. L'individu fermera les yeux pendant quelque tems, puis il les rouvrira. Le visage vu en plein, offre trop de choses à-la-fois, et distrait par conséquent l'attention; c'est pourquoi l'on conseille de l'examiner successivement de différens côtés.

Lavater a déjà observé que le physionomiste ne sauroit se passer du dessin. Pour acquérir dans cet art le degré d'habitude qui lui est nécessaire, il doit se borner uniquement aux contours, soit qu'il copie la nature, soit qu'il dessine d'après des bustes, des gravures, des tableaux, ou d'après tel autre modèle. Il faut qu'il sache distinguer, résoudre, simplifier et expliquer ce qui est composé, confus ou

vague. Tous les peintres qui ne sont pas physionomistes et qui entendent mal le dessin, se récrient contre cette méthode ; mais elle n'en est pas moins la seule qui réunisse les avantages de la facilité, de la précision et de l'exactitude. On n'en citera pour preuve que les célèbres passions de le Brun.

Rien n'est plus propre à exercer le physionomiste que l'étude des peintures à l'huile ; mais il lui faut des chefs-d'œuvre, et ils sont si rares et d'un si grand prix, que le moindre cabinet exige déjà des dépenses énormes. Les modèles qui lui conviennent le moins, sont les dessins au crayon noir et les miniatures ; les uns et les autres conduisent à cette manière libre qu'on prétend faire passer pour pittoresque, mais qui n'est que vague, et par-là même contraire à la nature et à la vérité. Pour bien rendre le caractère de la physionomie, pour en conserver toute la précision et toute la délicatesse, on doit se servir, de préférence, de la mine de plomb, renforcée par quelques touches d'encre de la Chine. Ces dessins doivent être exécutés dans un lieu obscur qui reçoit le jour par une ouverture ronde, d'un pied de diamètre : il faut la ménager à trois ou quatre pieds au-dessus de la

tête qu'on veut dessiner, et celle-ci sera tournée un peu en profil. De toutes les méthodes que l'auteur a essayées, il n'en a pas trouvé de plus facile, ni dont l'effet soit généralement plus agréable et plus caractéristique. Il croit cependant que certaines physionomies pourroient être dessinées avec le même succès à la faveur d'un jour qui tomberoit perpendiculairement d'en haut; mais ce ne seroient tout au plus que les visages plats et délicats, car ceux qui sont fortement musclés perdroient trop par les ombres. Dans l'autre position que l'on vient de décrire, on pourroit faire usage aussi d'une chambre obscure, qui diminueroit l'objet des trois quarts, et qui serviroit non à exécuter le dessin (ce qui seroit impossible à cause de la vacillation), mais à vérifier par comparaison l'exactitude de la copie.

On demandera à Lavater quels sont les auteurs physiognomoniques dont il conseille la lecture? Le nombre de ceux qu'on peut citer avec éloge est très-petit; une quinzaine de jours suffisent pour les parcourir tous, et leurs observations, même les plus sensées, ont encore besoin d'être éclairées de près. Lorsqu'on a lu deux ou trois de ces ouvrages, on les connoît presque tous. Porta, et après lui

Peuschel

Peuschel et Pernetti, ont rassemblé ce que les anciens ont écrit de plus essentiel sur cette matière. Chez le premier, le bon, le médiocre et le mauvais se trouvent confondus ; son livre fourmille de contradictions. Il rapporte à la file, sans ordre ni méthode, les opinions d'Aristote, de Pline, de Suétone, de Polémon, d'Adamantin, de Galien, de Trogus-Conciliator, d'Albert, de Scot, de Malétius, d'Avicenna et de plusieurs autres. Quelquefois il ajoute ses propres réflexions, qu'il explique par les physionomies des hommes célèbres, et c'est par cet endroit sur-tout qu'il est intéressant. Quoique sujet aux rêveries de l'astrologie judiciaire, il y donne pourtant moins que ses prédécesseurs.

Peuschel, et plus encore Pernetti, ont bien mérité de la science des physionomies, pour l'avoir dégagée d'une foule d'absurdités qui l'embarrassoient autrefois : mais leurs écrits offrent peu d'idées neuves, et ils sont très-éloignés d'avoir déterminé avec précision les traits du visage ; détermination qui est pourtant si nécessaire, et sans laquelle la physiognomonie seroit la plus dangereuse de toutes les sciences ébauchées.

Helvétius, dans sa *Physiognomia medicinalis*, a très-bien caractérisé les tempéramens. Abstraction faite de son foible pour l'astrologie, il peut être placé au rang de nos premiers maîtres.

Il faut lire Huart, malgré ses idées crues et ses hypothèses trop hardies. Cet auteur a appuyé ses propres observations sur de bons passages tirés d'Aristote, de Galien et d'Hippocrate, mais il ne nous a guère enrichi de nouvelles découvertes.

On apprend peu de choses avec Philippe May; mais la Chambre est un écrivain judicieux, qui a réussi sur-tout dans les caractères des passions : il auroit dû songer cependant à y ajouter des contours et des dessins.

Jean de Hagen de Indagine, fera plus de sensation par sa propre physionomie que par son ouvrage. Celui-ci n'est guère qu'une compilation, mais qui mérite pourtant quelque attention.

Marbitius est un bavard insupportable. Son discours *de Varietate faciei humanæ* (Dresde, 1675, *in*-4°.) ne contient pas six idées qui lui appartiennent. La plus absurde de toutes, celle de la transposition et de l'arrangement

des parties du visage, a été adoptée d'après lui par un écrivain de nos jours.

Parson, que Buffon et Haller se sont donné la peine d'abréger, est, malgré toutes ses imperfections, un auteur classique pour la partie qui traite de la mobilité de la physionomie, des muscles du visage et du langage des passions.

Jacob Bohme, Théosophe obscur, n'en avoit pas moins observé la nature; il la connoissoit et en entendoit le langage; il a laissé des preuves d'un tact physionomique peu commun. Ce n'est pas cependant qu'on veuille recommander indifféremment tous ses écrits; mais celui *des quatre Complexions* est un trésor inestimable pour quiconque sait distinguer l'or du fumier.

Guillaume Gratarole, médecin de Bergame, est encore un physionomiste digne d'être étudié. Son ouvrage est estimable tant pour la richesse des matières que pour la précision du style. Il a pour titre : *de Prædictione morum naturarumque hominum facili, cùm ex inspectione vultûs, aliarumque corporis partium, cùm aliis modis.*

Enfin il reste à nommer Scipio Claramontius, le meilleur et le plus solide de tous les auteurs

physionomistes des siècles passés. Avec beaucoup d'érudition, il n'ennuie pas ses lecteurs par des citations entassées : il voit par lui-même ; il entre dans les détails sans être diffus. Son livre *de Conjectandis cujusque moribus et latitantibus animi affectibus*, mériteroit, sinon d'être traduit en entier, au moins d'être extrait et commenté.

Cet ouvrage, si estimable à bien des égards, est cependant très-imparfait à d'autres : beaucoup d'anciennes erreurs y ont été répétées ; mais pour peu qu'on soit en état de comparer l'auteur avec ceux qui l'ont précédé dans la même carrière, on applaudira à ses découvertes, à ses idées neuves et originales et à ses réflexions judicieuses. Dans les momens même où il ne satisfait point, on trouve toujours en lui un homme qui réfléchit. Quoiqu'attaché aux subtilités de l'école, il ne pèche ni par trop de séchresse, ni par trop de raffinement : ses pensées et son style ne sont jamais sans noblesse.

De la noblesse ! voilà pourtant ce qui manque à la plupart des modernes qui ont écrit pour ou contre la physiognomonie. Lavater dit qu'il se réconcilie aisément avec un auteur qui met de la dignité dans son sujet, sans affectation

ni prétention ; et c'est un mérite qu'on doit accorder à Claramontius. Presqu'à chaque page il est plus que savant : ses connoissances physiognomoniques sont fondées sur une étude approfondie du cœur et de l'esprit humain. Il sait faire une heureuse application de ses règles générales. Son immense érudition, sans être à charge, le sert à merveille dans ses raisonnemens et dans ses observations. Souvent il a saisi avec beaucoup de sagacité les caractères des passions, et il les a rendus avec autant d'intelligence. En un mot, on peut hardiment recommander cet auteur à tous ceux qui veulent étudier les hommes, et plus particulièrement encore à ceux qui choisissent le caractère moral pour la matière de leurs écrits.

Le physionomiste doit se procurer nécessairement une nombreuse collection de portraits remarquables. L'auteur a placé à la suite de ce fragment le catalogue de ceux qui pourront l'intéresser de préférence. On laisse aux amateurs le soin de faire à cette liste les additions qui leur conviendront ; car Lavater s'est uniquement borné aux portraits qu'il a vus lui-même, et qu'il avoit notés pour son usage particulier : il n'en peut citer que les noms ; mais il garantit que parmi ces physionomies,

il n'en est pas une seule qui ne mérite d'être étudiée et commentée. Il faut parcourir plusieurs fois cette collection ; et pour peu qu'on ait de disposition à être physionomiste, elle exercera et assurera le coup-d'œil. Si on veut, après cela, comparer les traits de ces illustres personnages avec leurs caractères, avec l'histoire de leur vie, avec leurs actions et leurs ouvrages, chacun d'eux, dit l'auteur, fournira pour cette science, des découvertes curieuses et importantes. C'est du moins à leurs portraits que Lavater doit un très-grand nombre de ses observations : ils enrichiront aussi en partie, dit-il, son traité des lignes de la physionomie, et il en parlera alors avec plus ou moins de détail.

Mais la meilleure et la plus utile de toutes les écoles, sera toujours la société des gens de bien, et c'est là que le physionomiste doit achever ses études. Que de perfections il y découvrira, s'il les cherche avec des yeux de bienveillance, avec un cœur simple et pur !

Lavater finit par cette exhortation : « Jugez peu, quelques instances que l'on vous fasse ; renvoyez tranquillement les questionneurs indiscrets qui en appellent à votre tribunal, ou pour tourner vos arrêts en dérision, ou pour

vous marquer leur approbation d'un air de suffisance. C'est une folie que de vouloir satisfaire à toutes les demandes qui vous seroient adressées. Plus on acquiert de connoissances, et plus on doit être réservé dans ses jugemens ».

L'étude de la physiognomonie est très-difficile : quiconque s'attachant sérieusement à la recherche du vrai, et prenant à cœur le bien de l'humanité, croit pouvoir y contribuer par le secours de cette science, ne doit pas s'y livrer légèrement et sans s'être bien consulté. Il faut en détourner ceux qui n'apportent pas le tact, la capacité et le loisir qu'elle demande ; encourager ceux dont la vocation est bien décidée. C'est le double but que nous nous sommes proposé dans le compte fidèle que nous venons de rendre des observations du plus habile physionomiste. En le suivant dans l'esprit qui les lui a dictées, nous sommes convaincus, comme il le dit lui-même, qu'on découvrira dans la nature et dans la physionomie de l'homme et de tous les corps vivans, des merveilles qui récompenseront richement des peines que l'on se sera données.

TITRE XIV.

De la Physionomie des Animaux.

Les animaux diffèrent entre eux par la forme, par la structure des os et les contours, autant que par le caractère.

Depuis le plus foible des insectes ailés jusqu'à l'aigle qui plane dans les airs ; depuis le ver qui rampe sous nos pieds, jusqu'à l'éléphant, jusqu'au formidable lion, par-tout on reconnoît l'expression physiognomonique. Il seroit ridicule de supposer au ver la force du serpent à sonnettes, et au papillon la force de l'aigle : il y auroit de la folie à supposer chez l'agneau la force du lion. Si on nous les montroit pour la première fois, si nous n'avions d'eux aucune connoissance, si nous ne savions quel nom leur donner, pourrions-nous résister aux impressions qu'ils feroient sur nous, et ne pas attribuer à l'un le courage et la force, à l'autre la foiblesse et la patience ?

Parmi les animaux en général, quels sont les plus foibles, c'est-à-dire, quels sont ceux dont le caractère s'éloigne le plus de l'espèce

humaine, et qui sont le moins susceptibles de nos idées et de nos sensations? Ce sont assurément ceux qui ont le moins de ressemblance extérieure avec l'espèce humaine. Pour s'en convaincre, il suffit de parcourir en idée les diverses espèces du règne animal, depuis le plus petit insecte jusqu'au singe, jusqu'au lion, jusqu'à l'éléphant : et afin de faciliter et de simplifier la comparaison, qu'on mette seulement en parallèle la forme des êtres, par exemple, celles de l'écrevisse et de l'éléphant, celles de l'éléphant et de l'homme, etc. Ce seroit, pour le dire en passant, un travail bien digne d'un génie qui réuniroit les talens d'un Buffon, d'un Camper et d'un Euler, que de calculer et de déterminer les formes des têtes selon les principes de la physique et des mathématiques, etc., ce qui arrivera certainement un jour; de démontrer que chaque animal, chaque espèce d'animaux, a reçu en partage certaines lignes fixes et invariables, que parmi le nombre infini de lignes animales, il n'en est pas une qui ne diffère intérieurement et essentiellement des lignes attribuées à la forme humaine, lignes uniques dans leur espèce; nous en donnons la preuve par les remarques suivantes de Camper.

Parmi les traits variés que présente la face des animaux, ce qui distingue celle de l'homme, c'est sa régularité dans sa partie antérieure : elle forme un ovale exact dont les parties se divisent régulièrement et conservent entre elles un rapport symétrique. C'est par cette partie antérieure que les animaux diffèrent entre eux, et qu'ils diffèrent principalement de l'homme, car la partie postérieure du crâne où l'occiput, est à-peu-près la même dans tous les animaux : en faisant passer par la racine des dents de la mâchoire supérieure, et par la partie la plus avancée des os du front, une ligne qui en viendroit croiser une autre horizontale sur toute la joue, pour arriver de la racine du nez à l'extrémité inférieure de l'oreille, ou quelquefois même à son orifice, ces deux lignes formeroient par leur réunion un angle de 80 à 90 degrés et même plus.

Tous les autres animaux, à commencer par le singe, s'éloignent plus ou moins de cette forme, et leur instinct paroît d'autant plus borné, que la réunion des deux lignes forme un angle plus aigu ; de sorte que l'observateur peut déjà reconnoître à la vue simple, le degré d'instinct d'un animal, par la disposition des os de sa tête, la nature paroissant

avoir établi ce rapport visible entre sa forme extérieure et l'étendue de ses facultés. Ainsi les poissons, qui de tous les animaux sont les plus obtus, sont aussi ceux dont la face offre, par la réunion des deux lignes dont on vient de parler, un angle plus aigu. La tête humaine présente dans sa partie antérieure, la forme exacte d'un œuf, c'est-à-dire, d'un ovale plus évasé en haut qu'en bas : en divisant cet ovale en deux diamètres, le plus grand partagera en deux portions égales, le front, le nez, la bouche et le menton ; le plus petit partagera aussi la tête en deux portions égales, à l'origine et à l'extrémité des sourcils, ou quelquefois au milieu des trous orbitaires. Ces deux parties, divisées encore en deux moitiés égales, donneront, l'une l'origine des cheveux, l'autre l'extrémité du nez.

La quatrième partie, divisée elle-même en trois, donnera la place de la bouche et l'origine du menton.

La base du nez forme, avec sa partie la plus saillante, un triangle équilatéral, qui doit être de la grandeur de la bouche ou de l'œil. Il y aura entre les deux yeux une largeur d'œil ou de nez. Le nez et le front ne seront séparés que par une légère inflexion, presque insensible.

La partie supérieure du front, et celle inférieure du menton, s'abaisseront un peu pour adoucir l'ovale, et lui donner une forme plus régulière.

Les Quadrupèdes.

Les singes sont les animaux qui se rapprochent le plus de la forme humaine. L'orang-outang et le pithèque sont ceux dont la ressemblance est la plus marquée avec l'homme.

L'orang-outang imite toutes nos actions, mais dans la seule vue d'imiter quelque chose, et sans atteindre jamais le but auquel elles tendent.

De toutes les têtes de singe, c'est celle de l'orang-outang, autrement le jocko ou l'homme des bois, qui ressemble le plus à l'homme : mais que cette ressemblance illusoire soutient mal l'examen d'une critique éclairée ! Son caractère animal, qui le met si fort au-dessous de l'espèce humaine, perce à travers le masque sous lequel la nature s'est efforcée de cacher la brute. On reconnoît sur-tout ce caractère,

A son front étroit, qui n'a pas, à beaucoup près, la belle proportion de celui de l'homme ;

Au défaut ou du moins au peu d'effet du blanc de l'œil ;

A la proximité des yeux ou à celle de leurs orbites, qui devient infiniment frappante lorsque les os du crâne sont dépouillés des muscles et des tégumens ;

A son nez excessivement aplati, trop étroit dans le haut et trop écrasé dans le bas ;

A la position de ses oreilles, placées trop près du sommet de la tête, et qui dans l'homme sont presque toujours à la hauteur des sourcils, et parallèles au nez ;

A l'intervalle qui sépare le nez de la bouche, et qui dans l'animal est presque de toute la longueur du menton, tandis qu'il n'a communément dans l'homme que la moitié de cette longueur ;

Aux lèvres qui sont collées sur les dents, et forment un cintre à la manière des autres animaux.

Il seroit superflu de pousser le parallèle jusqu'au cou et à la chevelure.

Au reste, on prétend que cet animal a l'air triste et la démarche grave ; que tous ses mouvemens sont compassés ; qu'il est d'un naturel assez doux et très-différent de celui

des autres singes; qu'il n'a ni l'impatience du magot, ni la méchanceté du satyre, ni la vivacité pétulante des singes à longue queue.

Après l'orang-outang, qui diffère déjà si prodigieusement de l'homme, le gibbon est celui dont la forme approche le plus de la figure humaine. On trouve une ressemblance assez marquée entre son crâne et celui de l'homme. Ce singe est d'un naturel sage; il a des mœurs douces; ses mouvemens ne sont ni trop brusques, ni trop précipités; il prend doucement la nourriture qu'on lui présente; il est sensible au froid et craint l'humidité : mais l'ensemble de sa figure n'a rien d'humain; ses bras disproportionnés touchent à terre, lors même qu'il se tient debout.

Tantôt la distance excessive du nez à la bouche, caractérise bien la brute, ou la trop grande proximité de ces deux parties trahit la bête cachée sous le masque de l'homme.

Parmi les espèces les plus traitables, il faut compter encore le maimon, qui a l'angle des yeux le plus approchant de celui de l'homme par sa conformation, et qui d'ailleurs passe pour être sociable et caressant. On loue aussi la douceur du macaque; mais il est si hideux, qu'on ne peut le regarder sans dégoût et sans

horreur : il passe d'ailleurs pour un animal singulièrement capricieux.

Le mandrill a dans la physionomie quelque chose de si atroce et de si dégoûtant, qu'il seroit inutile de chercher chez lui les traits de l'humanité. Sa chevelure, courte et touffue, la longueur de son nez, ou plutôt ses deux naseaux, d'où découle continuellement une humeur qu'il recueille avec la langue ; sa face violette et sillonnée des deux côtés de rides profondes et longitudinales ; l'absence du menton ; tous ces défauts ne le rabaissent-ils pas infiniment au-dessous du plus misérable des hommes ? Du reste, il n'est pas très-méchant.

Le mone est entièrement dénué de front ; il tient du tigre par le bas du visage, mais aucun de ses traits n'exprime la force, et en général il n'a rien de la figure humaine ; il est d'une vivacité extravagante, alerte, mais fort docile ; ses emportemens n'ont rien de furieux.

Le regard du magot est celui d'un avare affamé ; il porte le caractère d'une basse franchise, et se montre très-enclin à la rapine.

Les patas font les plus grands dégâts dans les champs du Sénégal ; les singes de cette espèce sont d'une dextérité surprenante.

Les bonnets chinois ne s'apprivoisent qu'à demi, et il faut les tenir toujours à la chaîne : ils pêchent fort adroitement des crabes ; ils mettent pour cet effet leur queue entre les pinces de ce crustacée, l'enlèvent brusquement dès qu'il la saisit, et le tirent de l'eau par ce moyen.

Le cheval, de l'ordre des solipèdes, est connu de tout le monde par la beauté de sa taille, le courage, la force, la docilité de son caractère, et l'utilité infinie dont il est à l'homme (1).

C'est de tous les animaux celui qui, avec une grande taille, a le plus de proportion et d'élégance dans les parties du corps. En lui

(1) Est-ce toi qui as donné au cheval sa force et qui as orné son cou de la crinière qu'il secoue quand il s'anime ? Est-ce toi qui le fais bondir comme la sauterelle ? Son fier hennissement inspire la terreur, de son pied il creuse la terre, il triomphe en sa force et s'élance au-devant de l'ennemi, il se rit de la crainte ; il ne connoît pas même la frayeur, et ne recule point à la vue de l'épée. Les dards sifflent autour de lui, les piques et les lances brillent à ses yeux, il s'agite, il frémit, la terre se dérobe sous ses pas ; il craint de ne point arriver au combat, il répond fièrement au son des trompettes ; il ouvre les narines à l'approche du choc, au bruit de la voix tonnante des chefs et des cris des soldats. (JOB.)

comparant les animaux qui sont immédiatement au-dessus et au-dessous, on trouve que l'âne est mal fait, que le lion a la tête trop grosse, que le bœuf a la jambe trop menue, que le chameau est difforme, et que le rhinocéros et l'éléphant ne sont, pour ainsi dire, que des masses. Dans le cheval bien fait, l'attitude de la tête et du cou contribue plus que toutes les autres parties du corps, à donner à cet animal un noble maintien. Une belle encolure doit être longue et relevée, et cependant proportionnée à la taille du cheval. Lorsqu'elle est trop longue ou trop menue, les chevaux donnent ordinairement des coups de tête; et quand elle est trop courte et trop charnue, ils sont pesans à la main. Pour que la tête soit le plus avantageusement placée, il faut que le front soit perpendiculaire à l'horizon.

La tête doit être sèche et menue, sans être trop longue; les oreilles peu distantes, petites, droites, immobiles, étroites, déliées et bien plantées sur le haut de la tête; le front étroit et un peu convexe; les salières remplies, les paupières minces; les yeux clairs, vifs, pleins de feu, assez gros et avancés à fleur-de-tête, la prunelle grande; la ganache décharnée et

peu épaisse ; le nez un peu arqué, les naseaux bien ouverts et bien fendus, la cloison du nez mince ; les lèvres déliées, la bouche médiocrement fendue ; le garrot élevé et tranchant, les épaules sèches, plates et peu serrées ; le dos égal, uni, insensiblement arqué sur la la longueur, et relevé des deux côtés de l'épine qui doit paroître enfoncée ; les flancs pleins et courts ; la croupe ronde et bien fournie, la hanche bien garnie ; le tronçon de la queue épais et ferme ; les bras et les cuisses gros et charnus ; le genou rond en devant, le jarret ample et évidé ; les canons minces sur le devant et larges sur les côtés ; le boulet menu, le nerf bien détaché ; le fanon peu garni, le paturon gros et d'une médiocre longueur ; la couronne peu élevée ; la corne noire, unie et luisante, le sabot haut, les quartiers ronds, les talons larges et médiocrement élevés ; la fourchette menue et maigre, et la sole épaisse et concave. Dans le cheval, la crinière accompagne bien la tête, orne son cou et lui donne un air de fierté ; sa queue traînante et touffue termine avantageusement l'extrémité de son corps ; cette queue est formée par des crins épais et longs qui semblent sortir de la croupe, parce que le tronçon dont ils sortent est fort

court : cet animal ne peut relever sa queue comme le lion ; mais elle lui sied mieux quoique abaissée, et comme il peut la mouvoir de côté, il s'en sert utilement pour chasser les mouches qui l'incommodent.

La plus noble conquête, dit Buffon, que l'homme ait jamais faite, est celle de ce fougueux et fier animal, qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats. Aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte : il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche et s'anime de la même ardeur que les guerriers : il partage aussi les plaisirs de son maître à la chasse, au tournois et à la course ; il brille et il étincelle ; mais docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu : il sait réprimer ses mouvemens ; non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs, et obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire : c'est une créature qui renonce à son être, pour n'exister que par la volonté d'un autre ; qui sait même la prévenir ; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvemens, l'exprime et l'exécute ; qui sent

autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut ; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, se sert de toutes ses forces, s'excède, et même meurt pour mieux obéir. En un mot, la nature lui a donné une disposition d'amour et de crainte pour l'homme, avec un certain sentiment des services que nous pouvons lui rendre ; et cet animal connoît moins son esclavage que le besoin de notre protection.

Il est peu d'animaux dont le front soit aussi élevé au-dessus des yeux que celui du chien ; mais ce que le front semble lui faire gagner, il le perd, soit par la forme excessivement animale du nez, auquel on reconnoît toutes les marques physiognomoniques du flair (l'homme aussi dresse ses narines pour flairer), soit encore par la distance qui sépare le museau du nez, et par l'abaissement ou plutôt la nullité du menton. Les oreilles pendantes du chien sont-elles un caractère de servitude ? C'est l'opinion de Buffon, qui a très-bien raisonné sur la physionomie des animaux.

Dans le lièvre et le lapin, on découvre la lasciveté, une gloutonnerie stupide et craintive. Leur forme est en tout sens opposée au profil de l'homme, à sa forme droite et majestueuse.

La chèvre paroît être en quelque sorte une caricature de la brebis : on croit y voir l'emblème de l'avarice : un caractère de bassesse semble percer au travers de l'ensemble et de chaque partie considérée séparément.

On observe dans le porc, une expression de bassesse depuis l'oreille jusqu'à l'extrémité du museau, une sensualité crapuleuse dans la base du museau, de la fausseté dans l'œil, de la méchanceté dans le grouin.

La bouche de l'âne retrace fidèlement l'expression de la bêtise et de l'entêtement. La forme de sa tête est lourde et maussade.

Le chameau et le dromadaire tiennent du cheval, de la brebis et de l'âne ; mais ils n'ont rien de la noblesse du premier : ils semblent avoir aussi quelque rapport avec le singe, au moins par le nez. Leur bouche, différente de celle des bêtes de trait, n'est pas faite pour souffrir le mors et la bride ; et la place réservée pour celle-ci se trouve marquée entre les yeux et le nez. Toute cette partie de la tête n'offre aucun indice de courage et d'audace. Rien dans leurs narines ne caractérise le fier hennissement du cheval, ni le bruit menaçant du bœuf qui mugit. Les mâchoires sont trop flasques pour être voraces. Les yeux

n'expriment que la patience d'une bête de somme.

L'ours annonce la férocité, la fureur, le pouvoir de déchirer: ami des déserts sauvages, il fuit le commerce des hommes.

L'aï ou le paresseux, le plus indolent, le plus borné et le plus misérable des animaux, est d'une forme très-imparfaite. Le plus haut degré d'impuissance et de nonchalance est marqué dans le contour de la tête, du corps et des pieds. Ceux-ci, privés de plante, n'ont pas même des doigts qui puissent se mouvoir séparément; ils ne sont composés que de deux ou trois griffes d'une longueur excessive, recourbées en dedans, et qui se meuvent toutes à-la-fois. En un mot, on ne sauroit se figurer un animal plus lent, plus stupide et plus insouciant sur tout ce qui le concerne. Examinez actuellement sa physionomie : en est-il de plus vraie, de plus analogue à ce caractère? Pouvoit-elle être plus émoussée, et indiquer un plus haut degré d'indolence et de stupidité?

Qui n'aperçoit dans le sanglier un animal sauvage, dépourvu de toute noblesse, lourd, vorace et grossier? et dans le blaireau, un

animal ignoble, porté à la méfiance, méchant et glouton?

Le profil du lion est très-remarquable, surtout par le contour du front et du nez ; observez cet angle presque droit, que forme la ligne extérieure en se recourbant depuis le nez jusqu'à la mâchoire inférieure.

Un homme qui par le front et le nez ressembleroit au profil du lion, ne seroit certainement pas un homme ordinaire ; mais il est douteux que ce caractère puisse jamais se retrouver en plein sur une face humaine.

Le nez du lion n'est pas, à la vérité, aussi saillant que celui de l'homme ; mais il l'est beaucoup plus que ceux des autres quadrupèdes. La force et l'arrogance du roi des animaux sont clairement exprimées, soit dans l'arc du nez, soit dans sa largeur et dans son parallélisme, soit enfin dans l'angle presque droit que forment les contours des paupières avec les côtés du nez.

Dans les yeux et le mufle du tigre, quelle expression de perfidie ! quelle fureur sanguinaire !

Les chats sont des tigres en petit, apprivoisés par une éducation domestique ; avec moins de force, leur caractère ne vaut guère

mieux : ils sont envers les oiseaux et les souris ce que le tigre est envers les brebis, et même ils le surpassent en cruauté, par le plaisir qu'ils prennent à prolonger les souffrances de leur victime.

La figure hideuse du buffle indique cet instinct brutal qui le porte à frapper et à renverser.

La tête de la vache et celle du bœuf indiquent des animaux stupides, insoucians, opiniâtres dans la défense. L'expression de ces qualités se retrouve particulièrement dans la distance de leurs yeux, dans leur position oblique \ /, et par conséquent, dans l'espace choquant qui les sépare, puis dans les narines, et plus distinctement encore dans la ligne courbe que forme le museau ∼∼∼.

Le taureau semble déjà se distinguer par un courage plus mâle, un œil plus vif, un front plus altier.

Le cerf, dans la vigueur de l'âge, et la biche, flairent, sont aux écoutes, et portent l'empreinte de l'agilité, de l'attention, d'une douce et paisible innocence. La pointe du coin de l'œil est en général l'indice d'une ouïe fine, d'une oreille au guet.

Le bouquetin a une prodigieuse force dans les nerfs pour supporter le lourd fardeau de ses cornes : le rebord orbitaire, quoique très-saillant, a cependant de la finesse ; les dents sont beaucoup moins redoutables que celles du loup. Plus de noblesse, de timidité et de finesse dans le chamois.

Il y a quelque chose de petit et de foible, et en même tems une expression de violence dans le renard.

Pourroit-on méconnoître dans le loup un caractère féroce, passionné, traître et sanguinaire ? dans la belette, l'agilité et la finesse ?

On aperçoit dans le lynx un animal sanguinaire qui guette sa proie ; et dans la mobilité de la peau de son front, la célérité de ses mouvemens : la ligne ◡◡ que forme sa bouche est l'expression de la cruauté.

Le castor a beaucoup moins d'énergie ; ses dents, trop foibles pour déchirer, n'en ont que plus d'aptitude à ronger.

La violence du caractère de l'éléphant s'annonce par la quantité et la grosseur de ses os ; la forme arrondie et voûtée de ceux-ci

indique la finesse : la masse de ses chairs désigne la mollesse ; la flexibilité de sa trompe, la prudence et la ruse ; la largeur et l'arc du front sont l'indice de sa forte mémoire.

Remarquez le contour du front, qui se rapproche des contours du front humain plus que tout autre front animal : néanmoins sa situation relativement à l'œil et la bouche, constitue une différence essentielle avec le front de l'homme ; car celui-ci forme presque toujours un angle droit, plus ou moins régulier, avec l'axe de l'œil et la ligne de la bouche.

Observez cet œil terminé en pointe ; combien n'y retrouve-t-on pas le caractère de la ruse ! sur-tout si on le compare avec l'œil du poisson.

Considérez, en la supposant fermée, la proportion de la bouche et la largeur de son profil ; et déterminez le mieux que vous pourrez l'angle qu'elle formeroit avec le coin de l'œil.

Cette large oreille, ouverte et unie, molle et flexible, est probablement aussi d'une grande signification ; mais je n'oserois entreprendre de la déterminer.

La chauve-souris commune exprime une passion violente et renfermée dans un cercle très-étroit, une passion ignoble qui fuit la lumière. Ses petits yeux, cachés et enfoncés, ses larges oreilles dressées et craintives, ses petites dents aigués et pointues, ont l'empreinte d'une passion ardente, basse, malfaisante et concentrée.

Le squelette de cet animal indique beaucoup de flexibilité et de légèreté. La queue et l'extrémité des ailes caractérisent sa méchanceté.

Les Oiseaux.

Amie du vrai, la nature s'est encore manifestée ainsi dans la formation des oiseaux : mis en parallèle avec d'autres créatures, ou comparés seulement entre eux, ils ont chacun leur caractère distinctif.

Lorsqu'on médite sur leur organisation, on voit qu'ils ont des facultés supérieures à celles des autres animaux, et que peut-être ils devroient être étudiés les premiers après l'homme.

La nature a rassemblé et concentré dans le petit volume de leur corps plus de force qu'elle n'en a departi aux quadrupèdes les plus puissans. Elle leur a donné plus de légèreté, sans

rien ôter à la solidité de leur organisation ; elle leur a accordé les attributs de l'indépendance et les instrumens de la haute liberté en leur donnant des ailes : aussi n'ont-ils de patrie que le ciel qui leur convient ; ils en prévoient les vicissitudes et changent de climat en changeant de saison (1).

Leur structure est en tout plus légère que celle des quadrupèdes ; ils ont le cou plus flexible, la tête plus petite, un bec pointu au lieu de bouche. La nature leur a cédé un empire presque absolu sur les habitans de l'air, de la terre et des eaux ; elle leur a livré les pouvoirs d'une domination exclusive sur la tribu entière des insectes, qui semblent n'avoir reçu d'elle l'existence que pour maintenir et fortifier celle de leurs destructeurs, auxquels ils servent de pâture : ils dominent de même sur les reptiles dont ils purgent la terre sans redouter leur venin, sur les poissons qu'ils enlèvent hors de leur élément pour les dévorer, et enfin sur les quadrupèdes, dont ils font également des victimes. On a vu la buse

---

(1) La variété de leurs caractères est connue. Il s'agit maintenant de savoir si leurs physionomies diffèrent autant que leurs caractères.

assaillir le renard ; le faucon arrêter la gazelle ; le griffon dévorer le chamois ; l'aigle majestueux s'élancer d'un vol hardi, braver les rayons d'un soleil sans nuage, et planer au haut des airs : là son regard perçant domine de vastes contrées, et découvre au loin, soit dans les profondeurs des vallées, soit au sommet d'un arbre, ou au milieu de l'atmosphère, l'animal vivant dont il veut faire sa pâture. Tout-à-coup il fond sur sa proie, la saisit d'une serre puissante, et, fier de son triomphe, la transporte ou sur un rocher solitaire, ou dans une plaine déserte pour la déchirer et l'engloutir. Peut-on regarder l'aigle, et ne pas reconnoître dans sa forme extérieure, la force victorieuse, les ressorts puissans, le fier courroux de ce redoutable ravisseur ? Son œil étincelant n'a-t-il pas tout le feu de l'éclair ? Quel autre auroit l'audace de fixer ses regards sur l'astre éblouissant du jour ? Examinez tous les yeux en descendant jusqu'à ceux de la taupe, où trouver ce regard pénétrant, ferme et rapide, qui embrasse tout l'horizon ? Où trouver un tel rapport entre les yeux et la lumière ? Que le langage de la nature est expressif pour ceux qui veulent l'entendre ! Mais ici ce n'est pas seulement le feu du

regard qui offre cette vérité d'expression ; elle réside aussi dans le contour du haut de la tête, et dans les replis de la peau du front, qui désignent la colère et le courage. Enfin l'expression se retrouve encore dans la forme de ce bec recourbé, court et voûté, si ferme, si propre à saisir, et qui est un signe évident de courage et de force.

On aperçoit dans le cou et le bec alongés du vautour, plus de souplesse, mais en même tems quelque chose de moins noble. Le sommet de la tête est beaucoup plus aplati.

Dans le hibou, on reconnoît un oiseau de proie moins noble encore, plus foible et plus timide ; il suffit pour cela de comparer les becs.

On ne sauroit douter en voyant le bec pointu dn coq anglais, que sa force ne soit inférieure à celle de l'aigle. Il est, d'ailleurs, plus présomptueux, plus fier, plus jaloux, peut-être aussi plus passionné.

Combien de physionomie dans le casoar ! il offre l'expression de la rudesse et de l'emportement ; un défaut total de noblesse, de sens et de sensibilité ; la foiblesse accompagnée de prétention.

On remarque une affectation de force, de l'aigreur et du babil dans le perroquet; une humble et douce timidité dans le pigeon.

Le cygne a plus de noblesse que l'oie, moins de force que l'aigle, moins de tendresse que le pigeon, plus de flexibilité que l'autruche.

Le canard sauvage a l'air plus farouche que le cygne; mais qu'il est loin d'avoir la force et la fermeté de l'aigle!

Pourroit-on ne pas apercevoir dans les petits yeux à fleur-de-tête du polyphème du Brésil, dans la forme du crâne et dans la disproportion entre le bec et la tête, un défaut de courage et de sensibilité?

On ne retrouvera point dans la petite tête du pélican, dans ses petits yeux et son long bec, le regard vindicatif du canard sauvage, ou la bonhomie du pigeon. Il n'y a dans cette forme ni simplicité, ni dignité.

L'autruche, le saturne des oiseaux, qui digère le fer, qui peut réduire le verre en poudre, n'est pas faite pour connoître la pitié. Si les lignes ondulées expriment en général plus de flexibilité que les lignes droites et tranchantes, par raison d'analogie, la longue ligne qui partage le bec fermé de cet oiseau, et qui semble tirée à la règle, désigne la dureté

l'inflexibilité ; et combien le rapport de cette ligne avec l'œil ne s'éloigne-t-il pas du rapport de l'œil à la bouche dans le visage humain !

Si à toutes ces prééminences de force et de vîtesse, nous ajoutons celles qui rapprochent les oiseaux de la nature de l'homme, la marche à deux pieds, l'imitation de la parole musicale, la constance de leur union, l'attachement qu'ils ont pour leurs petits, et toutes les autres qualités sociales qui règnent dans leur petit ménage, nous les verrons plus près de nous que leur forme extérieure ne paroît l'indiquer ; en même tems que par la prérogative des aîles et par la prééminence du vol sur la course, nous reconnoîtrons leur supériorité sur tous les animaux terrestres.

L'histoire des oiseaux n'offre point d'objet plus digne de notre admiration, que la couleur de leur plumage. Il semble que la nature ait pris plaisir à ne rassembler sur sa palette que des couleurs choisies, pour les répandre avec autant de goût que de profusion, sur l'habit de fête qu'elle a destiné à cet ordre d'animaux : sur les uns on voit briller toutes les nuances du bleu, du violet, du rouge, de l'orangé, du pourpre, du blanc pur et du noir velouté ; sur d'autres, c'est le bleu du saphir, le vert

éclatant de l'émeraude et le glacis de l'or et de l'argent ; toutes ces couleurs, tantôt assorties et rapprochées par les gradations les plus douces, tantôt opposées et contrastées, mais presque toujours multipliées par les reflets sans nombre où la lumière se joue en mille manières, forment une parure si brillante et si variée, que l'on ne pourroit ni l'imiter ni la décrire.

Si nous ne craignions pas de sortir de notre sujet, nous aurions encore bien des choses à dire sur les amours des oiseaux, leurs nids, leur accouplement, leur ponte, leurs émigrations, leur vol, leur marche, leur chant, leur nourriture, leurs mœurs, leur éducation, leur sensibilité, leur instinct, leur intelligence, la durée de leur vie ; mais ces détails, quoique charmans, seroient trop étendus pour trouver place dans cet ouvrage.

Les Poissons.

L'expression est toujours proportionnée à la mesure des facultés internes. Que les profils des poissons sont loin de ressembler à celui du visage humain, et de suivre sa forme perpendiculaire ! Comparez-les à d'autres animaux, au lion, par exemple, combien peu vous leur

trouverez de face ! Qui n'aperçoit au premier coup-d'œil qu'ils manquent d'intelligence, qu'ils sont incapables de réflexion et de ruse ? Il leur est impossible de couvrir leurs yeux et de les fermer, même en partie : ces yeux globuleux et saillans, n'ont rien de la forme oblongue de ceux du renard ou de l'éléphant. Il existe même des poissons qui les ont d'un seul côté. Quant au front, il n'a presque point d'analogie avec les autres traits.

Plusieurs sont dépourvus de tout ce qui porte un caractère d'aménité, de douceur et de tendresse. D'autres ont une bouche cintrée et des dents pointues. Un grand nombre paroît stupide, ignoble, insensible, fait pour dévorer sans jouir. Quelle expression de bêtise dans la bouche de la plupart, et en particulier dans son rapport avec l'œil !

La nature a donné plus de la moitié de notre globe aux seuls animaux de cette classe. Les fleuves et les rivières qui arrosent l'intérieur des continens ; les lacs et les étangs, sont remplis d'une multitude de poissons qui présentent tous des variétés dans la forme, la couleur, le goût, et sans doute dans les habitudes : on doit penser que le bassin immense des mers en contient un nombre infini d'espèces.

Les Amphibies.

Cette classe est bien moins nombreuse que la précédente ; mais comme les animaux qui la composent sont aussi moins connus, nous allons entrer dans quelques détails à leur sujet. Ils ont le corps nu ou couvert d'écailles ; on les nomme amphibies, non parce qu'ils habitent indifféremment sur la terre et dans l'eau, mais parce que leur respiration s'opère dans des intervalles inégaux et non pas alternatifs comme dans les autres animaux. Ils peuvent rester plus ou moins de tems dans l'air, mais ils ne sauroient rester long-tems dans l'eau sans y perdre la vie. Leur sang n'a pas plus de chaleur que le milieu qu'ils habitent ; aussi leur corps, froid au toucher, cause-t-il une impression désagréable, qui, jointe à l'idée que ces animaux sont venimeux, à leur odeur forte, à leur forme bizarre, ajoute encore à la répugnance qu'ils inspirent. Les uns sont tétrapodes, c'est-à dire ont quatre pieds ; cette division renferme la tortue, le crapaud, la grenouille, le crocodile, le caméléon, la salamandre, le lézard, etc. Les autres sont apodes, ou sans pieds, tels les serpens, la vipère, la couleuvre, ect.

Les tortues sont tranquilles et calmes ; elles n'ont point de passions vives, elles sont douces et paisibles. Spallanzani ayant coupé la tête à un mâle qui étoit accouplé, cet animal ne laissa pas, pendant quelque tems, de féconder les œufs de sa femelle ; il ne mourut qu'au bout de vingt-quatre heures. Une tortue à qui on enlève le cerveau, peut encore vivre six mois, en exécutant ses mouvemens ordinaires ; et si on lui coupe la tête, la circulation du sang continue pendant plus de 12 jours, et la tête jouit encore d'une physionomie expressive pendant quelques heures. J'ai vu en Angleterre palpiter le cœur d'une grenouille 15 heures après qu'on lui eut enlevé les entrailles. Les tortues franches vivent plus d'un siècle ; il leur faut 20 ans pour leur développement.

Le corps du crapaud est verdâtre et informe ; il a de petites élévations qui ressemblent à des pustules, et il est humecté d'une liqueur gluante. Cet animal habite les endroits les plus infects, et en diminue l'insalubrité ; il fixe hardiment l'homme, et lance une liqueur claire et âcre, qui, à la vérité, n'est pas dangereuse.

Le corps de la grenouille est alongé, quadrangulaire, relevé en bosse, et lisse. Le

croassement rauque et continuel que fait entendre le mâle, est causé par des vessies placées auprès du cou, qu'il vide et remplit à volonté.

Le crocodile a le corps alongé, couvert d'écailles, et accompagné d'une queue; il porte sur son dos une membrane denticulée comme une scie; il est armé de dents redoutables, qui secondent bien sa voracité : on ne peut l'attaquer sans danger; heureusement quelques animaux détruisent ses œufs, et l'empêchent de trop se multiplier.

Le caméléon, être singulier, dont le corps est ramassé et chagriné, a les yeux gros et brillans : l'irritation et la maladie le font changer de couleur, mais il est faux qu'il prenne celle des objets qu'il voit; c'est pourtant cette supposition qui le fait regarder comme le symbole de la flatterie. On le trouve en Asie et en Afrique.

Le lézard, ce joli petit amphibie, a la queue longue, pointue et remplie de petites écailles.

Les serpens ressemblent beaucoup au lézard qu'on auroit privé de ses membres : leur corps long, cylindrique, est immédiatement attaché à la tête. Ils n'ont aucun membre

propre au mouvement, et cependant ce sont les animaux qui ont le plus de vitesse dans leur ondulation progressive, et de promptitude dans leur circonvolution ; ils rasent la surface de la terre avec tant de rapidité, qu'ils deviennent presque invisibles ; ils s'élèvent sans peine jusqu'à la cime des arbres, et franchissent souvent avec la même rapidité des intervalles considérables. Ils ont, à la place d'appendices ou de supports, sur la surface inférieure du corps, de grandes lames mobiles, qui s'abaissent et s'élèvent par le moyen d'un muscle particulier; à cette faculté, ils réunissent celle de relever en arc de cercle le milieu de leur tronc, tandis que les deux extrémités qui flottent sur la terre, s'en rapprochent; ils s'appuient ensuite sur ces deux extrémités, les compriment avec force comme un ressort, et s'élancent avec la rapidité d'un trait vers l'endroit où ils se dirigent.

Qu'est-ce qui a moins de physionomie que les serpens, et qu'est-ce qui en a davantage? On pourroit tirer de plusieurs têtes de serpens les signes caractéristiques de la malice et de la fausseté.

Rien chez eux, à la vérité, n'annonce du jugement, de la réflexion, ni même de la

mémoire ; mais le caractère qui nous frappe c'est la ruse d'un être extrêmement borné. Le changement de leurs couleurs et l'arrangement bizarre de leurs taches, présentent l'idée du prestige, et semblent nous avertir d'être en garde. Parmi les têtes de la plupart des serpens d'Amérique, en est-il une seule qui puisse nous inspirer une sorte d'affection ou de confiance ?

Figurez-vous des traits pareils sur un visage humain, avec quelle horreur on en détourneroit les regards ! Les gens rusés ont d'ordinaire, il est vrai, les yeux enfoncés, tandis que les serpens les ont à fleur-de-tête ; mais ceci est le caractère d'une ruse méchante. Tous les hommes vraiment énergiques ont de la droiture et de l'honnêteté ; la ruse n'est que le supplément de la force. Ces animaux n'ont ni la grace ni la gaîté des autres animaux terrestres, ils ne savent pas, comme ceux-ci, s'amuser, se réjouir ensemble, ni prendre de doux ébats sur la terre ou dans l'air ; mais ils gisent à terre, sur le bord des étangs, dans le creux des rochers, sous les buissons stériles. Cependant, comme toutes les parties de la chaîne des êtres sont dignes de notre contemplation, aux yeux d'un observateur sans préjugés, ces

animaux ne sont pas dépourvus d'agrémens et d'intérêt ; on voit avec satisfaction les ressources qu'ils tirent de la structure grossière de leurs membres et de leurs organes. Cette étude réfléchie, approfondie, développe à nos yeux toutes les richesses de la création, et ne laisse rien désirer à notre admiration sur les merveilles de l'existence.

Les Insectes.

Le monde des insectes est un monde à part ; et quoique les êtres qui le composent soient ceux qui ont le moins de rapport avec l'espèce humaine, le physionomiste ne doit pas dédaigner de les étudier. La forme de chaque insecte désigne clairement le degré de sa force active ou passive, et jusqu'à quel point il peut jouir ou détruire, souffrir ou résister. N'est-il pas visible, par exemple, que les insectes aux ailes dures et compactes, ont un caractère de force, de capacité et de résistance qui manque au papillon, dont les ailes sont si déliées ? La substance la plus molle n'est-elle pas en même tems la plus foible, la plus passive, la plus sujette à la destruction ? Les insectes, presque entièrement dépourvus de cervelle, ne diffèrent-ils pas plus que toutes les autres créatures de l'homme, qui en est si abondamment fourni ?

N'y a-t-il pas une distinction bien marquée entre toutes les espèces d'insectes, et ne reconnoît-on pas, au premier coup-d'œil, si elles sont guerrières et capables de résistance, ou foibles et sans défense; si elles sont faites pour jouir ou pour détruire ?

La grande demoiselle a reçu en partage une légèreté et une vitesse qui se montrent dans la structure de ses ailes. C'est en volant qu'elle enlève avec adresse les petits moucherons dont elle fait sa pâture.

Quelle lenteur au contraire dans la rampante chenille ! avec quelle précaution elle pose ses pieds pour atteindre la feuille qu'elle veut ronger ! Une substance aussi molle n'est pas faite pour résister.

La chenille arpenteuse, alongée et étendue, semblable à un rameau desséché, est moins animée encore.

Qui ne voit, en suivant de l'œil le papillon léger et folâtre, qu'il est fait pour de douces et faciles jouissances ? Qui n'aperçoit un plus haut degré de force dans la diligente abeille (1), destinée à pomper le suc des fleurs ?

---

(1) François Hubert, aveugle par une suite d'accidens malheureux, a publié en 1792 un ouvrage intitulé : *Nouvelles Observations*

La mouche est libre et légére; mais qu'il est aisé de voir que sa force n'a point, comme celle de l'abeille, un but déterminé !

---

sur les Abeilles, adressées à Charles Bonnet. Voici comment l'auteur s'exprime dans sa préface :

« Je suis devenu aveugle dans ma première jeunesse ; mais j'ai-» mais les sciences, et je n'en perdis pas le goût en perdant l'or-» gane de la vue : je me fis lire les meilleurs ouvrages de physique » et d'histoire naturelle par mon domestique, François Burens, » né dans le pays de Vaud, qui s'intéressoit singulièrement à » tout ce qu'il me lisoit ; je jugeai bientôt, par ses réflexions » sur nos lectures et par les conséquences qu'il savoit en tirer, » qu'il comprenoit aussi-bien que moi, et qu'il étoit né avec » les talens d'un observateur ».

Notre philosophe aveugle, enhardi par ce premier essai, s'en rapporta à son élève clairvoyant, pour tenter sur les abeilles des expériences entièrement neuves. Il imagina diverses constructions de ruches auxquelles on n'avoit pas encore pensé, et qui présentoient de grands avantages ; et il eut le bonheur de découvrir des faits remarquables, qui avoient échappé aux Swammerdam, aux Réaumur et aux Bonnet, sur la fécondation de la reine abeille, sur ce qui arrive dans une ruche quand on substitue à sa reine naturelle une reine étrangère, sur la manière dont les vers des abeilles filent la soie de leur coque, sur la fécondation des essaims, sur les reines qui ne pondent que de faux bourdons, et sur celles que l'on prive de leurs antennes. Enfin, il donne dans cet ouvrage, très-exact, des vues économiques sur les abeilles.

Ce sont les faits que nos deux observateurs publient ; il n'en est aucun qu'ils n'aient vu et revu plusieurs fois, pendant le cours de huit années qu'ils se sont occupés de recherches sur les abeilles.

Ces observations sont si bien déduites, les conséquences en

Le papillon nocturne, lent, paisible, incapable de nuire, contraste avec l'araignée agile et meurtrière, qui ne reste suspendue au centre des filets, que pour s'élancer plus facilement sur les insectes qui s'y prennent. Quelle activité, quelle hardiesse dans la patiente fourmi ! Enfin, quelle expression de solidité et de résistance dans le hanneton couvert d'une cuirasse, et dans les différentes espèces de scarabées, dont les unes sont revêtues d'une forte écaille, et d'autres d'un bouclier hérissé de pointes, ou de longues antennes !

L'impuissance de nuire est empreinte sur la trompe flexible et roulée avec laquelle le papillon pompe le nectar dans le calice des fleurs.

---

paroissent si vraies, qu'il semble, en lisant l'ouvrage, qu'on ait assisté avec les auteurs à chacune des expériences, et qu'on les ait suivies avec le même zèle et le même charme qu'eux. Nous invitons tous les amis de la nature à lire cet ouvrage ; il en est peu d'aussi bien faits, et qui peignent avec autant de vérité les habitudes, les mœurs et les inclinations de ces insectes.

Si tous les êtres vivans étoient étudiés, observés et décrits avec cette admirable patience, que de progrès feroit l'histoire naturelle, et que de preuves s'accumuleroient en faveur de la science physiognomonique !

Cet ouvrage se trouve à Genève, chez Barde-Manget, imprimeur-libraire.

On peut lui opposer les grosses dents mâchelières de la guêpe, destinées à ronger et à dévorer.

On observe dans la sauterelle une gueule ouverte et menaçante, qui exprime son caractère vorace.

Le cerf-volant a quelque chose de dur et de farouche.

Chacun de ces insectes, et il n'en existe aucun qui ne soit dans le même cas, remplit les vues dans lesquelles il a été créé. Chacun d'eux diffère de tous les autres, tant par son extérieur que par son caractère et sa destination; et cette différence consiste, non dans le jeu des parties mobiles, mais dans leur forme, dans leur mollesse ou leur fermeté, leur foiblesse ou leur solidité.

Tous les autres insectes voraces ont dans leur extérieur une expression de férocité, qui pourroit fournir des traits propres à caractériser la méchanceté la plus noire.

Les Vers.

De tous les corps vivans, les vers sont peut-être ceux dont la physionomie est la plus difficile à caractériser: deux causes s'y opposent;

la première vient des nombreuses variations dans leur forme ; la seconde, de leur quantité immense. On les trouve dans l'eau, dans les végétaux, dans les animaux ; il n'y a pas un coin de terre où l'on n'en aperçoive ; ils semblent être les agens les plus répandus sur le globe. Pour en donner une idée, suivons la classification que les naturalistes les plus modernes ont donnée de ces êtres extraordinaires ; ils les divisent en six ordres, vu la différence de leur conformation et celle de leurs habitudes :

1°. Les vers infusoires ou microscopiques.
2°. Les vers intestinaux.
3°. Les vers mollusques.
4°. Les vers échinodermes.
5°. Les vers testacés.
6°. Les vers zoophytes.

Le premier ordre, qui comprend les vers infusoires, présente des genres d'animaux dont la physionomie est bien simple ; elle se rapproche beaucoup de celle des végétaux : on en a des exemples dans les faux polypes. La physionomie de quelques-uns, tels que les protées, est cependant très-changeante. Un des caractères expressifs de ces singuliers animaux est celui de la voracité : il semble que

toute leur existence consiste dans l'organe digestif ; la nature ne paroît point avoir fait pour eux d'autres frais, puisqu'ils sont dénués de toutes les parties accessoires ; et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'ils digèrent tous les corps dont ils peuvent s'emparer, excepté leurs semblables. Ils ont encore une propriété étonnante, c'est non-seulement de se reproduire par des œufs, mais encore par une division simple ou double, qui s'opère naturellement sur leur longueur ou sur leur largeur.

Les vers intestinaux ont une physionomie plus décidée, le corps moins mou et plus long, articulé, rétractile. Ils vivent dans le corps des animaux, dans les eaux ou dans la terre ; ils sont ovipares, et ont, ainsi que les premiers, la faculté de régénérer leurs parties tronquées. Leur caractère physiognomonique inspire à l'homme la tristesse et la crainte : pour se convaincre de cette vérité, il ne faut que penser au ver de terre ou lombrique, au ténia ou ver solitaire, et à tant d'autres, comme les ascarides, les dragonneaux, ces êtres qui semblent ne vivre que pour tourmenter les autres corps vivans.

A l'égard des vers mollusques, ils sont

encore si peu connus, et ils présentent des différences qui contrastent si fortement entre eux, qu'il est impossible de donner en masse leur physionomie ; nous ne pouvons dire que deux mots de leur propriété phosphorescente, ou de la lumière que répandent ces espèces d'étoiles errantes que les voyageurs aperçoivent de distance en distance sur les plages des mers, flambeau vivant offert par la nature pour leur servir de guide.

La figure des vers échinodermes est si bizarre, et les naturalistes sont si peu habitués à suivre leurs mouvemens dans leur état vivant, qu'il est difficile d'asseoir un jugement sur leur caractère physiognomonique ; on sait cependant que les étoiles et les oursins exercent, les uns par leurs tubercules, les autres par leurs cornes et leurs pointes, des mouvemens très-remarquables, et qu'ils jouissent de la faculté de reproduire leurs parties coupées.

Les vers testacés présentent un champ plus vaste et mieux défriché. On observe ici une organisation plus rapprochée de celle des autres animaux ; les parties ne sont pas confondues ; on reconnoît la forme de la tête, celle du tronc dans plusieurs ; dans d'autres, on suit l'appareil

musculaire et intestinal ; on explique le développement des coquilles ; on détermine l'âge de l'animal par le nombre de spires que chaque coquille présente. Les hommes se sont toujours bien plus occupés de la maison de ce ver que de lui-même, à cause de la richesse de ses couleurs et de la beauté de sa structure ; mais bientôt les amis de la nature s'accorderont à dire, qu'il vaut mieux étudier l'être qui occupe et construit l'édifice, que de s'attacher à conserver son habitation, sans s'occuper des moyens que l'individu a mis en usage pour parvenir au degré de perfectibilité que nous lui connoissons.

Pour ce qui concerne les vers zoophytes ou les polypes de mer, les connoissances des naturalistes sont si neuves sur les caractères physiognomoniques de ces animaux, que nous ne pouvons qu'inviter les observateurs à publier toutes les découvertes qu'ils seront à même de faire sur la vie, les mouvemens, les habitudes et les mœurs de ces êtres singuliers, qui pendant des siècles ont été considérés comme des végétaux, et que quelques savans regardent aujourd'hui comme le chaînon intermédiaire entre les végétaux et les animaux.

TITRE XV.

Physiognomonie des Végétaux.

QUAND on aime à réfléchir, peut-on voir ce qui nous environne sans être curieux de connoître la physionomie de tous les êtres existant avec nous, ceux qui nous sont si utiles et qui contribuent sans cesse à nos plaisirs ? c'est alors que la curiosité redouble, elle devient une passion, chacun veut absolument pénétrer le secret de ce qui lui est uni par tant de rapports. C'est ainsi que les plantes se présentent à nous ; elles charment la vûe par la beauté de leurs formes, la richesse de leurs nuances, et l'agrément qu'elles répandent sur les lieux que nous habitons. Si elles n'ont pas cette mobilité d'expression particulière aux animaux, au moins jouissent-elles d'une sensibilité qui, quoique muette, s'exprime avec force et énergie chaque fois que la nature se réveille : aussi le naturaliste exercé dans cette étude, les nomme-t-il à l'instant, dès qu'elles reprennent la parure de leurs feuilles et de leurs fleurs. On est parvenu à en classer 30,000 espèces en décrivant la physionomie de

chacune d'elles, et on les a rendues reconnoissables aux personnes qui ont la clef de cette classification. Ces corps ont chacun leur expression particulière d'après les effets qu'ils produisent sur nos sens.

Nous pourrions parcourir aussi le changement de physionomie des plantes depuis leur racine jusqu'à leur sommet, dans leurs différentes maladies et dans les changemens de saison. Ce tableau sera quelque jour tracé par des hommes qui sentiront le prix attaché à des recherches aussi neuves : suivons en attendant, les impressions que les plantes nous causent journellement.

Des yeux fatigués ne trouvent-ils pas dans une douce verdure le repos et la distraction ? N'éprouvent-ils pas un sentiment d'admiration à l'aspect de ces arbres élancés, dont les branches se jouent dans les airs, dont les sinuosités, toujours bien dessinées, inspirent l'idée de la force, et dont les rameaux noueux font lire avec étonnement l'empreinte des siècles, sans offrir celle de la décrépitude?

Quelle perspective plus riante que celle de nos jardins ! Une foule de plantes de tous les âges, de tous les climats et de tous les lieux, semblent se rapprocher et se serrer pour

nous servir, quand nous le voulons, de mille manières. Quelle grace et quelle coquetterie dans la rose quand elle étale avec complaisance ses riantes couleurs ! Quelle sévérité de physionomie dans la tubéreuse ! Quelle noblesse dans le lis ! Quelle douceur dans la jonquille et le jasmin ! Quelle modestie dans la violette et la pensée ! Quelle fierté dans le magnolia ! Quel éclat dans la tulipe et l'œillet ! Quel délicieux parfum le plus grand nombre de ces fleurs ne répand-il pas ?

Quelle expression de bonté dans les arbres fruitiers ! avec quel plaisir ils semblent nous inviter à partager leurs richesses et à les mettre presque dans nos mains ! Les légumes bienfaisans attendent qu'on les cueille, pour nous fournir des alimens sains et agréables. Que d'études à faire encore sur la physionomie de ces plantes qui servent à calmer nos maux, soit en les adoucissant, soit en répandant sur nous le baume du sommeil ! En un mot, si l'on mettoit en opposition les plantes qui viennent sur le sommet des montagnes ou dans les abîmes, celles qui sont nourries par la mer, les rivières, les marais, les eaux thermales; celles qui viennent dans les bois, ou celles qui croissent dans les plaines les plus arides;

quel contraste dans l'expression de la force vitale, ces corps n'offriroient-ils pas !

Réfléchissons un instant sur les organes principaux qui sont disposés à la surface de ces êtres stationnaires. La texture en est simple, le nombre en est peu considérable ; leurs liaisons, leurs rapports ne sont pas intimes, et d'une nécessité indispensable. On peut en séparer plusieurs, sans détruire l'existence et l'action de l'individu : aussi la vie des végétaux, au lieu de se concentrer dans des foyers particuliers comme dans le plus grand nombre des corps vivans, paroît plus uniformément, plus également répandu dans tout le système.

Les fonctions des végétaux sont moins compliquées que celles des animaux ; on peut les réduire à cinq espèces: trois premières ou principales qui s'exécutent dans toute l'étendue de la plante, l'absorption, la circulation ou progression des fluides, la nutrition ; deux secondaires bornées à quelques organes ou parties distinctes, les secrétions, la génération ; car on ne peut considérer la transpiration, la feuillaison, la floraison, la germination, etc., que comme des modes de l'une ou de l'autre des fonctions précédentes.

Une étude approfondie de l'anatomie et de la physiologie végétale, fait croire qu'il n'est pas impossible de trouver dans les organes intérieurs des plantes qui composent les grandes familles naturelles, des caractères communs et particuliers à chacune d'elles. Peut-être, dit le citoyen Desfontaines dans son mémoire sur l'organisation des monocotylédones, pourroit-on parvenir à distinguer les genres et les espèces, si on en étudioit la structure avec toute l'attention que demande un objet si important. Les parties extérieures des plantes ne sont, en quelque sorte, qu'un développement des organes intérieurs. Toutes les fois que les unes offrent des différences remarquables, il est à présumer qu'il en existe pareillement dans les autres. Il paroît prouvé que les plantes qui ne périssent pas tous les ans, offrent dans leur organisation ces deux caractères physiognomoniques très-frappans :

1°. Végétaux qui n'ont point de couches concentriques distinctes, dont la solidité décroît de la circonférence vers le centre; moelle interposée entre les fibres; point de prolongemens médullaires en rayons divergens. Les *monocotylédones*.

2°. Végétaux qui ont des couches concen-

triques distinctes, dont la solidité décroît du centre vers la circonférence ; moelle renfermée dans un canal longitudinal ; des prolongemens médullaires en rayons divergens. Les *dicotylédones.*

Ces divisions présentent entre elles des différences si marquées, que l'on est forcé de reconnoître dans les végétaux deux grandes classes naturelles, entièrement indépendantes de toutes les méthodes et de tous les systèmes. Le citoyen Desfontaines annonce que cette vérité importante sera mise dans tout son jour, par des observations faites sur un très-grand nombre de plantes de diverses familles, telles que les palmiers, les gramens, les asperges, les dragons, les liliacées, les narcisses, les fougères, et les mousses même, dans la série des monocotylédones ; et les aristoloches, le cactus-opuntia, la raquette ou figue d'Inde, les euphorbes, les joubarbes, les ficoïdes, et les autres plantes grasses à deux feuilles séminales, dans la série des dicotylédones.

Il résulte de cette analyse, que dans tous les monocotylédones ou plantes à une seule feuille séminale, les fibres ne forment point de cercles réguliers et distincts, que celles du centre sont les plus écartées, que la moelle

en occupe les intervalles, et que cette substance ne se prolonge point en rayons divergens; et que dans les plantes dicotylédones ou à deux feuilles séminales, les fibres forment des couches distinctes, et la moelle, placée dans un conduit longitudinal au centre de la tige, jette des rayons vers sa surface.

Aussi, au premier aspect d'un palmier, on s'aperçoit que le tronc ne ressemble point à celui d'un hêtre, d'un sapin, d'un orme, ou de tout autre arbre à deux feuilles séminales.

Cette comparaison physiognomonique est si exacte, que si l'on examine isolément une portion de chacun de ces troncs, on reconnoîtra facilement, quoique cette portion soit desséchée depuis plusieurs années, celle qui appartient au palmier, ou aux autres arbres désignés ci-dessus; car tous les arbres de la famille des monocotylédones sont tendres, et ceux de la famille des dicotylédones sont durs.

L'étude du palmier conduit encore à des réflexions plus précises, puisqu'on peut compter les années qu'il a vécu par les impressions circulaires qui sillonnent la surface de la tige ou du tronc.

Il est encore digne de remarque que ces êtres

vivans peuvent éprouver dans leur développement des vices de conformation qui arrêtent la marche de leurs proportions et qui leur ôtent la beauté et l'élégance des formes : citons un exemple. On voit dans une des serres du jardin des plantes, un cycas dont le tronc a un rétrécissement considérable vers le milieu : la cause en est bien connue. Cet arbre fut transplanté à l'île de France dans une petite caisse, et embarqué au commencement de 1789 sur un vaisseau, par le citoyen Joseph Martin ; il languit pendant la traversée, et même longtems encore après son arrivée à Paris. Néanmoins, la végétation n'ayant pas été entièrement arrêtée, la tige augmenta de quelques pouces en longueur ; mais le nouveau prolongement acquit beaucoup moins de grosseur que les anciens. Dans la suite, ce palmïer, qu'on avoit placé dans une serre, et auquel on avoit donné tous les soins convenables, reprit insensiblement de la vigueur. Depuis ce tems les nouveaux jets de la tige ont augmenté de volume ; l'étranglement formé lorsque la végétation étoit languissante est resté dans le même état, et ne s'effacera jamais. La circonférence du tronc dans cet endroit est de 13 pouces ; il en a 21 un peu au-dessous, et

18 au-dessus : il a crû d'environ un pied en 7 ans et demi. Le prolongement est un cylindre régulier ; il a moins de grosseur que la partie qui s'étend depuis l'étranglement jusqu'à la racine, parce que la végétation a été moins forte dans un climat tempéré que sous la zone torride, où cette espèce croît naturellement. La même cause ne peut jamais produire le même effet dans un arbre à deux feuilles séminales, parce que son accroissement en grosseur ne se fait que par des couches concentriques et uniformes qui s'étendent depuis sa base jusqu'à son sommet ; ainsi, soit que la force de la végétation augmente, soit qu'elle diminue à différentes époques, le tronc conservera toujours sa forme primitive.

Convenons qu'il y a autant de variété dans les formes et les habitudes des races végétales, qu'il y en a dans les formes et les habitudes des races animales ; qu'il y a autant de différence de la physionomie des graminées à celle des champignons, des palmiers à celle des liliacées, des liliacées à celle des géraines, des géraines aux papilionacées, qu'il y en a dans les animaux, des vers aux quadrupèdes, des quadrupèdes aux insectes, des insectes aux poissons, des

poissons aux amphibies et des amphibies aux oiseaux.

Pour rendre ces idées plus sensibles, suivons en abrégé le contraste que présente la physiognomonie des plantes classées d'après leurs familles les plus naturelles ; et peut-être serons nous ainsi conduits à reconnoître que ces corps vivans ont une race originelle, et chaque race une mère-patrie, comme les autres êtres qui habitent l'univers.

Familles naturelles des Plantes.

Champignons.

Corps organisés venant en général sur une bulbe; tige terminée par un chapiteau; substance fongueuse, formant des masses plus ou moins solides, percées de pores, divisées par des lames, parsemées de pointes, croissant sur les bois tombés en putréfaction, etc. Les *agarics*, les *bolets*.

Mousses.

Plusieurs petites feuilles éparses sur les tiges; fleurs venant en hiver; les mâles offrant dans de petites rosules, des poussières au lieu

d'étamines et de pistils. Urnes posées sur les tiges ou portées sur des filamens, dans lesquelles sont renfermées les graines qui reproduisent de nouvelles plantes : Hedwig a reconnu que ce sont les organes femelles. Le *polytric*, le *lycopode*.

Fougères.

Feuilles ordinairement plumées, roulées en spirale avant de se développer, et recouvertes de petites écailles, nervures transversales et non longitudinales ; graines venant sur le revers des feuilles, comme dans le *polypode*, ou sur des tiges particulières, comme dans l'*osmonde*.

Graminées.

Tiges ordinairement creuses, chacune entrecoupée par des nœuds, d'où partent des feuilles qui forment des gaines autour des tiges : presque toutes ont trois étamines, rarement plus ou moins. Il n'y a jamais qu'une graine, elle est au fond du calice, recouverte par les balles. Le *froment*, l'*avoine*.

Palmiers.

Tronc cylindrique, couronné d'une touffe

de feuilles vivaces : les feuilles partent toujours du centre , et ne tombent que quand il en pousse de nouvelles. Presque toutes les plantes de cette famille sont dioïques ou monoïques. Le *palmier*.

Liliacées.

Calice coloré ou corolle , six divisions , six étamines , un style , capsule à trois loges ; feuilles alternes sur les tiges , formant une gaine à la base ; ovaire supère. Le *lis*.

Narcisses.

Ces plantes ont , comme les liliacées , six étamines , mais elles en diffèrent par la situation de l'ovaire , qui est infère. Le *narcisse*.

Iridées.

Elles diffèrent des liliacées par l'ovaire infère , et des narcisses par le nombre des étamines , qui n'est que de trois. L'*iris*.

Labiées.

Tige carrée , feuilles opposées , fleurs disposées en anneaux ; calice d'une seule pièce ,

irrégulier, à cinq dents au sommet ; corolle monopétale à deux lèvres ; tantôt deux étamines, comme dans les sauges, tantôt quatre dont deux plus courtes : en observant celles qui n'ont que deux étamines, on trouve les débris des deux autres. Un style bifurqué formant deux stigmates ; quatre petits ovaires au fond du calice, quand le fruit n'est pas avorté ; graines nues. La *sauge*, l'*ortie.*

Personnées.

Elles diffèrent des labiées en ce que leurs graines sont renfermées dans un péricarpe. Le *mufle de veau*, la *linaire.*

Borraginées.

Feuilles alternes, parsemées de glandes ou poils rudes au toucher ; calice persistant, à cinq divisions profondes ; corolle monopétale, régulière, excepté la *vipérine*, dont la corolle est irrégulière, en roue, ou en entonnoir. Presque toujours cinq étamines, quatre ovaires ou graines nues au fond du calice ; quelquefois il en avorte. La *bourrache*, l'*héliotrope.*

Apocinées.

Calice à cinq dents, corolle monopétale, à cinq divisions ; cinq étamines, deux styles. Du même calice sort une double capsule, appelée follicule ; graines avec ou sans aigrettes. L'*apocin*, la *pervenche*.

Un grand nombre sont vénéneuses ; leur suc, en général, est corrosif. Le *stapœlia* a l'odeur de viande pourrie ; les mouches y vont déposer leurs œufs. Le *laurier-rose* lui-même est dangereux.

Composées.

Plusieurs fleurs réunies dans un calice commun ; corolles monopétales, posées chacune sur un seul ovaire ; 5 étamines réunies par les anthères, un style, un ou deux stigmates, des graines nues au fond du calice. Dans la plus grande partie les feuilles sont alternes ; ovaire infère. Les composées se divisent en semi-flosculeuses, flosculeuses et radiées.

1°. *Semi-flosculeuses.* Fleurs aplaties en languettes ou demi-fleurons. La *laitue*, le *pissenlit*.

2°. *Flosculeuses.* Fleurs à fleurons ou en tube. L'*artichaut*, la *jacée*.

3°. *Radiées.* Fleurs à fleurons au centre, et languettes ou demi-fleurons à la circonférence. La *verge d'or*, le *doronic*.

Aggrégées.

Les anthères ne sont pas réunies, mais distinctes, et c'est le seul caractère qui établisse une différence entre elles et les composées, car leur ovaire est infère. La *scabieuse*, la *jasione*.

Rubiacées.

Tiges articulées, feuilles verticillées ou opposées; dans les opposées, stipules intermédiaires, entre les pétioles des feuilles, ou feuilles avortées; corolle monopétale; ordinairement 4 à 5 étamines; ovaire toujours infère; fruit nu ou renfermé dans une capsule ou dans une baie. La *garance*, le *caille-lait*.

Ombellifères.

Fleurs en ombelle, c'est-à-dire partant toutes d'un centre commun; corolle à cinq pétales; cinq étamines qui tombent de bonne

heure ; deux styles sur le sommet de la graine, qui est divisée en deux ; corolle posée sur l'ovaire. Les graines nues, appliquées l'une contre l'autre, se séparent de bas en haut ; chaque graine a un petit filet au centre ; les feuilles sont toujours alternes. Le *persil*, la *carotte*.

Plusieurs de ces plantes, telles que la *ciguë*, sont vénéneuses.

Cruciformes.

Feuilles alternes, calice à quatre feuilles, caduc, quatre pétales en croix, six étamines, dont deux plus courtes, un style ou un stigmate, une silique ou silicule. Le *chou*.

Malvacées.

Feuilles alternes, deux pétales ; folioles ou stipules à la base du pétiole ; calice simple ou double, persistant ; corolle à cinq pétales attachés à la base d'une colonne formée par la réunion des filets des étamines ; un ou plusieurs styles ; plusieurs capsules monospermes placées circulairement, ou une seule capsule polysperme (renfermant plusieurs graines), et s'ouvrant en plusieurs valves. La *mauve*, la *guimauve*.

Ces

Ces plantes sont toutes mucilagineuses : leur écorce est tenace ; on peut en faire des cordes ou du papier.

Géraines.

Feuilles opposées , stipules comme aux malvacées ; calice toujours simple , persistant, divisions très-profondes ; cinq pétales ; étamines monadelphes (c'est-à-dire réunies par leurs anthères) ; cinq stigmates formant une petite étoile. Le caractère qui établit la principale différence entre ces plantes et les malvacées, est une capsule en bec de grue, s'ouvrant de bas en haut. Le *géranium.*

Caryophyllées.

Feuilles opposées ; calice d'une seule pièce, alongé, persistant ; cinq pétales terminés par un onglet très-long, attaché sous le pistil ; presque toujours 10 étamines, rarement quatre ; deux à cinq styles ; fruit devenant une capsule, qui s'ouvre par le sommet ; graines attachées à un placenta pyramidal au centre de la capsule. L'*œillet*, la *saponaire.*

Rosacées.

Feuilles alternes , stipules sur les pétioles ; calice d'une seule pièce , persistant, divisé en

plusieurs parties ; ordinairement cinq pétales disposés circulairement, attachés au calice ; étamines, vingt à cent, attachées au calice ; le nombre des styles varie. Il y a de toutes sortes de fruits ; les graines sont nues ou renfermées dans des baies, des capsules, des drupes. Cette famille naturelle, qui ne comprend pas toutes les rosacées de Tournefort, renferme tous les fruits à noyau, etc. Aucune de ces plantes n'est vénéneuse, elles sont au contraire toutes salutaires. Les voyageurs reconnoîtront à ces caractères les fruits qui peuvent être mangés sans danger. Le *pommier*, le *poirier*.

Papilionacées ou Légumineuses.

Feuilles alternes composées, stipules à la base ; calice d'une seule pièce, persistant ; corolle polypétale, irrégulière, imitant à peu près la forme d'un papillon. On nomme, à cause de leur figure particulière, le pétale supérieur *étendard*, ceux des côtés *ailes*, les inférieurs *carène*. Cette dernière partie est tantôt monopétale, tantôt composée de deux pétales réunis. Les étamines sont rassemblées en deux paquets, dont la séparation ne

se fait pas toujours aisément. Le *pois*, le *haricot*.

Amentacées.

Fleurs disposées en chaton, le long d'un axe commun, accompagnées d'écailles. Toutes ces plantes sont arbres ou arbrisseaux ; leurs tiges sont ligneuses, les feuilles alternes ; les fleurs ordinairement monoïques (c'est-à-dire les deux sexes sur un même pied) ; les fleurs mâles, disposées en chaton ; les fleurs femelles, ou solitaires, ou réunies en petits groupes le long des tiges. Les fruits, très-variables, sont tantôt des capsules, des baies, des graines nues, renfermées dans le calice, tantôt une noix ou un drupe. Le *noisetier*, le *saule*.

Conifères.

Cette famille est composée d'arbres ou d'arbrisseaux. Feuilles alternes, simples ou renfermées dans des gaines, persistantes ; fleurs monoïques, ou dioïques (c'est-à-dire, les deux sexes sur deux pieds différens). Une année les fleurs sont monoïques, une autre année dioïques. Fleurs mâles, en chaton ; disposition

des femelles ordinairement la même. Le fruit est le plus souvent un cône, comme dans le *pin*, le *sapin*. Dans d'au res arbres, tels que les *genévriers*, les petites écailles ne se durcissant point avant leur maturité, se soudent et deviennent des baies.

Avec les connoissances générales que présente cet Essai, il n'est personne qui ne puisse interroger tous les corps vivans qui s'offrent à la vue, scruter leurs démarches, leurs mœurs, leur industrie, approfondir leur destinée et leur ſin. Ce pouvoir est le priviiége exclusif de l'homme, le seul être pourvu de la raison et de l'intelligence, ce don inestimable et distinctif qui soumet, en quelque façon, tout l'univers à son empire.

FIN.

TABLE DES TITRES.

TITRE PREMIER.

TITRE II.

TITRE III.

TITRE IV.

TITRE V.

TITRE VI.

TITRE VII.

TITRE VIII.

Variétés de l'espèce humaine.

TITRE IX. (1)

Division particulière de l'Homme.

TITRE X.

TITRE XI.

---

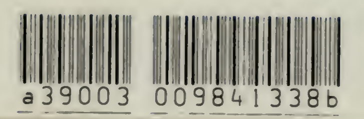
(1) C'est par erreur que ce titre est annoncé dans l'ouvrage comme le dixième.










a39003 009841338b

